

Le Samedi

VOL. X. No 27
MONTREAL, 3 DECEMBRE 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

DEUX AGES DE LA VIE



GRAND-PÈRE ET PETIT-FILS.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

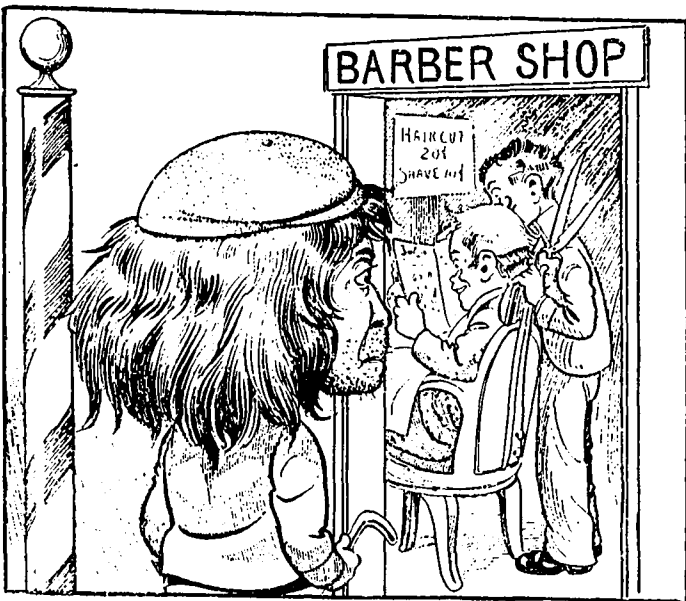
Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 3 DÉCEMBRE 1898

CE QU'UNE COUPE DE CHEVEUX PEUT FAIRE



I
Il y est entré en lion.

AVIS. — Dans la Cassette de cette semaine, "Les quatre Penouts", il manque un morceau. A la sagacité bien connue de nos lecteurs et lectrices d'en trouver la place.

PENSÉES MOROSES

Le Temps a des battements d'ailes qui savent endormir la douleur.

x

Il y a des choses qui ne méritent pas une récompense; mais, en ce monde, il faut que tout se paie.

x

Le monde juge sur les apparences, parce qu'il ignore la vérité des faits et ne peut voir le fond des choses.

x

Vouloir une chose, ne vouloir qu'une chose, vouloir toujours cette même chose, c'est la persévérance, le secret de réussir.

x

Quand on a fixé le soleil, on voit une tache rouge qui subit une décoloration progressive, comme les impressions les plus vives dans le souvenir.

x

Il y a une ironie glaciale dans l'indifférence de la nature pour les douleurs et les passions qui s'agitent à sa surface, sans troubler sa loi d'harmonie.

x

Chaque animal a une faculté physique dominante, supérieure à la même faculté chez l'homme: l'odorat du chien, la vue du lynx, la force de l'éléphant, la vitesse, etc.

x

Dieu mesure le vent à la brebis tondue. La loi de la Nature ne permet pas à la machine humaine de souffrir au delà d'une certaine limite, comme à la pensée de franchir la zone d'ombre qui borne le domaine de son entendement.

x

C'est un des mystères de l'âme que la rapidité avec laquelle elle passe de la tristesse à la joie, lorsque la porte du cœur s'ouvre aux chagrins, qui s'envolent comme les malheurs du fond de la Boîte de Pandore, et se referme sur l'Espérance.

CHARLES JOLIET.

COMMENT ELLE EST DEVENUE MILLIONNAIRE

Le jeune M. Desmillions. — Ainsi, vous désirez une position de demoiselle de compagnie près de ma sœur?

Louise (tremblante). — Oui, monsieur. Et je ferai de mon mieux pour vous donner satisfaction.

M. Desmillions. — Chantez vous?

Louise. — Non, monsieur. Je suis très fâchée de vous l'avouer.

M. Desmillions. — Vous jouez du piano, je suppose?

Louise. — Non; je n'ai jamais étudié la musique.

M. Desmillions. — Vous pratiquez l'art de la peinture, alors?

Louise (de plus en plus tremblante). — Inutile de continuer, monsieur. Je n'ai aucun de ces talents-là.

M. Desmillions (très doucement). — Vraiment! A quoi avez-vous passé votre temps depuis que vous êtes sortie du couvent?

Louise. — A aider ma mère. J'ai...

M. Desmillions (l'interrompant). — Pardon, vous m'en avez dit assez, et...

Louise (interrompant à son tour). — Oh! de grâce, monsieur, ne dites pas que vous me refusez. J'apprendrai, si vous le désirez, la musique, le chant ou la peinture.

M. Desmillions. — La position de demoiselle de compagnie ne vous convient certainement pas, vous êtes trop parfaite pour cela. Mais si vous voulez accepter la moitié de ma fortune et moi avec, je me considérerai comme l'homme le plus heureux de la terre.

C'est ce qu'elle a fait.

LUI AUSSI

Elle. — Si j'étais homme, vous ne me verriez pas ici en ce moment. Je serais allé combattre pour ma patrie.

Lui. — Si vous étiez homme, moi aussi je serais allé rencontrer les ennemis de mon pays! (Tout ce qu'il eut affaire après cela, fut d'aller demander le consentement du papa.)

SUPERSTITIEUX JUSQU'AU BOUT

Le prisonnier (au juge qui vient de le condamner à mort pour meurtre). — Ne pourriez-vous fixer un autre jour que le vendredi pour mon exécution?

Le juge. — Pourquoi désirez-vous ce changement?

Le prisonnier. — C'est un jour si malchanceux.

LA RAISON

Rouleau. — Qu'est-ce qui te fait croire que la justice doit être représentée par une belle femme?

Rouleau. — Parce que tout homme la désire.

DE CHARYBDE EN SCYLLA

Emile. — Qu'est devenu ce jeune homme qui brûlait d'amour pour vous, l'été dernier?

Berthe. — En ce moment, il gèle au Klondike.

ÉCHOS DU PARC SOHMER

Monsieur (prenant place à la galerie du Parc Sohmer, afin d'assister à la représentation du "Petit Duc"). — Ah, diable! J'ai encore oublié mes jumelles.

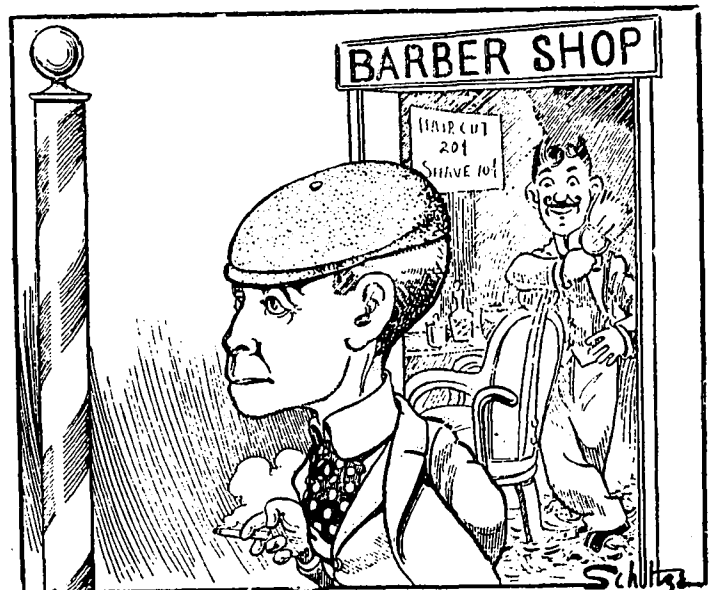
Madame. — Qu'est-ce que cela fait? Nous nous en passerons bien.

Monsieur. — Es-tu sotté! Il me faut une lunette absolument, dussé-je en louer une.

Madame. — La semaine dernière, lorsque nous sommes allés entendre "Hamlet", nous avons aussi oublié les jumelles et, cependant, tu n'as rien dit.

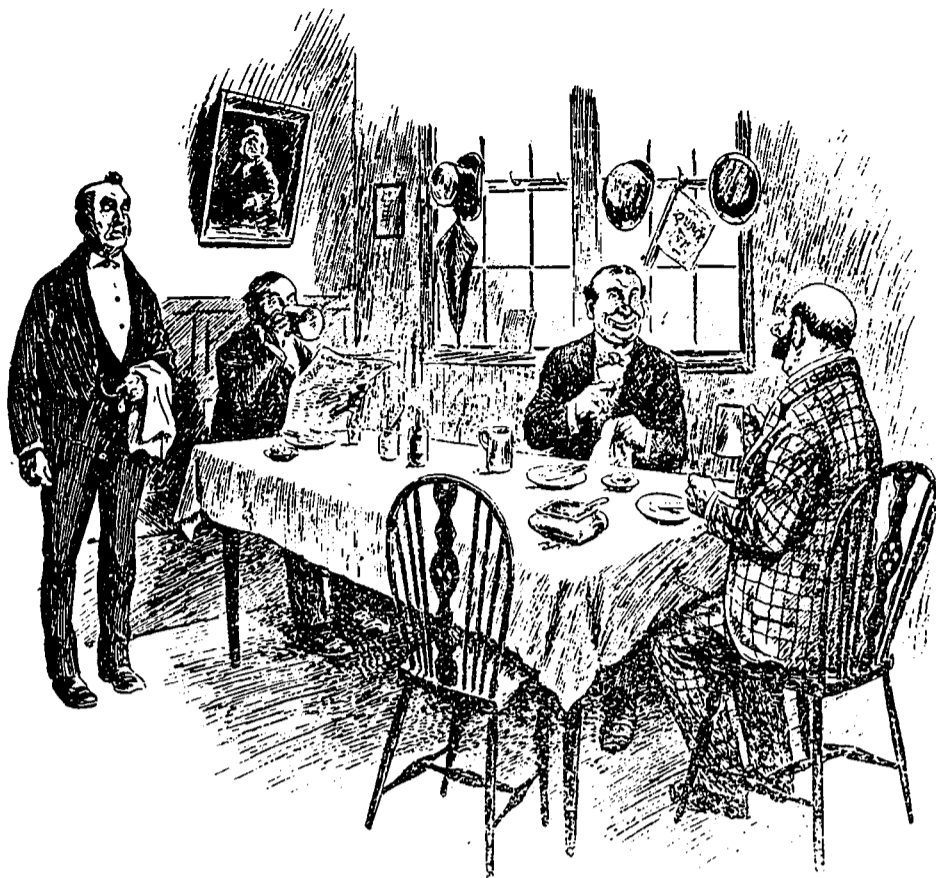
Monsieur (furieux). — "Hamlet" et une opérette, sont deux choses différentes. Tu ne t'imagines pas, je suppose, qu'on puisse apprécier une belle... er... er... hum...

Il y a eu musique, sans lunette d'opéra!



II
Il en est sorti en mouton.

IL EST REVENU A MONTRÉAL.



Premier Anglais — Oui, monsieur, j'ai visité, dernièrement, tout le Maine et le Vermont et je vous assure que j'ai trouvé les habitants dans un état terrible.

Deuxième Anglais — La famine, je suppose ?

Premier Anglais — Oh, non ! Ce sont des états de prohibition, vous savez... ha... ha... ha...

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DDXIV

SÉRÉNADE

Le matin riait, ingénu ;
Tu m'as dit : Viens ! je suis venu.

Un peu plus tard, tu m'as dit : Chante !
J'ai chanté ta grâce méchante.

Mais vint la nuit, la nuit d'été ;
Tu m'as dit : Pars ! je suis resté.

CATULLE MENDÈS.

PAYSAN BERRICHON

Le caractère grave et silencieux du paysan n'est pas une des moindres spécialités de cette contrée. Rien ne l'émeut, rien ne l'étonne, rien ne l'attire ; votre présence fortuite dans son sentier ne lui fera pas détourner la tête, et si vous lui demandez le chemin de telle ville ou de telle ferme, toute sa réponse consistera dans un sourire de complaisance pour vous prouver qu'il n'est pas dupe de votre facétie. Le paysan du Berry ne conçoit pas qu'on marche sans bien savoir où l'on va. A peine son chien daignera-t-il aboyer après vous ; ses enfants se cachent derrière la haie pour échapper à vos regards ou à vos questions, et le plus petit d'entre eux, s'il n'a pu suivre ses frères en déroute,

se laissera tomber de peur dans un fossé en criant de toutes ses forces. Mais la figure la plus impassible sera celle d'un grand bœuf blanc, doyen inévitable de tous les pâturages, qui, vous regardant fixement au milieu du buisson, semblera tenir en respect toute la famille moins grave et moins bienveillante des taureaux effurouchés. A part cette froideur à l'abord de l'étranger, le laboureur de ce pays est bon et hospitalier comme ses ombrages, paisible comme ses prés aromatiques.

GEORGE SAND.

MÉMOIRES POSTHUMES

Un proverbe latin — que je trouve parfaitement absurde, comme le sont, d'ailleurs, la plupart des proverbes, sans distinction de nationalité, — recommande de ne dire que du bien des gens qui sont morts... *De mortuis, nil nisi bonum...*

A ce compte-là, il faudrait faire le panégyrique des plus sombres et des plus notoires malfaiteurs, sous l'unique et insuffisant prétexte qu'ils ont cessé de vivre, c'est-à-dire de mal faire.

Ce préambule était, peut-être, nécessaire pour parler de feu Bismarck, lequel, entre nous, a mis un temps exagéré à être feu...

Mais là n'est pas la question... c'était affaire entre lui et le destin... ou, entre lui et son médecin, si vous préférez...

La seule remarque à faire en l'espèce est celle-ci :

Le chancelier de fer ressuscite et sort de son tombeau... sous forme de *Mémoires*. Comme il n'attachait pas, de son vivant, ses fameux chiens avec des saucisses... de Francfort, ses héritiers s'apprentent à tirer monnaie de la copie en question.

Pour le seul droit de la traduction anglaise, les éditeurs de Londres ont offert 125,000 francs. Les enchères sont montées jusqu'à 375 000 francs, mais il n'y a pas eu d'adjudication, vu que les *hoirs*, comme nous disons au Palais, demandent 800,000 francs.

Par respect pour la mémoire de Bismarck, ses enfants ne peuvent exiger moins, pour ses mémoires...

C'est leur droit !... Mais la critique aussi a les siens... et... là... franchement, au prix qu'est le beurre, et même la margarine, c'est trop cher !

J'ai eu la curiosité de lire quelques pages de ses souvenirs, à cet homme qui en a laissé de si cruels et... ma foi... j'ai été effrayé de l'absence de sens moral qui s'en dégage, et dégoûté de la platitude des sentiments qui constituaient le fond de cet état d'âme.

Un dernier détail que je livre aux membres des sociétés de tempérance anglo-germano-helvétiques... Bismarck buvait à tel point qu'un hygiéniste ne saurait faire de lui un alcoolique, mais bien deux alcooliques...

Somme toute, on ne peut le considérer que comme une brute malfaisante...

Décidément le proverbe latin a bien tort, et j'aime mieux la réflexion sagace du sympathique Charles IX, devant le corps de l'amiral Coligny, le soir de la Saint-Barthélemy, — cette regrettable demi-mesure !...

JULES MAUVRAE.

C'ÉTAIT VRAI

Elle. — Vous êtes un blagueur ! Vous m'avez dit que vous comptiez les minutes, car vous trouviez le temps long avant que j'arrive, et votre sœur vient de m'apprendre que vous avez dormi tout le temps dans votre chaise.

Lui. — Sans doute. Il n'y a rien qui m'endort comme de compter !

UN COMBLE

Le comble de l'impudence : attendre dans un magasin de parapluies que l'orage soit passé.

POURQUOI IL N'A PAS VOULU



Josué. — Li pauve Butus va allé passé six jous en pison pacc que li a volé des poulets. Li avait pu pouvé un alibi si li avait voulu.

Absalon. — Dis pas ça ! Et pourquoi que li n'a pas voulu pouvé alibi ?

Josué. — Li faits de la cause li etaient que duant la nuit où li poulets ont été volés, Butus était apés volé un cheval à quante milles d'ici.

LA MÉPRISE DE CARLO



I

CAUSERIE PARISIENNE

Un côté de la question d'Égypte que l'on n'a pas suffisamment étudié, j'en ai peur !

D'après le dernier recensement, il y a, dans le Delta du Nil, plus d'hommes que de femmes.

Cela a tout lieu de nous surprendre, étant donné que la polygamie, dans la terre des Pharaons, est loin d'être un cas pendable...

Vous vous présentez, sans doute, madame et chère lectrice, les Égyptiens comme des mécréants qui enferment des épouses de tout s les couleurs dans leurs harems superbes où des jets d'eau entretiennent une douce fraîcheur... harems frais ! harems qui glacent !...

Détrompez-vous !... d'après la statistique officielle, ils sont 160 000 hommes qui n'ont pas de moitié, et qui, mélancoliquement assis sur les rives du vieux fleuve, pourraient dire, s'ils savaient le latin !

— Nous n'épousons que le Nihil !...

Le néant au lieu de l'éternel féminin... le célibat obligatoire... la dépopulation sans phrases !...

J'ai pincé mon front chauve de philosophe sur ce problème...

Et je crois lui avoir trouvé un remède.

Trouver un remède à un problème, étrange mixture de pharmacie et d'arithmétique !... Mais, enfin, passons !...

Voici ce que j'avais à dire... avec un système militaire plus efficace, on pourrait remédier à cet état de choses...

On enverrait des armées d'hommes dans les pays où l'élément féminin domine... et des régiments de femmes là où les hommes sont en excès...

Il est certain que si la reine Victoria avait envoyé dans le Delta du Nil un corps de 160 000 Anglaises à marier...

— Le Nil lui-même aurait reculé ! — insinue un grincheux de mes amis.

* * *

Un de nos bons astrologues vient de faire les pronostics suivants, on ne peut plus fâcheux, à ce qu'il paraît, pour la période allant du 20 au 30 novembre.

Saturne aura pris la place de Jupiter... Ça n'est pas étonnant, attendu que la chasse est ouverte. Or, qui va à la chasse perd sa place.

Jupiter aura pris celle de Mars, qui ne sera pas en carême, vu la date ci-dessus indiquée.

Neptune, dans la voie *combuste* (?), sera en exacte opposition de Saturne... ce qui est le cas ou jamais de répéter que l'opposition mène à tout à condition d'en sortir.

L'auteur ne nous dit pas ce qui arriverait si cet excellent Neptune tombait dans la voie qu'on ne buste pas !

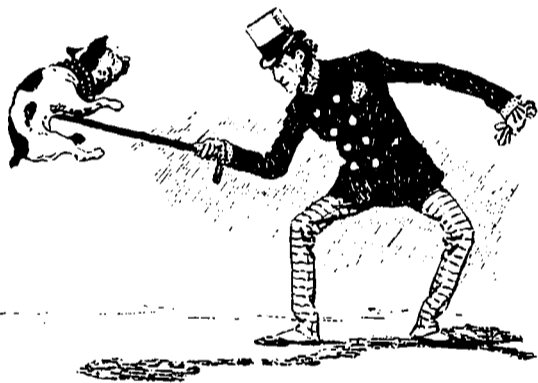
Enfin, chose plus effroyable encore, Uranus sera en conjonction d'Antarès, étoile violente.

Je serais désireux de savoir ce que devient en cette circonstance la Lune, astro modeste mais dont il faut tenir compte, surtout dans les choses qui sont du ressort de l'aliénation mentale, dont l'occultisme est une des formes...

Or, si je dois m'en rapporter au calendrier, la Lune sera dans son plein le 23 novembre, et le soleil sera dans le Sagittaire, signe du Zodiaque peu favorable pour les récoltes et peut-être combuste, si j'ose, toutefois, m'exprimer ainsi...

Espérons que tout cela finira par s'arranger et que l'on fera notamment entendre raison à cet enragé d'Antarès.

* * *



II



III

Les vaillants soldats qui se sont emparés de Samory sont également parvenus, dit la dépêche, à *mettre la main sur ses sofas*.

Quand il m'est donné d'avoir affaire à un sofa, je n'y mets pas la patte... et ron... ron... ron... petit patapon !... je me contente de m'asseoir dessus.

C'est ce qu'ont fait d'ailleurs les troupes françaises, sur les sofas de cet excellent Samory, sofas qui composaient le divan, autrement dit le grand conseil du vaincu d'hier.

Et, à ce sujet, il est curieux de voir comme certains mots d'origine exotique ont changé peu à peu de signification depuis qu'ils furent naturalisés français.

Dans le principe, le *cravate* était un cheval de Croatie... puis on appela de ce nom les soldats de cavalerie légère, variété des hussards. Seulement, ces derniers étaient hongrois, tandis que les cravates étaient croates. Louis XIV créa le Royal Cravate.

Je ne parle pas des cravates 1830 ni de celles de tel acteur célèbre.

Pour en revenir à Samory, le chef des sofas, on se demande ce que la France va faire de son prisonnier.

Sa générosité naturelle l'empêchera de lui faire expier le mal qu'il nous a causé, mais, il ne faudrait peut-être pas se montrer trop généreux de nos deniers.

Behazin vit à la Martinique de douze mille livres de rente que nous lui servons... La reine Ranavalô de Madagascar en mange vingt-cinq mille à la Réunion... Et j'en passe !

Je connais d'honnêtes contribuables français qui échangeaient leur sort contre celui de ces augustes personnages.

Le fait est que rien ne vaut ce titre : "Ancien Roi nègre-vaincu pensionné du gouvernement".

C'est honorifique, lucratif et bien fait pour inspirer confiance aux fourneurs.

Qui n'aspirerait à être, de la sorte, un Behazin de tout repos !...

JULIEN MAUVRAÇ.

PAS PLUS QUE ÇA ?

La petite Lucie (fille d'un auteur à la mode). — Tu vois tous ces livres ?

Ce sont les œuvres de papa !

Toto (7 ans). — Il les a achetés ?

Lucie. — Non, il les a faits.

Toto. — Il a fait le papier aussi ?

Lucie. — Non. Il...

Toto. — Il a fait les couvertures ?

Lucie. — Non, c'est ..

Toto. — C'est lui qui a fait ces belles images ?

Lucie (impatente).

— Mais, non ! C'est lui qui a écrit les livres.

Toto. — Oh ! c'est bien écrit. Où est son type-writer ?

Lucie. — Ils ne sont pas écrits au type-writer ; ils sont imprimés comme tous les livres. Mais c'est papa qui les a composés.

Toto. — Ah ! seulement cela !

ENTRE ÉPOUX

M. Boitsansoif. — Savaistu, ma chère, que le chameau peut travailler huit jours sans boire ?

Mme Boitsansoif. — Bah ! Moi je connais un animal qui peut boire pendant huit jours sans travailler.

M. Boitsansoif, en soupirant, se dirige vers son buffet.

L'AIR EST MAUVAIS

Crampon. — Que pensez-vous de ma nouvelle chanson ?

Le professeur. — Manque de vent.

Crampon. — Elle a besoin de ventilation, dites-vous ?

Le professeur. — Oui, l'air est mauvais.

De quelles vertus serais-tu capable, si tu ne commençais pas par aimer ta mère ?

SOCRATE.



IV

AUX PETITS SOINS



Mlle Labauté. — On dit que Mr Jolicœur est un mari modèle !
Mr Belesprit. — Oui, il traite sa femme comme si elle était un voteur et lui un candidat.

IN PARVIS MAGNA

Si petite que soit la goutte Tombée au hasard du ciel noir. La terre se reflète toute En son miroir ;	Et la petite goutte roule, Roule du fleuve au gouffre amer, Pour gonfler ta puissante houle, O vaste mer !
Si petite que soit la graine Semée au hasard par le vent, Elle contient, fougère ou chêne, L'arbre vivant ;	Et la petite graine pousse, Pousse allègrement dans l'air frais, Pour épaissir votre ombre douce, Hautes forêts !
Si petite que soit une âme Jetée au hasard dans un corps, C'est l'étincelle d'une flamme Qui fuit la mort ;	Et la petite âme s'agite, S'agite avec anxiété, Pour te faire monter plus vite, Humanité !

G. LAFENESTRE.

HUGO ET DUMAS

Dumas écrivait autrefois au directeur de la Porte Saint-Martin :

“ Mon cher Harel,
“ Je vous apporterai lundi un drame en cinq actes. Il me faut des
“ artistes de Paris et douz décorations nouvelles.”

L'impresario, épouvanté, s'empressait de ne pouvoir monter la pièce.

LA MÉPRISE DE CARLO — (Suite et fin)



V
LÉGENDE SANS PAROLES.

Alors, arrivait Victor Hugo, qui demandait humblement à être introduit, et tirait modestement un manuscrit de sa poche
— Aurons-nous les acteurs suffisants ?
questionnait Harel.
— Oh ! tout ira bien. Un bon ensemble, c'est tout ce qu'il me faut.
— Et les décors ?
— Nous choisirons dans les magasins, et nous trouverons facilement notre affaire.
(On lisait la pièce...)

Une fois les rôles distribués :
— Dieu ! s'écriait Hugo, que Frédéric serait beau dans ce personnage là !
— C'est vrai, murmurait Harel.
Et le lendemain, il annonçait triomphalement à Hugo :
— J'ai engagé Frédéric !
— Vraiment ?
— Oui
— Mais vous n'avez pas songé à une chose...
— Laquelle ?
— L'entourage va paraître bien faible...
— C'est vrai, murmurait encore Harel.
Et il engageait Bocage, Lockroy, Delafosse...

— Voilà qui est bien, faisait alors Hugo, mais que voulez-vous faire de ces grands artistes, si vous n'avez pas Georges et Dorval ?

Après les acteurs, venaient les décors.
— Croyez-moi, reprenait Hugo, puisque vous avez fait — malgré mes observations — de si grands sacrifices, allez jusqu'au bout. Il faut, pour le premier acte, un décor nouveau...
— Mais...
— Ou je retire ma pièce !...
— Comment ! après les engagements que j'ai faits ?

— C'est à prendre ou à laisser.
Et on faisait les décors !

Enfin, Victor Hugo en était arrivé à faire changer le papier qui garnissait les loges et les corridors de la salle, sous prétexte que la couleur ne convenait pas à l'époque où se passait l'action.

MONTIGNY.

ELLE VEUT ÊTRE RENSEIGNÉE

Madame. — La guerre est-elle terminée ?
Monsieur (impatiente). — Je ne comprends pas que tu puisses me poser de pareilles questions. Tu es d'une ignorance inconcevable. Pourquoi ne lis-tu pas les journaux ?
Madame (sèchement). — Parce que tu prends le journal aussitôt qu'il arrive, que tu le gardes jusqu'au déjeuner, puis que tu le mets dans ta poche pour le lire au bureau et que tu oublies de le rapporter à la maison.
Monsieur (embarrassé). — Ah ! Eh ! bien, si tu veux, nous recevrons deux journaux et j'en laisserai un ici. Quel journal désires-tu avoir ?
Madame (joyeuse). — Abonne-moi au journal des “Bargains.” On y trouve toutes les annonces de marchandises.

JUSTE PUNITION

Biron. — J'ai vu un juge de Boston condamner un pauvre malheureux à quatre ans d'emprisonnement pour avoir volé 72 cents.
Giron. — La punition était vraiment trop sévère !
Biron. — Telle n'était pas l'opinion du juge. C'était lui-même qui avait été volé.

DÉFINITION

Jack. — Oncle Tom, qu'est-ce que la diplomatie ?
Oncle Tom. — Obtenir ce qu'on désire sans se battre.

BONNE PRÉCAUTION

Madame. — Brigitte, vous ne prétendez pas avoir lavé ces fenêtres ?
Brigitte. — Certain que si, madame, je les ai bien lavées on dedans, de manière à ce que vous puissiez voir dans la rue. Mais c'est avec intention que je les ai laissées sales on dehors, afin que les gens d'en face ne puissent pas voir dans la maison.

UN HOMME D'AFFAIRES

Madame. — Je ne te comprends pas. Tu disais il y a un instant que M. Nezloug est un grand homme d'affaires, et maintenant, tu dis qu'il ne sait pas conduire ses affaires.
Monsieur. — C'est très vrai ! Ce sont les affaires des autres qui l'occupent.

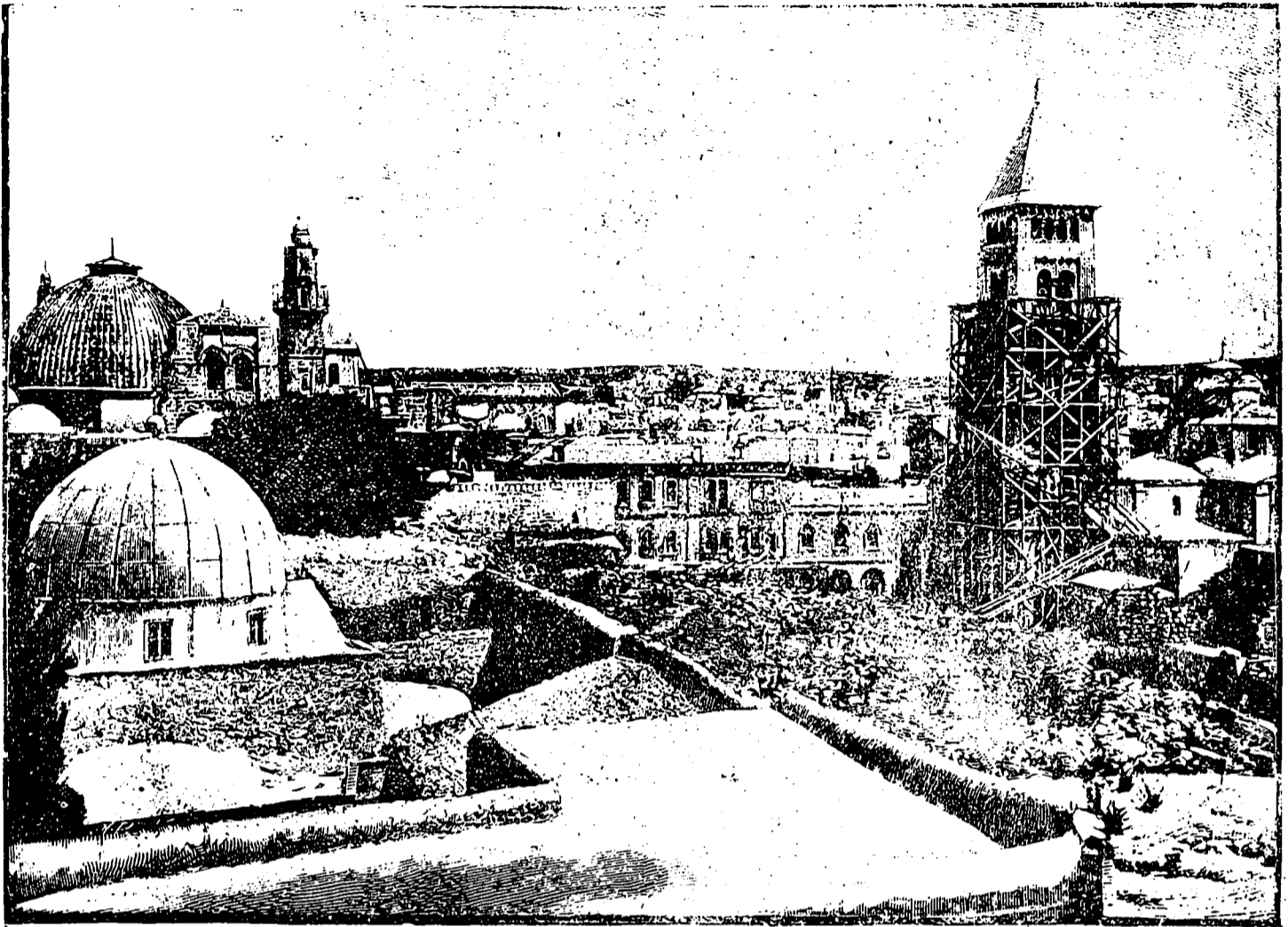
UN BON BUT

Le juge. — Pourquoi avez-vous frappé ce nègre sur la tête ?
Le prisonnier. — Parce que je ne voulais pas le tuer, Votre Honneur.

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



L'ÉGLISE ALLEMANDE DU RÉDEMPTEUR, A JÉRUSALEM.

Le 25 octobre dernier, l'empereur allemand Guillaume II aborbait en Palestine mais, comme son ancêtre Barberousse, il n'apparaissait pas, lui empereur protestant, en conquérant accourant délivrer le Saint-Sépulchre du joug des infidèles, mais bien en chrétien venant, sous la protection du Sultan, adorer la vraie croix.

Depuis des siècles, la France, protectrice reconnue des chrétiens d'Orient, a inscrit, sur toutes les pierres de la Palestine, son nom vénéré par les prêtres de toutes les communions.

Ce n'est pas l'éphémère quoique brillant passage du Kaiser d'Allemagne qui interrompra cette légende, poursuivie sans relâche à travers les siècles et ayant pour elle la plus haute approbation pour des chrétiens, celle du chef incontesté du catholicisme.

Qu'Ho philosophie se dégage d'un voyage aux lieux qui virent naître, vivre et mourir le Sauveur du monde !

De Héraclée, où a débarqué le souverain allemand, porté sur les flots bleus de cette Méditerranée, encadrant comme un saphir, les rivages latins contemporains de l'histoire du monde ; à travers la Galilée et ses champs

d'oliviers et de vignes, jusqu'au Liban, tout rappelle le Royaume Franc que tailla pour la France, à grands coups de sa lourde épée, le premier des croisés, Godefroy de Bouillon.

Sur ses terrasses de cactus épineux et de figuiers sauvages, trône encore Saint Jean d'Acre, témoin de l'épopée dont Baudouin Ier fut le héros, et où Bonaparte commença son étonnante campagne d'Égypte, auprès de laquelle paraît bien pâle celle du victorieux Sirdar anglais.

Voici le Carmel, ce v-rger de grenadiers aux pommes d'or et de pourpre. Des 1252, un couvent de Carmes français couronnait ces hauteurs que n'avaient connu, avant eux, que les prophètes et les aigles.

" Monte, mange et bois, y dit Jéhovah au prophète Elie, car une nuée d'orange s'élève de la mer." Ces mêmes religieux, après bientôt sept siècles, vous y offriront encore l'hospitalité et, après vous y être recueilli, vous pourrez méditer le *Livre des Rois* et la suite du récit biblique : " Attelle ton char et descends, de crainte que l'orage ne te surprenne."

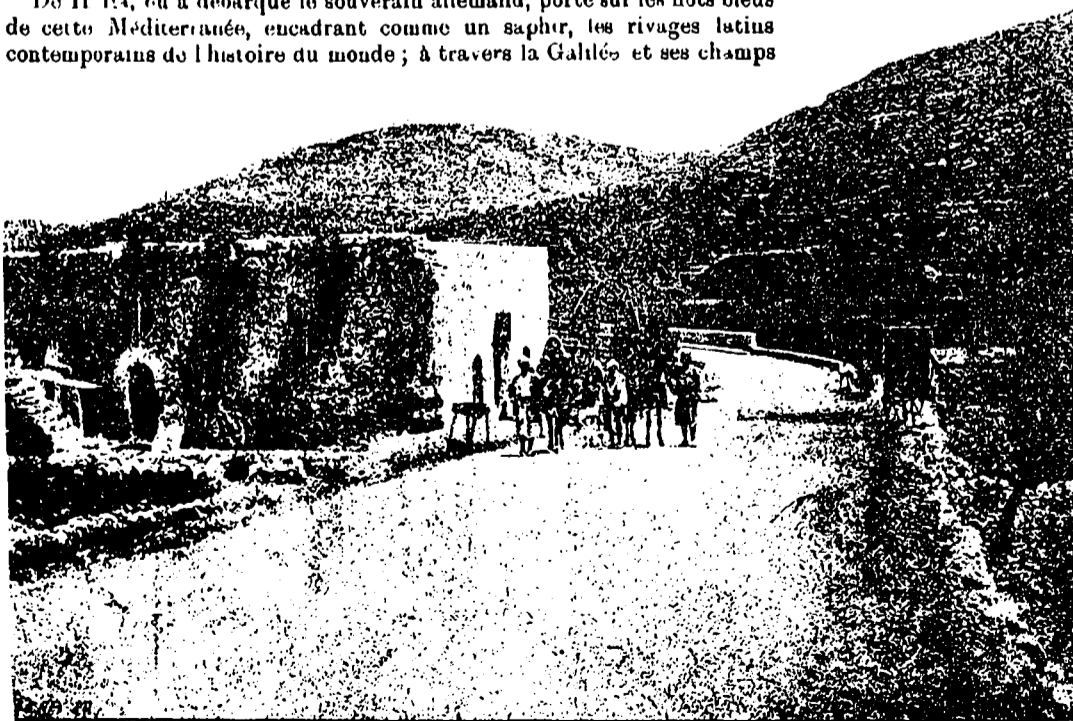
A quelques heures de marche, c'est Nazareth, auquel on accède après avoir traversé, parmi les jardins enchanteurs de lierons, de scabieuses, de mauves et d'iris, cette superbe plaine d'Edrelon annonçant si magnifiquement la Samarie fertile, la Samarie, l'interminable grenier à blé de la Palestine.

Longeons le torrent de Cison où Napoléon culbata l'armée turque ; traversons la plaine de Magdele, voici, au milieu des oliviers et des orangers, la bourgade de Nazareth, si petite géographiquement, si grande dans l'histoire du monde, si idéalement assise en amphithéâtre sur ses espaliers de verdure.

Nous poussons vers l'ouest, par Cana, jusqu'aux lacs de Génésareth et de Tibériade. Au sud, le Mont Thabor, encore couronné des couvents qu'y éleva Goy de Lusignan, dernier empereur français de Jérusalem.

Au nord, l'Hébron, " inaccessible mont, portant trop haut ses neiges éternelles pour qu'aucun homme l'ait jamais franchi."

Reprenons notre pèlerinage vers le sud et, comme l'impérial touriste, dirigeons-nous vers Jérusalem. Voici Naïm où le fils de la veuve fut rendu à la lumière ; Betanie où naquit Judith qui tua Holopherne ; Sichem



UN POSTE TURC SUR LA ROUTE DE JÉRUSALEM.

où le puits creusé par Jacob désaltère encore le voyageur : Silo où s'abreuvent les troupeaux d'Abraham et où Jésus but à l'amphore de la Samaritaine. S'ensuivent les ruines de la Samaritaine. S'ensuivent les ruines de la Samaritaine et où se voit encore le tombeau de Saint Jean-Baptiste.

Mais voici la Judée sévère, ses haies de cactus et d'alcôs ; Bethel où étend ses rameaux le *chêne des pleurs*, couvrant le tombeau de Rebecca ; puis la ville blanche, aux sept portes et aux trois enceintes ; la mosquée d'Omar et la colline du Calvaire dont les rochers abrupts portent au ciel, éternellement, la plainte suprême d'un Dieu expirant.

Nous offrons à nos lecteurs quelques vues de ce paysage si attachant. La route de Jéricho à Jérusalem avec ses oliviers, ses pêchers ; puis un poste turc sur cette même route, remise en état pour le passage de l'impérial visiteur ; enfin l'église du Rédempteur, non encore terminée, mais consacrée le 31 octobre, en présence de l'empereur Guillaume, au milieu des applaudissements de la foule en délire, criant hosannah à l'ami du Sultan de Constantinople.

* * *

Voici une opération fort intéressante accomplie avec un complet succès, sur la colossale galerie en fer qui, en 1889, reliait le dôme central à la galerie des machines.

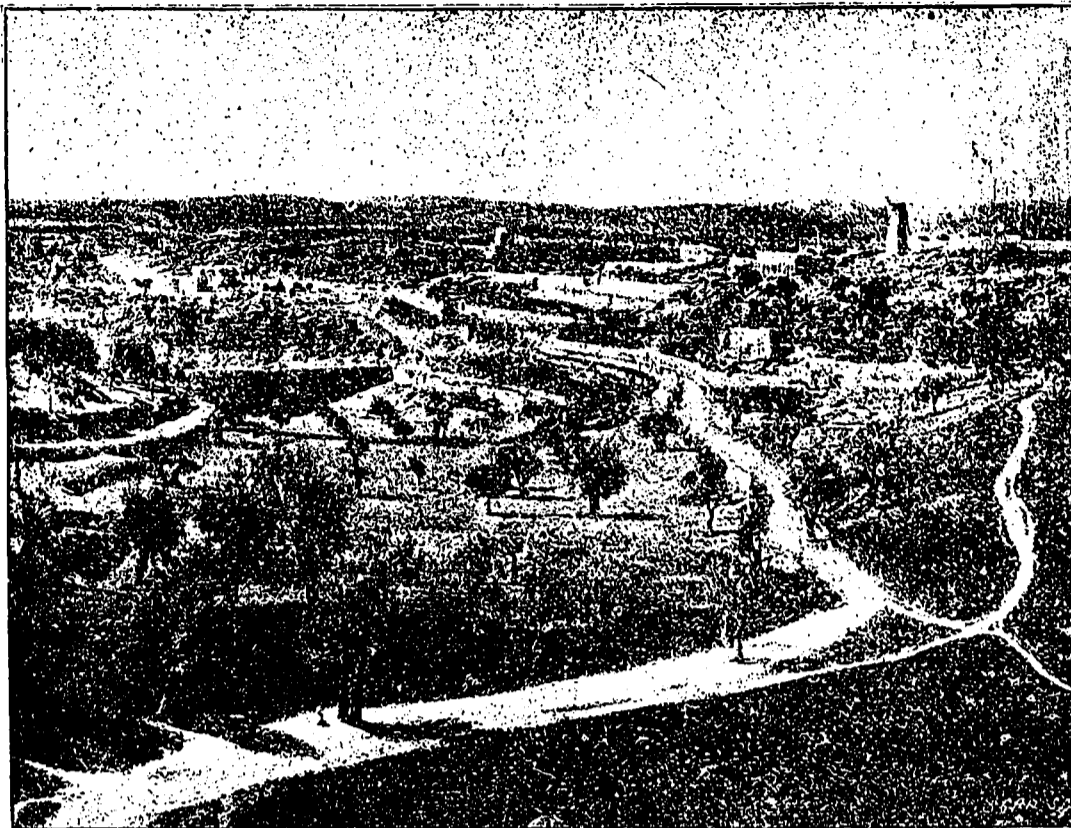
L'opération était double, car il fallait à la fois faire avancer la construction, et la placer dans une position perpendiculaire à celle qu'elle occupait. Un rail circulaire fut établi, soulignant la courbe à décrire et qu'a suivi, sans se désagréger, sans qu'aucun boulon ne sautât, l'immense masse de fer constituant la construction.

Ce transport, accompli avec une sûreté et une aisance surprenantes, ne sera pas une des moins curieuses opérations tentées pour l'aménagement de l'Exposition française dont, malgré la grève qui en avait interrompu les travaux, l'achèvement se poursuit méthodiquement et qui sera prête à l'heure fixée.

On se demande avec inquiétude si le Canada sera, lui, en état de présenter ses produits à ces grandes assises de la civilisation ? En tous cas, il n'y a pas de temps à perdre.

LOUIS PERRON.

Les modes le plus généralement adoptées ne le sont souvent que par une aveugle condescendance ; la beauté de toute une population de jolies femmes est souvent immolée aux défauts de trois ou quatre Merveilleuses. — MME DE STAEL.



ROUTE DE JERICHO A JÉRUSALEM.

TRUC D'AVOCAT

On m'a raconté l'anecdote suivante, dont M. Anthony Trollope, le célèbre romancier anglais, fut le héros. M. Trollope occupait un emploi important dans le service des postes. Un jour il fut appelé à servir de témoin contre un facteur accusé d'avoir dérobé des lettres chargées. Le témoignage de l'écrivain avait été écrasant pour le délinquant. Le défendeur de ce dernier, un jeune et brillant avocat irlandais, sentant sa cause perdue, commençait à désespérer, lorsque tout à coup il fut frappé d'une idée lumineuse. Rappelant M. Trollope dans la boîte, il lui demanda :

— M. Trollope, n'êtes-vous pas un romancier ?

— Oui.

— Les romans ne sont-ils pas un tissu de mensonges ?

M. Trollope implora la protection du tribunal, mais le juge décida que la question pouvait être posée. Et l'avocat continua :

— Vous êtes un romancier et les romans sont un tissu de mensonges ?

— Certes, nous ne sommes pas tenus de raconter des faits accomplis. Nos ouvrages sont des œuvres purement d'imagination.

— Pas de faux serments, monsieur. N'écrivez-vous pas ces tissus de mensonges depuis quinze ans ?

— Enfin, si vous voulez absolument appeler des œuvres d'imagination des mensonges, c'est votre affaire. Oui, j'ai écrit des romans depuis quinze ans.

— Et votre mère en écrivait aussi ?

— Oui.

Se retournant vers les jurés, le jeune défenseur s'écria sur un ton de profonde indignation :

— Messieurs, ce serait douter de votre intelligence que de faire un long plaidoyer. Voici un homme qui vient d'avouer que depuis quinze ans il n'a écrit que des mensonges, et sa mère en avait écrits avant lui ! Pouvez-vous ajouter foi au témoignage de cet homme-là. Son serment est-il suffisant pour détruire le caractère de mon humble mais honnête client ?

Le jury rendit un verdict de "non coupable".

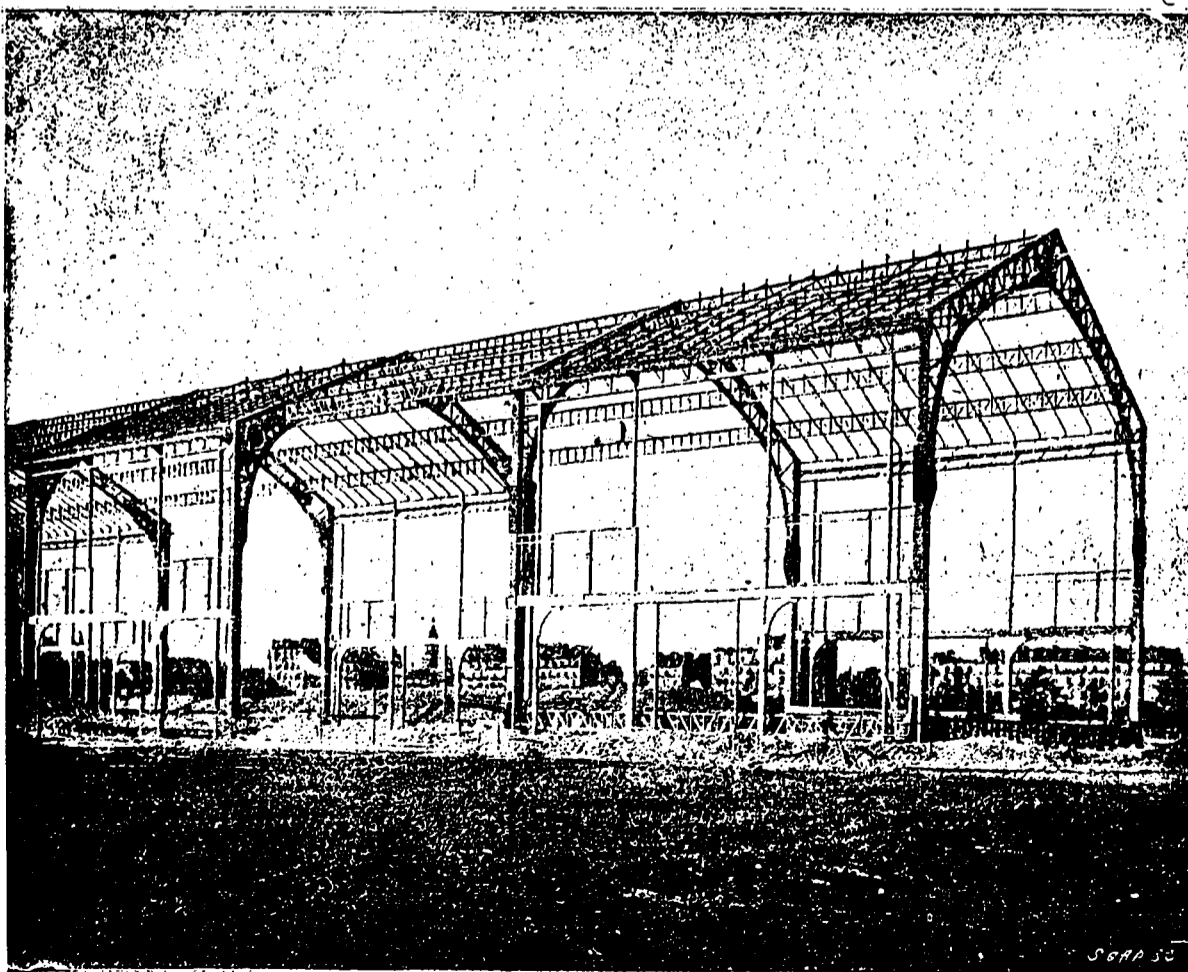
FERET.

ECLIPSE LOCALE

Fred — Tu aurais dû venir chez nous, hier soir.

Ned — Pourquoi ?

Fred. — Nous avons eu une éclipse de lune.



TRANSPORT DE LA GALERIE DE 30 MÈTRES EXPOSITION DE 1900.

DES HISTOIRES



Willie. — Quand papa rentrera ce soir, je vais lui demander de me raconter une belle histoire.

Sa mère. — Mais, je crois pas que ton père en connaisse aucune.

Willie. — Oh ! si, il en connaît. L'autre jour, je l'ai entendu dire à M. Duplex : " Ah ! mon cher, si tu entendais les belles histoires que je raconte à ma femme ! "

UN HOMME UNIVERSEL

A propos de la retraite de Deibler dont il est parlé en ce moment, un jeune stagiaire du barreau de Paris a composé la pièce suivante :

Sans être magistrat, je suis d'la justice,
C'est moi qui fais les réparations d'corps ;
Sans être chirurgien, j'brachéotomise,
Et, sans être médecin, j'ai l'droit d'faire des morts.

Faut un " mot d'écrit " d'monsieur Félix Faure
Pour faire mouvoir mon coup' cigar' légal ;
Quand j'avais en province voir un Pver d'aurora
J'ai, pour mon bagage, un fourgon spécial.

Je suis dans mon art, maître sans émule ;
J'fais tous les métiers en exerçant l'mien ;
Sans être peseur, je m'sers d'un' bascule ;
J'essaie des lunettes sans être opticien ;

J'éveill' des " moutons " sans être bergère ;
Je r'passe des couteaux sans être coutelier ;
J'taill' les cols de ch'miss' sans être lingère,
Et je tonds les ch'veux sans être perruquier ;

Je m'sers du niveau sans être architecte ;
Sans être pédicure j'diminue les corps,
J'suis, " monsieur d'Paris " sans être archevêque,
Et sans être sellier j'suis fabricant d' mors.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

Pourquoi y a-t-il un si grand nombre de vieux garçons ? et pourquoi tant de jeunes filles dépassant les limites des temps ?

Deux grandes questions fin-de-siècle.

Qu'allons nous devenir, car la patrie est en danger, assurément. De leur côté les vieux garçons ne veulent rien risquer ; de l'autre l'on allonge la lèvre inférieure.

En effet, voilà une question difficile à résoudre, et j'aimerais cent fois mieux laisser la tâche à un autre que moi, plus expérimenté ; mais c'est à moi que la question a été faite, il m'y faut donc répondre.

Si j'étais vieux, vieux garçon, je dirais c'est parce que je l'ai voulu, pour ne pas être ennuyé d'une compagne, pour être libre ! Si j'étais vieille, vieille fille, je vous répondrais : cela ne vous regarde pas, j'ai eu bien des demandes, mais j'ai préféré la solitude, et ne me pas faire conduire par un homme.

Si j'étais juge de paix, je donnerais un jugement avec frais des deux côtés pour le plus grand bien, avec ignorance de cause !

Mais puisque je ne suis ni l'un, ni l'autre, et que je dois répondre pour moi-même, voici, à mon point de vue la grande solution, elle peut ne pas être exacte, elle n'est certainement pas fautive :

En général, l'on ne se marie pas parce que l'on voudrait avoir une femme parfaite ou un homme parfait, sans l'être soi-même ; avoir sa liberté, sans la donner, une tête pour deux.

Souvent l'homme craint ne pouvoir subvenir à toutes les exigences d'une femme du siècle, de la mode. Souvent une jeune fille ne peut se faire à supporter un homme qui lèvera le coude, un homme de cartes ou de club.

Souvent, très souvent, l'on attendra, pour avoir un parti d'amour et d'argent, enfin l'on se lassera, et le découragement enfantera une idée fixe de rester seul.

D'autres prendront la résolution de demeurer célibataires, par suite d'une contradiction en amour ou d'un échec quelconque. Ce n'est pas alors que l'on trouve le bonheur, encore moins lorsqu'on aime et que l'on n'est pas aimé, cause pour plusieurs malheureusement de vivre seuls, d'une vie de souffrances.

Il y a en effet, dans la vie, des circonstances qui rendent l'union de deux êtres pour ainsi dire incompatible, lorsque l'amour n'est pas d'accord avec le caractère, lorsque la beauté n'est pas donnée en aussi grande

abondance que le cœur, lorsque l'infirmité frappe à un point de répugnance.

Voilà pourquoi, avant de porter blâme à un vieux garçon ou à une vieille fille, l'on doit tout considérer, il est vrai que l'on ne peut pas tout savoir. Mais d'habitude la faute leur incombe, si faute il y a, lorsqu'ils sont capricieux et grognards.

L'on doit surtout condamner les personnes âgées qui après avoir mangé leur pain blanc, ne voient plus que les revers du mariage, et dissuadent tous ceux qu'ils rencontrent de se marier, par l'expression choisie de ne pas se mettre la corde au cou !

En résumé, voilà les torts des hommes, la crainte, les réunions d'amis dont ils ne veulent se défaire, la liberté, les jeux, les clubs et tout ce qui s'en suit ! Chez les jeunes filles, l'hypocrisie, l'indifférence, la coquetterie et les extravagances du siècle, de la mode et des grandeurs !

JOR.

UNE MODE QUI S'EN VA

Le jeune Feuillafète (qui est presque entièrement chauve, entrant dans une boutique de perruquier). — Comment se portent les cheveux, cette année ?

Le perruquier. — Sur la tête, comme par le passé. Mais, se hâte-t-il d'ajouter, cette mode s'en va.

MOUCHÉ !



L'officier de quart (parlant dans le tube acoustique communiquant avec la chambre des machines). — Est-ce qu'il n'y a pas quelqu'un imbécile, au bout de ce tube ? Voix lointaine (répondant). — Pas à ce bout-ci, monsieur.



NUMÉRO DE NOËL '98

Le Samedi

à l'occasion des fêtes de Noël 1898, va donner à ses lecteurs, au prix de **5 cents** seulement, un numéro extraordinaire comprenant



52 PAGES, GRAND FORMAT



C'EST LA PREMIÈRE FOIS qu'un journal illustré donnera 52 pages de matières diverses, gravures, vignettes, etc., et ce pour le prix de

5 cts

La première page du Numéro Extraordinaire du SAMEDI DE NOËL comprendra **UNE GRAVURE EN COULEURS**. Cette gravure est une superbe composition exécutée spécialement pour le SAMEDI et tirée sur ses presses. Nombreuses gravures et vignettes se rapportant à la grande fête chrétienne; poésies et contes de Noël illustrés x x x x



C'EST dans ce numéro extraordinaire que commence également la publication d'un roman appelé à faire sensation dans le monde des lecteurs du "Samedi".

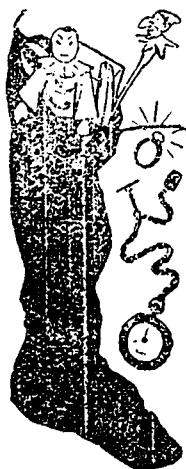


LES MARTYRS DE MORGOFF

Tel est le titre du plus attachant, du plus émotionnant et du plus pathétique récit qui soit sorti de la plume autorisée du célèbre auteur français, VICTOR CHAUVET.

14 Pages de ce magnifique roman illustré

dans le numéro extraordinaire à 52 pages de Noël 1898.



Que les personnes en désirant conserver pour leur amis et parents, les retiennent dès aujourd'hui. Souvenez-vous que l'an dernier il n'a pas été possible de faire droit à quelques milliers de demandes.



FEUILLETON DU "SAMEDI", 3 DÉCEMBRE 1898 (1)

UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

LXXIX

**Les zephyrs dansent et les
Chefs s'amuseant**

(Suite)

Plus tard, en remettant sa lettre à Mylord, Jean lui dit :

— Nous fuirons, c'est entendu, mais je n'ose te demander une faveur.

— Parle !

— Emmenons Dumur. Nous partis, ainsi que Richein, le petit Parisien sera en butte à la haine des sergents... et tournera mal. Dumur, je te conterai son histoire, est un brave garçon.

Une seconde, Mylord hésita.

— Soit, fit-il ensuite, nous l'emmènerons, prévien-le.

LXXX

L'Idée de Kerkadec

Le 2 février, au matin, l'Arabe au burnous éclatant, à la gandoura de laine fine, traversa de nouveau le camp : du sud au nord, cette fois. Les zephyrs, encore, l'apostrophèrent.

— Bonjour, Sidi.

Mylord ne fit pas même semblant de le voir. Mais, dès qu'il fut passé, il le suivit des yeux. Du sud au nord... Il était intrigué. Puis il sourit. L'Arabe, marchant à l'amble, appuyait à droite, toujours à droite. Mylord se frotta les mains, signe, chez tout homme, de satisfaction grande.

Kerkadec était venu le trouver et lui avait dit :

— Tu as toujours été bon pour moi, Mylord. Je te demande un dernier service. C'est demain le 2 février, demain va se marier Marie-Louise. J'ai fait un rêve... il arrivera des malheurs. Alors tu écriras à ma vieille mère, rue Basse-du-Palais, à Guingamp, et tu lui enverras cette médaille. Tu me le promets ?

— Bah ! tu changeras d'avis, mon Kerkadec.

— Non, j'ai mon idée ; ça me travaille. J'ai peur de devenir fou, auparavant.

— Personne, pas même ta mère, si elle était ici, ne pourrait te faire changer d'avis ?

— Personne. Il n'y aurait que Marie-Louise qui, demain, ne sera plus Marie-Louise.

— Eh bien, écoute, mon petit, puisque je n'y puis rien. Promets-moi, à ton tour, d'attendre jusqu'à ce que je te dise : Va !

— Cela, je te le promets.

Mylord, auquel, tacitement, les camarades, obéissaient à cause de sa générosité, avait, de longue main, arrangé les choses.

Richein, Dumur, Jordanet et Kerkadec, à la nuitée, se trouvaient aux avant-postes avec lui. Richein, montrant le couchant empourpré, rompit, le premier, le silence.

— Te souviens-tu, Mylord, dit-il. Il y a six mois environ, quand Poucet s'est jeté sur sa baïonnette, le ciel était rouge, comme ce soir ?

— Je m'en souviens, répondit Mylord.

— Moi aussi, fit Kerkadec. Poucet nous a dit : " Le ciel est couleur de sang ". Il avait son idée, lui aussi.

— Le simoun soufflera demain, observa Richein, après un instant.

— Tant mieux, le simoun efface les traces. Je le désire, moi le simoun... qu'il souffle en tempête.

Et Mylord, dont le front était soucieux, continua :

— Approche, Richein, et causons. Oh ! nous pouvons parler devant Kerkadec ; il ne songe pas à nous trahir, lui ! Dans quelques semaines, tu seras libre, Richein, je compte sur ton silence, car tu es un homme.

— Le secret de votre fuite mourra avec moi, promit Richein.

— Je le sais. Merci. Voici la lettre de recommandation pour mon ami, le prince russe. Si tu manques d'argent durant ce long voyage,

voici une lettre pour M. Renaudot, mon notaire. As-tu autre chose à me demander ?

— Oui, fit Richein, je voudrais t'embrasser.

Mylord essayait de sourire, mais, au fond, il était inquiet. A cette heure, il jouait son existence. Dumur se montrait joyeux ; Jean, sombre et triste. La nuit était venue, sans lune, propice à l'évasion. Kerkadec se retira de quelques pas et se courba sur le sable. Les autres virent qu'il était agenouillé. Il l'entendirent qui priait à mi-voix.

— Cela m'angoisse, fit Mylord, d'abandonner le petit Breton ; mais, comme disent les Arabes : " Ce qui est écrit est écrit ! "

Sourdement, il poursuivit :

— Oui, moi aussi, je le crois de plus en plus : nos destinées sont écrites à l'avance, nous les apportons en naissant. Tel, né dans une mansarde, deviendra chef d'armée, et tel autre... .

— Je le crois aussi, interrompit Richein.

— Moi, de même, fit Dumur.

— Nous nous agitons... puis nous mourons — et le grain de sable que foule le pied du passant, que promène la tempête... .

Le cri d'un oiseau retentit. Ce cri plaintif, Jean le reconnaissait.

Il tressaillit. Il tremblait comme une feuille sèche au bout du rameau par les vents d'automne. Quelques instants encore, et il ne serait plus le temps de reculer.

— On nous appelle, fit Mylord. Amis, avant de nous séparer, avant de partir, adressons-nous à celui qui tient en ses mains toutes les existences. Imitons Kerkadec. A genoux !

Et les zephyrs, en cette minute suprême, s'agenouillèrent, le képi à la main, sous le ciel qui semblait d'or. S'agenouilla, de même, Dumur, l'anarcho, qui, quelques mois auparavant, aimait à répéter : " Ni Dieu ni maître. "

— Devant toi qui règles la marche des astres dans l'immensité, murmurait Mylord, nous courbons nos fronts. Nous fuyons de la chourme pour essayer de reconquérir l'honneur, protège-nous. Debout !

Il se releva et plaça son fusil sur son sac.

— Imitez-moi, Jordanet et Dumur, ordonna-t-il, et en route ! Vous deux, Richein et Kerkadec, attendez-moi... je reviens.

Au creux du ravin, dans le vallonnement creusé par les pluies jusqu'à l'oued, quatre Arabes étaient défilés, brides en mains.

— Où est Ben Ahmar ? demanda Mylord, vivement.

— Il nous rejoindra au lever du soleil.

— S'il allait nous trahir ?

— Non, Charles, sois tranquille, il ne nous trahira pas.

Derrière les cavaliers, outre leurs propres montures, étaient les chevaux targuis et les méharis. L'un des chevaux était réservé à Jordanet, l'autre à Dumur. Mylord devait monter l'un des méharis ; l'autre portait une tente, différents ballots et des vivres. Il y eut un moment de stupeur. Dumur ne savait pas se tenir à cheval.

— Je te mettrai devant moi, dit Mylord.

— Non, laissez-moi, je ralentirais votre marche.

— T'abandonner ! Ces chevaux sont très doux, bien que rapides, leur allure conviendrait à des demoiselles. Demain, en plein jour, au bout d'une demi-heure, tu monteras convenablement. Je retourne là-bas, Jacques, et serai ici dans quelques minutes.

Richein était debout, avec Kerkadec.

— Kerkadec, pria encore Mylord, tu refuses de fuir. Viens, plutôt, nous avons un cheval à ta disposition.

— Non, Mylord, je veux mourir... Demain, je serais fou.

— Embrasse-moi, mon petit, et que ta destinée s'accomplisse. Va !

Kerkadec embrassa Mylord, fit le signe de la croix, prit son fusil, et, le dos courbé comme s'il allait à l'affût de la hyène qui riait follement, dans le lointain, marcha vers le camp.

L'extinction des feux était sonnée depuis longtemps, pour les hommes. De la lumière brillait dans une seule tente, un grand marabout, le marabout des sergents.

Aquaviva et Strozzi, à cheval sur une caisse vide, jouaient aux cartes, à la lueur d'une bougie. Aquaviva faisait face à la portière, relevée, à cause de la chaleur déjà grande. Il riait aux éclats et disait :

— Ta dame de pique, je te la coupe, mon pays, je te la re-coupe et re-re-coupe... atout, atout, et atout. Qui est-ce qui ne payera pas l'apéritif demain, c'est Bibi ?

— Veinard, répondait Strozzi, ma revanche ?

Kerkadec, à cent pas, avait mis un genou en terre. Plus d'une minute, il fut aussi immobile que les rocs de sa Bretagne, les grands rochers du Portrieux. Un coup de feu retentit, répercuté par la nuit sonore. Kerkadec se pencha. La fumée de son fusil s'envolait, chassée par la brise. Aquaviva était tombé en avant. Les hommes, en tumulte, abattaient les petites tentes d'un coup de tête, courant aux faisceaux, en désordre.

Qu'importait au Breton ? Il attendait encore.

Il attendit, à la même place, jusqu'à ce que Strozzi, qui essayait de redresser son ami, criât :

— A l'assassin ! Aquaviva est mort !

(1) Commencé dans le numéro du 3 septembre 1898.

Pour Cure et Préservation complète de toutes les maladies de la Peau, Boutons et Fen du Rasoir, etc. } N'usez que le **SAVON DE PIN PARFUMÉ** { Célèbre Produit Français couronné par l'Académie de Paris et toutes les Grandes Expositions.

Alors, seulement, Kerkadec revint vers le petit poste. Il rechargeait son arme en courant, Mylord était encore là.

—Kerkadec, supplia-t-il, suis-moi !

—Non, répondit le Breton... Mylord, Richein, adieu !

Il s'était arrêté et dirigeait le bout du canon vers sa poitrine.

—J'ai tué un homme, reprit-il, je me tue aussi. Comme ça, je serai pardonné.

Le coup partit, et le Breton, à son tour, tomba pour ne plus se relever. Mylord, ramassant son fusil, tira en l'air.

—Ah ! je comprends, s'écria Richein, qui en avait trop vu pour perdre la tête, pars, ami... Adieu... au revoir... les autres arrivent... pan, pan, pan... je tire en reculant. Je serai peut-être médaillé.

A cinquante pas du camp, Richein tirait encore... en l'air.

—En tirailleurs, commandait Céal, et feu, vers le sud, feu partout.

—Ne tirez pas... cria Richein... Les autres sont prisonniers... sauf Kerkadec, je crois bien qu'il a son affaire.

—Comment cela est-il arrivé, voyons ? demanda l'officier.

—J'étais de faction, mon lieutenant, et les Arabes, des Touaregs, pour sûr, sont arrivés sur moi, en un clin d'œil. Plusieurs même m'ont dépassé et ont tirillé sur le camp.

—Je crois bien, ils ont tué Aquaviva... .

—Aquaviva... est-ce possible ? répéta Richein. Alors, j'ai tiré, Mylord a tiré, Kerkadec aussi. Ah ! le pauvre Kerkadec ! et puis je me suis rabattu... .

—C'est bon, interrompit Céal, avancez prudemment et ramenez Kerkadec, si ces chiens ne l'ont pas emporté. Richein, je vous félicite pour votre sang froid et votre courage. Je prierai le capitaine de vous citer à l'ordre du jour.

—Il est malheureux que je n'ai pas de barbe, se disait l'incorrigible Richein, comme je rirais dedans !

On rapporta Kerkadec.

—Voyez, Céal, constata le bon Mos, les chiens l'ont tué à bout portant.

Les entrailles du Breton sortaient, fumantes encore.

—Chouïa, fit l'officier, il est tranquille. Il ne passera pas au conseil de guerre.

—Jordanet non plus, dit Strozi ; ça leur pendait au cou, à tous deux, comme des citrouilles.

—Ah ! Laquedem, songea encore Richein, tu l'as échappé belle et tu as eu de la chance de tomber dans le panneau de Mylord.

Quand à Aquaviva et Kerkadec, ils furent ensevelis, côte à côte, avec le bref cérémonial usité en campagne, loin du camp, au flanc d'une colline de sable. Les chacals venaient gratter leurs tombes. On y plaça un factionnaire, pendant quelques nuits, puis... on oublia !

LXXXI

La Fuite

A l'heure où l'on ensevelissait la victime et le meurtrier, Mylord, qui avait pris la direction de la petite troupe et portait Dumur en croupe, commandait halte. Ils avaient couru toute la nuit, et quelle chevauchée ! à l'est d'abord, puis vers le nord. Le simonn, qui leur soufflait dans les reins, accélérât leur fuite.

Dumur gémissait. Il avait le mal de mer. Mais les autres étaient aussi frais qu'après une promenade matinale et hygiénique.

—Voici, expliqua Mylord, en sautant à bas de son méhari, après que Salaim l'eut débarrassé de Dumur, nous sommes, jusqu'aux environs de Gafsa, en Tunisie, des Arabes de l'Oued R'rir, et nous allons à Kérouane, à la mosquée de Sidi-Obka. Il s'agit de nous costumer, tous, en Arabes. Simadar et Salaim, déchargez l'autre méhari.

Les deux Marocains défirent quelques paquets et en sortirent toute une collection de burnous, de turbans de toutes couleurs, de gandouras et de chéchias.

Jacques, aidé par Salaim, avait bien fait les choses. Rien ne manquait, ni les mouchoirs aux teintes multicolores chers aux Arbis du Sud, ni les gaines de cuir, ni, surtout, les chapelets à gros grains des pèlerins musulmans.

—Mais, fit Jordanet, je ne sais pas parler arabe !

—Ni moi, répondit Dumur, en écho fidèle.

—Justement, vous êtes muets, tous deux, c'est dans mon programme, muets de naissance, et nous allons, hommes de grande foi, demander votre guérison au santon le plus en renom de la Tunisie. Muets et un peu... mabouls ; avec ces deux qualités, quelques gambades au moment voulu, on peut traverser toute l'Afrique, n'est-ce pas, Mougreb ?

—Je te répondrai, Sidi, fit l'Arabe, quand tu parleras en ma langue.

Alors, Mylord lui expliqua le rôle qu'il entendait faire jouer à ses deux compagnons.

—C'est bien, répondit l'Arabe.

Mylord, avec une rapidité dénotant qu'il n'en était pas à son coup d'essai, s'était habillé ; le plus magnifique des cheiks, de Constantine à Tripoli, eût jalosé sa prestance. Jacques était vêtu à peu près de la même façon. Les habits de Jordanet et de Dumur étaient ceux de la classe moyenne.

—Nous, dit Dumur, nous serons vos domestiques.

—Nos serviteurs, Dumur ? nos amis, toujours ! mais ce déguisement était indispensable.

Jordanet, de haute taille, était aussi un superbe croyant, un kabyle presque authentique ; Dumur, ce fut l'avis de Salaim, ressemblait à un Arabe de la plaine.

—Cré nom ! faisait Dumur, Bosse-à-l'œil ne me reconnaîtrait pas !

—Aquaviva est mort, annonça Mylord... Kerkadec aussi.

—Mort ! Kerkadec ! Mort Aquaviva !

Mylord raconta les événements de la veille.

—Nous ne sommes pour rien, termina-t-il, en cette affaire. Ce qui est écrit... .

—Pour sûr, acheva Dumur.

D'El-Guettar à Gabès, il faut cinq jours aux caravanes ordinaires ; mais nos amis comptaient gravir la colline qui sépare la mer des chotts, vers le soleil de la troisième journée. Jamais ils ne s'étaient trouvés plus heureux. Cette marche n'avaient été qu'une agréable chevauchée, grâce aux dispositions de Mylord et du guide.

Dumur, à l'idée de revoir la mer, un bateau, la France, rayonnait. Jean partageait cette joie. Mylord et Jacques étaient plutôt d'humeur mélancolique, presque triste.

Quelques heures avant la nuit, Mylord et Jean escaladaient les pentes de l'Arbata. Du sommet, un paysage splendide se déroulait autour d'eux, terminé par la ligne fuyante des plaines.

Mylord tournait ses regards vers le nord, vers la France. Il dit :

—Vous êtes heureux, Jordanet, vous allez revoir la patrie.

—Oh, heureux ! J'espère revenir en Afrique... par une autre porte, celle de la légion étrangère. Je n'ai jamais failli à l'honneur ; j'ai décidé d'être officier... Je le serai.

—J'avais autre chose à vous proposer, mais je me tais, répondit Mylord. Allez et réussissez, vous êtes un brave.

Le lendemain, ils arrivèrent sans autre incident à Gabès.

Du sommet de la dernière colline, ils aperçurent enfin la mer, la vraie, cette fois, la Méditerranée.

—Là-bas, là-bas ! s'écria Jean.

Un point blanc, tout petit, des ailes d'oiseau dans l'immensité bleue, par delà la forêt de Gabès... .

—Une voile, dit Mylord.

Le cœur de Jean battait à se rompre. Ce bateau était-il celui de Florentine ?

LXXXII

La Séparation

Le bateau, aperçu de la colline, tirait des bordées dans la syrté. Mylord, le soir même, vers quatre heures, ordonna au nautonier d'une mahonne arabe de pousser en mer.

Le yacht, à qui cette mahonne chargée d'Arabes ne disait rien sans doute, s'éloignait. A Salaim, Mylord demanda sa ceinture rouge ; il y joignit la sienne, qui était bleue, et son haïk, d'une blancheur éclatante.

—Simaldar, dit-il, je t'ai vu souvent grimper au fût des palmiers ; monte attacher tout cela au sommet du mât, le plus haut possible. Notre pavillon n'est pas très réglementaire, mais nous n'en avons pas d'autre.

Quand flottèrent les trois couleurs, le yacht vira de bord et se rapprocha lentement.

—Jordanet, reprit Mylord, nous allons nous séparer. Votre main, ainsi que la tienne, mon bon Dumur. Vous pour rentrer en France ; nous, pour retourner au désert. Hier encore, nous n'étions rien ; demain, soyons des hommes. Je vous souhaite, Jordanet, de réussir selon vos vœux ; et à toi, Dumur, qu'on oublie ton surnom de l'anarcho. Maintenant, si je vous ai rendu quelque service, je vous demande en échange, de ne jamais parler de moi. Je n'ose rien vous offrir, Jordanet, on vous attend ; mais toi, Dumur, accepte cette bourse.

—Jamais de la vie ! répondit Dumur.

Mylord sourit. On eût dit qu'il avait pressenti ce refus.

—Tu accepteras au moins ce petit paquet. Il contient une lettre de recommandation qui pourra t'être utile et... un léger souvenir.

—J'accepte, alors.

Jean, dont l'émotion parlait plus haut que toutes les phrases, dit simplement :

—Je ne vous oublierai jamais, ni monsieur Jacques, ni Salaim, ni Silmadar.

—Tous, acheva Dumur, et mon cheval targui.

Le yacht se rapprochait. C'était un fin voilier qui devait joliment pincer la brise, car il avançait rapidement ; l'écume jaillissait sous l'étrave. Mylord l'examinait.

—Regarde donc, dit-il à Jacques, on anglais — sa voix tremblait légèrement — on dirait "l'Infante", le yacht de mon père... le mien !

Jacques répondit :

—C'est "l'Infante", en effet.

Alors, le mystérieux jeune homme s'assit au fond de la mahonne et rabattit le pan de son burnous sur sa tête. Tous, à ce moment solennel, se taiseaient. Tous les regards étaient fixés sur le bateau qui arrivait, arrivait ! On distingua le capitaine sur la passerelle. À l'avant : d'autres personnes. Une femme

—Florentine ! cria Jean.

Un sanglot lui répondit. Mylord, l'indomptable zéphyr, qui voyageait à cheval et à méhari, qui songeait à affronter les périls du désert, Mylord pleurait.

—Mylord, fit Jean.

—Tais-toi, répondit une voix. Tu ne dois plus me connaître.

Jean, alors, revint à l'avant, et, tête nue, les bras étendus, criait encore, et sa forte voix rebondissait sur la crête des vagues :

—Florentine !

Où il avait entendu, cette fois. Elle déployait un mouchoir blanc, tandis que se hissait, à la corne de misaine, le drapeau tricolore. On préparait l'échelle. Jacques toucha Jordanet à l'épaule.

—Il est convenu, lui recommanda-t-il, à voix basse, que nous sommes des Arabes. Nous vous avons aidé à fuir, et c'est tout.

—C'est convenu, promit Jean.

De la passerelle du yacht, cette ordre descendit :

—Stope !

Une chaîne fila, et le navire, faisant son abattée avec la grâce d'un oiseau qui déploierait ses ailes, s'arrêta net. Jean sauta sur l'échelle, suivi de Dumur. Tout en haut, il se retourna.

La mahonne s'éloignait à force de rames, emportant Mylord, missiou Jacques et les autres. Florentine l'entraîna dans sa cabine. Les bras autour du cou du jeune homme, elle s'extasiait :

—Comme tu es beau !

Jean était beau véritablement, d'une beauté hardie, mâle, étrange. En cette quinzaine, sa moustache avait repoussé. Il était à l'aise dans ses vêtements arabes. Son visage, ses mains, sa poitrine étaient du plus beau bronze, et ses yeux noirs, à regarder l'immensité, à scruter l'ombre, dans les veilles, et le désert... s'étaient agrandis. Ils étaient si profonds, ces yeux, profonds, sérieux et doux !

—Je t'aime, répétait Florentine, tu es beau !

—Beau qu'importe ? Ah ! ce que j'ai souffert... Mais, ce yacht ?

—Il ne m'appartient pas, et cependant j'aurais pu l'acheter, car je suis riche, maintenant ; les grands théâtres m'ont ouvert leurs portes, mon ami, c'est toute une histoire. Le propriétaire qui nous attend à Civita-Vecchia, où nous allons, n'est autre que le général de Beaumont ; il a soixante-dix ans, et, hélas ! il se meurt ! Le général a un immense chagrin ; son fils unique qui, comme toi, a été condamné aux compagnies de discipline pour avoir souffleté un officier...

—Pour avoir souffleté un officier ?

—Il paraît.

—Son nom ?

—Charles... de Beaumont... Tu l'as connu ?... Le général serait si heureux n'avoir de ses nouvelles.

—Oui... C'est à-dire, je ne suis pas sûr ; continue.

—Ma présence avait le don d'apaiser cette douleur. Il paraît que je ressemble à une fille adorée qu'il a perdue et qui aurait mon âge. Bref, j'aimais le général pour sa tristesse, sa générosité et son grand caractère. Je lui contai ma vie, je lui parlai de toi, innocent, condamné aux compagnies. "Aux compagnies, me dit-il, il n'en reviendras pas !" C'est lui qui me suggéra l'idée de ton évasion. Il possédait un yacht et me l'offrit. Il voulait même m'accompagner, mais la maladie l'a retenu au port, et...

—Je t'aime, interrompit Jean ; remontons sur le pont, veux-tu, Florentine ?

La mahonne qui emportait "Charles de Beaumont", disparaissait dans la rade.

Jean demanda une longue-vue et il put voir encore Charles couché au fond de la barque, dans l'attitude de la douleur. Jacques, reconnaissable à la richesse de son costume, était penché sur lui. Dumur, à cet instant, s'approcha.

—Tu sais, Laquedem, dit-il, j'ai ouvert le paquet que m'a donné

Mylord... Des lettres... un souvenir... oui... Le paquet contenait... Devine !... Deux billets de mille ! Je ne puis pourtant les jeter à l'eau...

—Garde-les. C'était un brave cœur !

"Laquedem !... Mylord !" Florentine ne comprenait pas.

—Je te présente, dit Jean, mon ami Dumur qui s'évade avec moi.

—M. Dumur, répondit Florentine, les amis de Jean sont les miens. J'aime tous ceux qu'il aime.

Dumur, l'anarcho, un monsieur ! Le zéphyr trouva une belle révérence.

Huit jours après,—cette traversée avait duré, pour Jean, le temps d'un beau rêve, d'un rêve dont on ne voudrait jamais s'éveiller — "l'Infante" stoppait à Civita Vecchia.

Le général de Beaumont attendait sur la jetée. De suite, il demanda à Jean :

—Mon fils était avec vous, à la première compagnie... le connaissez-vous ?

Jean hésita ; mais il avait promis à Mylord.

—Non, monsieur, répondit-il, rougissant un peu de ce mensonge, j'étais en détachement dans le sud.

Le général baissa la tête.

Florentine, en quittant Paris, avait donné ordre de lui expédier sa correspondance, plusieurs lettres l'attendaient.

—Lis, Jean, s'écria-t-elle. Tous les bonheurs à la fois, le ciel nous gâte. Grousse m'apprend que Brizard est en prison.

Brizard, en effet, avait été arrêté, sur les indications du bon Grousse. Cyniquement, se voyant pris, il avait tout avoué, les vols dans la chambrée, celui de la mère Yvette, celui de la montre.

Jean, en lisant cette lettre, avait pâli.

—J'ai eu tort de m'évader, songeait-il, on m'aurait peut-être gracié. Trop tard !

Il ne dit rien de peur de chagriner Florentine.

—Brizard, répétait Dumur, en exécutant une série de sauts dignes d'un acrobate, c'est bien temps.

—Vous le connaissez ?

—Oui, expliqua Jean, je te conterai cela, quelque jour.

Le général s'éloignait tristement, au bras de Florentine. Jean éprouvait comme un remords. Au déjeuner, le vieillard fit dire qu'il ne pouvait descendre, car il se sentait très fatigué. Florentine alla le trouver. Quand elle revint, elle avait les yeux rouges.

—Qu'y a-t-il ? demanda Jean.

—Le général est informé, par dépêche, que son fils a été enlevé par les Arabes.

—Je vais aller le consoler, dit Jean.

Florentine ne sut que très longtemps après ce que Jean avait trouvé pour consoler le vieil officier, mais M. de Beaumont comme par miracle, se trouva mieux et put venir s'asseoir à la table d'hôte.

Jean voulut d'abord gagner l'Alsace. Il avait des parents là-bas chez qui Dumur et lui se cacheraient quelque temps.

Ensuite, cela avait été décidé en route, tous deux s'engageraient à la légion.

Le général approuvait fort cette idée. Il avait des amis et recommanderait chaudement le jeune homme qui, sous le nom de Berckmann, celui de sa mère, réussirait peut-être à décrocher le galon d'or.

Par une coïncidence fatale, Jean fuyait la France au moment même où son père, évadé de la Nouvelle-Calédonie, y revenait affronter les plus grands périls.

Arrivé à Paris, après bien des appréhensions, il s'était rendu de suite au magasin où travaillait Camille et l'avait fait demander.

Il attendit avec anxiété.

Enfin, une belle et grande fille apparut.

Camille ! Camille encore plus belle ! Et quel air d'honnêteté dans toute sa personne.

Le pauvre homme se réjouissait de la retrouver ainsi, fidèle au travail, calme, tout entière à son devoir. Il ignorait la crise par où Camille avait passé et d'où elle était sortie victorieuse, grâce à l'expérience qu'elle avait puisée dans les malheurs de son amie. Il la suivit pendant quatre ou cinq minutes, en s'assurant bien que personne ne l'observait. Enfin, il s'approcha tout près d'elle.

—Camille ! mon enfant !

Elle poussa un cri et faillit tomber à la renverse. Elle avait reconnu la voix du père.

—Toi ! toi ! fit-elle, oh ! mon Dieu !

Il l'entraîna sous une porte. Là, ils s'embrassèrent, confondant leurs larmes.

—Comment as-tu fait ? demanda-t-elle en tremblant.

—Je me suis évadé.

—Oh ! Et si l'on te reprenait !

—J'en serais quitte pour être ramené là-bas. Au moins, je t'aurai revue, embrassée. Vite, dis-moi comment va ta mère ?

—Bien.

—Ne me cache rien, surtout. Et Louise est-elle aussi belle, aussi bien portante que toi ?

LE SAMEDI

—Elle travaille trop, et son métier de couturière est fatiguant.
 —Et Médéric ?
 —Il a toujours de l'ouvrage chez son fabricant de vélocipèdes.
 —Alors, vous ne manquez de rien ? vous êtes tranquilles, sinon heureux ?
 Camille ne répondit pas. Un sanglot qu'elle ne put réprimer lui monta à la gorge. Le père soupçonna un nouveau malheur ?
 —Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il encore ? demanda-t-il d'une voix hale-tante.
 Et comme elle se taisait, le front baissé :
 —Jean ! s'écria-t-il, j'oubliais de te demander des nouvelles de Jean.

Elle se décida à dire la vérité. Et, rapidement, elle raconta dans quelles circonstances affreuses Jean avait été accusé de vol, son envoi aux compagnies de discipline et son évasion, qu'ils avaient apprise d'abord par les journaux et au sujet de laquelle la police avait déjà fait chez eux plusieurs perquisitions.

—Un voleur ! mon Jean ! fit Jordanet, atterré par ce nouveau coup du sort. Je connais trop son honnêteté native, sa droiture, pour douter un seul instant de lui. Qu'en pense Médéric ?

—Médéric ! Il a pleuré des larmes de sang. Il est allé à la séance du conseil de guerre et il a embrassé Jean devant les juges. Médéric a passé toute une semaine sans pouvoir retrouver le sommeil. Nous avons cru que sa raison y succomberait. Il ne rêve que vengeance. Sans nous, qui avons tant besoin de lui, je ne sais où il en arriverait.

—Tu as bien fait d'être francha. Il était temps que j'arrive pour calmer ce pauvre enfant. Se venger ! Mais de qui ? Il faut des preuves ; et... nous n'avons que des soupçons.

Ils reprirent le chemin de la maison. Arrivé à cinquante mètres de la boutique de journaux que la maman Jordanet ne fermait pas avant neuf heures du soir, l'évadé s'arrêta.

—Il y a danger pour moi, dit-il, à aller plus loin. Avez-vous toujours votre petit logement au cinquième étage ?

—Oui, père, et c'est dans le grenier que Médéric fait des réparations, le dimanche, pour ses clients particuliers.

—Y a-t-il une chambre à louer dans les combles ?

—Oui, un petit cabinet meublé, habité le mois dernier par un pauvre marchand ambulant, qui est à l'hôpital depuis quinze jours.

—Êtes-vous bien avec votre concierge ?

—C'est une excellente femme. Elle est aux petits soins pour maman. Nous sommes sûrs de son dévouement.

—Est-elle discrète ?

—Quand il le faut.

—Eh bien, dis-lui que je remplacerai tout à l'heure le pauvre diable qui est à l'hôpital. Comment s'appelle-t-il ?

—Massonnade, un Auvergnat.

Il embrassa Camille et rebroussa chemin. La pauvre enfant se hâta vers la maison. Médéric venait de rentrer de l'atelier, il regarda sévèrement sa sœur.

—D'où viens-tu ? lui demanda-t-il.

—De l'atelier ; mais j'ai fait une rencontre, vous ne devineriez jamais qui.

La mère, intriguée, laissa tomber son ouvrage. Camille vint s'asseoir auprès d'elle et fit signe à Médéric de se rapprocher.

—Ce que j'ai à vous dire est grave, très grave. Parlons tout bas. Tout me fait peur.

Médéric crut avoir deviné.

—Il s'agit de Jean. Tu as vu Jean. Il est à Paris. Le malheureux !

—Non, dit Camille, il ne s'agit pas de Jean, mais d'une personne qui vous est aussi chère que Jean.

—Qui donc ? fit la pauvre maman Jordanet, avec un tremblement dans la voix. Camille commença par l'embrasser.

—Pas d'émotion, petite mère ! Cela te ferait du mal. Réjouis-toi d'avance, mais pas trop fort. Et puis, prenons bien garde, les murs ont des oreilles ; mille dangers nous menacent. Oh ! comme vous allez être heureux et inquiets en même temps !

Médéric, impatienté, s'écria :

—Enfin, parle, en voilà du mystère !

Mais sa mère lui mit la main sur la bouche. Elle avait compris, brave femme ! Attirant son fils tout près d'elle :

—Tu ne devines donc pas de qui il s'agit ?

—Mais non !

—Mais de ton père, de ton pauvre père qui s'est évadé.

Médéric interrogea du regard sa sœur, qui répondit affirmativement par un signe de tête.

—Chut ! fit la mère.

Un client de passage venait d'entrer. A sa tournure, à ce je ne sais quoi qui caractérise l'agent, même déguisé, Médéric soupçonna l'ennemi.

—Avez-vous du papier à lettres de bonne qualité ? demanda le client.

Camille s'était détournée pour cacher son trouble. Avec un beau sang-froid, la mère étala sur le comptoir sa marchandise.

Le client fit son choix, lentement. De temps à l'autre, ses petits yeux verts faisaient le tour de la société, scrutaient les physionomies de ces braves gens.

—Pour sûr, se dit Médéric, c'en est un !

Le client partit.

Médéric alla jeter un coup d'œil sur la rue. Il aperçut, à une cinquantaine de mètres, le client qui leur avait acheté du papier à lettres. Et, saisi d'une véritable frayeur :

—Est-ce qu'il viendra ici ? demanda-t-il à Camille.

—Oui, répondit-elle.

—Tout est perdu !

Camille se hâta de leur expliquer le plan du père, sa résolution de chercher un refuge dans leur propre maison, auprès d'eux. Mme Léon, la concierge, appelée et consultée, joignait les mains. Elle ne faisait aucune opposition à ce sujet ; mais elle craignait de manquer de présence d'esprit.

—Si votre pauvre père était repris par ma faute, dit-elle, j'en mourrais de chagrin.

Médéric se calma. Il avait retrouvé toute son énergie.

Vers neuf heures du soir, un homme en blouse et coiffé d'un bonnet de laine s'engageait en sifflant dans l'allée de la maison. Il tenait sous le bras gauche un volumineux panier d'osier et semblait plier sous le poids de la charge. C'était Jordanet, qui avait compté sur l'intelligence de Médéric pour préparer son refuge.

Mme Léon, tendant la clef à Jordanet.

—Ça va-t-il un peu mieux, mon pauvre petit père ? lui demanda-t-elle.

L'évadé répondit, avec un accent auvergnat des mieux imités :

—Cha ne va pas fort et che crois bien que che cherai forché de garder la chambre deux ou trois chours, à moins que je retourne à l'hôpital.

Jordanet monta d'un pas pesant l'escalier. Plus ils se rapprochaient des siens, plus le cœur lui battait. Aurait-il le courage de passer devant leur porte sans s'arrêter et d'aller se blottir immédiatement dans le cabinet de ce malheureux, qui achevait sa triste vie à l'hôpital ?

Ce fut plus fort que lui, il s'arrêta devant la porte où se trouvait cet écriteau : Médéric Jordanet, mécanicien. Il retenait son souffle ; il espérait entendre la voix de sa femme ou de ses filles. Soudain, la porte s'ouvre. Louise sort, la première, sur la pointe des pieds. Elle saute au cou de son père et l'embrasse.

Le pauvre homme ne songe plus au danger qu'il court. Il s'élanche chez lui, entraînant Louise. Et il ouvre ses bras à sa femme qui y tombe à moitié évanouie. Ils ont un instant de bonheur, mais bien fugitif. Qui sait si déjà les agents ne montent pas pour faire une perquisition chez les Jordanet !

L'évadé lit l'angoisse dans leurs yeux, et il revient à l'horrible réalité. Tout lui ordonne de ne pas rester là une seconde de plus, d'aller s'enfermer dans le refuge providentiel qu'on lui a préparé. Il s'arrache des bras de sa femme et de ses filles, il reprend son panier, retire ses galochez pour étouffer le bruit de ses pas, et monte précipitamment à l'étage supérieur. Il ouvre avec mille précautions la porte du cabinet : il réussit à y pénétrer sans faire aucun bruit ; il s'y enferme à double tour et s'affaisse, épuisé par l'émotion, sur le grabat du marchand ambulant.

Alors, seul, dans ce taudis obscur, il se prend à pleurer comme un enfant ; il demande à Dieu ce qu'il a fait pour mériter tant de souffrances, il implore la fin de son martyre. Et ce qui lui broie le cœur, ce n'est pas sa propre infortune, la crainte d'être repris d'un instant à l'autre et ramené parmi les forçats, c'est la pensée que Jean, par une horrible fatalité, subit le même sort que lui, qu'il est poursuivi comme une bête fauve dans le désert africain, qu'il lutte contre la faim, la soif, qu'il peut être la proie des fauves, ou tomber sous les coups des Arabes fanatiques.

Néanmoins, cela lui a semblé bon de retrouver les siens après une si longue séparation. Il a hâte d'embrasser à son tour Médéric, de lui raconter les péripéties de son évasion, de lui parler de ce Mascarot, acharné à sa perte.

Les bruits de la rue commencent à s'apaiser ; la nuit était profonde. Jordanet entendit sonner onze heures, minuit, et Médéric ne lui donnait pas signe de vie. Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Malgré la fatigue, il demeurait éveillé. La fièvre le brûlait. Enfin, il entendit des bruits de pas dans l'escalier. Était-ce Médéric ? On frappa doucement à sa porte.

—Qui est là ? demanda-t-il, avec l'accent auvergnat.

—Je suis la concierge.

Il reconnut la voix de la bonne femme et s'empressa d'ouvrir.

Elle rentra, et tout bas :

—Mon pauvre monsieur, vous devez vous faire des cheveux blancs. Ce n'est pas ma faute, allez ! Allez souper avec votre famille. Moi, je veillerai dans ma loge. Tous les locataires sont rentrés. Si on sonne, je commencerai par monter vous avertir. A deux heures, rentrez ici, où vous êtes en sûreté.

Jordanet étreignit les mains de la bonne femme.

Puis il descendit carrément frapper à sa porte.

Ce fut Médéric qui lui ouvrit. Il attendait, lui aussi, et se tenait sur la défensive. La concierge s'était éclipsée aussitôt, par discrétion. Quelle joie pour Médéric que d'embrasser son père ! Il l'obligea tout d'abord à se mettre à table.

— Nous causerons quand tu seras restauré, lui dit-il. Tu dois mourir de faim. . . .

— Et de soif, ajouta le père.

Jordanet fit honneur au repas substantiel apprêté à son intention. Médéric avait eu soin de l'installer dans une pièce donnant sur la cour, afin que personne du dehors ne vit aucune lumière à leurs fenêtres.

Après le souper, on causa une bonne heure. Mais, avant de parler de lui, Jordanet se fit raconter par Médéric tous les détails de l'affaire de Jean. En apprenant que Florentine avait organisé l'évasion du disciplinaire, il reprit espoir. Avec un tel appui, Jean devait s'en sortir sain et sauf ; bientôt, sans doute, on aurait de ses nouvelles.

— Le malheur, dit Médéric, c'est que la désertion de mon frère aîné m'obligera, cette année, à le remplacer sous les drapeaux. Ainsi le veulent les règlements.

— Qu'importe, s'écria la brave maman Jordanet. Tes sœurs et moi, nous ne manquerons pas d'ouvrage pendant ton absence, et j'aime mieux savoir Jean à l'étranger qu'aux compagnies de discipline.

Jordanet regarda la pendule. Il n'avait plus qu'une heure à lui pour raconter les détails de son évasion ; c'était peu. Mais tous ses souvenirs étaient si présents à l'esprit qu'il put les résumer nettement, sans rien omettre des points essentiels.

Il dépeignit en quelques mots sa première tentative manquée et la surveillance haineuse exercée sur lui par Jacquemin. Il rappela les termes du billet qui lui avait été glissé dans un morceau de canne à sucre par un ami encore inconnu.

— Ce billet, dit-il me fut remis par un indigène. Il me conseillait de solliciter mon envoi en concession libre à Bourail, d'où je pourrais plus facilement m'échapper. Il m'engageait à me défier de Jacquemin. Cette recommandation m'inspira confiance et je fis ma demande qui fut agréée. A Bourail, je reçus, dans ma case, la visite d'un homme dont vous ne devineriez jamais le nom.

Jordanet garda un instant le silence, les yeux fixés sur son fils.

— Est-ce que je connais cet individu ? demanda Médéric.

— Très peu. Cependant, tu l'as vu témoigner aux assises, contre moi, avec une froide impartialité qui m'a plus nui que s'il m'avait accusé du crime.

Médéric pâlit soudainement : la sinistre figure du père de Suzanne venait de lui traverser l'esprit.

— Mascarot ! s'écria-t-il.

Le père demeura stupéfait.

— Comment l'as-tu deviné si facilement ?

— Je vous le dirai plus tard. Achevez votre récit.

Jordanet raconta au prix de quelles difficultés il avait réussi à gagner la côte et termina en racontant comment il avait réussi à échapper à tous dangers.

— A toi de parler, dit-il à Médéric. Aurais-tu donc appris quelque chose ?

Le jeune homme rapporta les circonstances curieuses qui l'avaient fait échouer, après son accident de bicyclette, chez le docteur Walter, et ce qui s'en était suivi.

— Le misérable, conclut Médéric, cache un secret terrible. Tout me donne à supposer qu'il est l'âme damnée de nos ennemis.

A deux heures précises, le père était remonté dans sa cachette. La nuit se passa sans incident. Ces pauvres gens purent enfin goûter un repos dont ils avaient tant besoin.

Deux jours se passèrent ainsi. Le troisième jour, un jeune homme élégamment vêtu entra dans la loge de Mme Léon.

— Madame, dit le visiteur, je voudrais savoir si la famille Jordanet demeure toujours dans cette maison.

— Oui, monsieur, répondit la concierge.

— Y a-t-il du monde chez eux ?

— La mère est en bas à son comptoir, vous trouverez là-haut Mlle Louise.

— Merci, madame.

Il monta au cinquième étage, pendant que Mme Léon se hâtait d'aller prévenir la mère. Arrivé devant la porte des Jordanet, il hésita à sonner. Que dirait-il à ces infortunés ? Comment leur prouver qu'il était sincère ? Derrière lui, quelqu'un montait précipitamment. Il se pencha et reconnut Mme Jordanet. Elles s'arrêtèrent, tout essouffées, devant lui.

— Vous, monsieur de Savenay, vous avez l'audace de venir ici, après ce qui s'est passé ?

— Oh ! madame, comment pouvez-vous savoir ?

— Nous savons tout, monsieur. Il est heureux pour vous que mon fils Médéric ne soit pas là ; sans quoi, il vengerait son père.

Gérard se demandait avec stupéfaction par qui cette pauvre

femme avait pu apprendre le drame de Bourail. Il reprit néanmoins assurance.

— Laissez-moi m'expliquer, madame, et vous aurez bientôt la certitude que je suis votre ami, votre ami le plus dévoué.

— Soit ! monsieur, entrez. Vous parlerez devant Louise ; cela vaut mieux. Louise vous jugera, ainsi que, votre ami, René Lemayeur.

Elle ouvrit la porte, et, entrant la première :

— Louise, s'écria-elle, voici M. Gérard de Savenay. Il prétend qu'il est notre ami, notre ami le plus dévoué. Écoutons ses explications.

Elle alla s'asseoir auprès de sa fille tout éplorée, et n'offrit pas même un siège à l'arrivant.

Gérard, fort de sa conscience, s'expliqua sur un ton de sincérité qui finit par émouvoir la mère elle-même. Quant à Louise, elle ne doutait nullement de la parole du jeune officier. Et plus cette conviction s'affirmait en elle, plus elle en éprouvait une joie intime qu'elle avait peine à dissimuler. Enfin, il gagna sa cause et, en même temps, celle de René Lemayeur. La maman Jordanet brûlait de lui parler de Mascarot ; mais elle ne l'osa. Elle voulut laisser cette responsabilité à son mari ou à Médéric.

— Mon fils, dit-elle, ne rentre que le soir, assez tard. Où pourrait-il vous voir, ce soir même, vers dix heures ?

— Mais, madame, je viendrai ici.

— Non, ce ne serait pas prudent, à cause des agents qui surveillent peut-être la rue.

Gérard, les voyant si calmes après les révélations qu'il venait de leur faire sur l'évasion de Jordanet, se sentit un poids énorme de moins sur le cœur. Evidemment la mère et la fille avaient de bonnes nouvelles du père. Sans quoi elles eussent éclaté en sanglots en apprenant les dangers courus par le fugitif.

— J'attendrai votre fils, dit-il, ce soir, à dix heures, dans la salle de départ de la gare Montparnasse.

— Très bien, monsieur.

Gérard salua et sortit. En bas, un agent secret, le nommé Loiseau, l'attendait. Il se fit reconnaître du jeune homme comme appartenant à la police. Il l'accompagna dehors.

— Excusez-moi, monsieur de Savenay, dit-il ; mais je voudrais avoir votre opinion sur la femme Jordanet. Croyez-vous qu'elle ait revu son mari ?

Gérard soutint le choc avec fermeté.

— Non, répondit-il. Peut-être même ne se doute-t-elle pas de l'évasion.

— Vous la connaissez donc, vous, M. de Savenay, cette évasion ?

— Certainement, j'arrive de la Nouvelle-Calédonie où j'étais en mission militaire.

— Et vous êtes venu ici tâter le terrain, n'est-ce pas ?

A ce moment, l'agent Chaumont, qui arrivait droit devant eux, s'arrêta devant son collègue, demandant :

— Rien de nouveau ?

— Si, mon vieux ; mais ça ne nous avance guère.

Loiseau présenta Chaumont à Gérard de Savenay : puis il résuma la situation.

L'officier s'énervait de se trouver en pareille compagnie. Il craignait d'être observé par Louise et soupçonné de nouveau d'un guet-apens. Il aurait pu se séparer de ces personnages ; mais son instinct le poussait à les écouter. Que savaient-ils au juste ? Étaient-ils sur la piste ?

— J'ai réfléchi, dit Chaumont, j'ai mon idée.

— Vas-y ! fit Loiseau.

— Mon idée, je la garde. Il sera temps, demain matin, de vérifier si elle est bonne. Pour ce soir, nous avons notre consigne ; il faut nous y tenir.

— N'empêche que tu peux parler, même devant monsieur, qui est un ami, un allié.

Une rougeur d'indignation empourpra les joues de l'officier. Chaumont lui jeta un regard méfiant. Rassuré par l'expression de franchise du jeune homme, il dit à mi-voix.

— La voilà, mon idée : je soupçonne que Jordanet est déjà caché dans la maison.

— Où ? Pas chez sa femme. C'est impossible.

— Et . . . s'il avait pris l'accent auvergnat, le costume du marchand ambulancier, s'il était là-haut ?

Et, se tournant vers la maison des Jordanet, il montra du doigt la fenêtre du cabinet du père Massonnade.

— Tu es fou ! s'écria Loiseau. J'ai vu l'homme l'autre soir ; il n'a aucune ressemblance avec Jordanet.

— C'est toi qui le dis, mais tu n'y vois pas clair, et tu t'obstines à ne pas porter de lunettes. Ta coquetterie te jouera plus d'un tour.

— Et toi, ton imagination, Chaumont.

Gérard se fit préciser la fenêtre suspecte et expliquer l'incident :

— Puisque votre consigne vous retient ici, dit-il, voulez-vous que j'aille à l'Hôtel-Dieu me renseigner.

— Par exemple, ça nous rendrait fameusement service, dit Chaumont.

—Eh bien, j'y vais, déclara Gérard. Si je ne suis pas revenu d'ici deux heures, c'est que votre piste est fautive.

Il salua avec hauteur les deux agents, et s'éloigna d'un pas rapide. Une demi-heure après, un commissionnaire médaillé entra dans la boutique de Mme Jordanet et lui remettait secrètement ce message :

“Prenez garde ! la retraite de votre mari est sur le point d'être découverte. Elle le sera au plus tard demain matin, quand les agents seront allés à l'Hôtel-Dieu. Ne manquez pas de m'envoyer votre fils, ce soir, afin que nous nous concertions.”

Ce message était signé : “Gérard de Savenay.”

La pauvre femme le brûla, par peur des agents. Elle n'avait plus qu'à attendre le retour de Médéric. Quant à Gérard, il ne perdit pas de temps. Avant de quitter la rue Montparnasse, il avait remarqué cet écriteau audessus de la porte de la maison voisine de celle de Mme Jordanet :

Chambres meublées à louer.

Il y revint en voiture, après avoir écrit et expédié son message. Profitant de ce que Chaumont avait le dos tourné, il se glissa dans la maison. La chance le favorisa. Il put louer une chambre dont la fenêtre, située un peu plus haut que celle de la retraite de Jordanet, en était séparée de trois ou quatre mètres tout au plus. Il avait pris le nom de William.

Il paya pour un mois, emporta sa clef et annonça qu'il rentrerait vers onze heures du soir.

De sa fenêtre peut-être pourrait-il communiquer avec Jordanet ? qui sait même s'il n'arriverait pas à le faire évader pendant la nuit au moyen d'une corde ?

Il réussit à se jeter dans sa voiture sans être aperçu de l'agent. Puis il se fit conduire à l'Hôtel-Dieu où il constata la présence de Massonade ; et de là boulevard Malesherbes, à l'hôtel de Vandières.

Le lieutenant-colonel et sa femme étaient en Normandie. Marguerite n'était pas encore revenue à la raison, malgré les soins des plus grands médecins aliénistes. Boulevard Malesherbes, Gérard se trouvait donc libre. Lorsqu'il rentra, un valet de chambre lui dit :

—Monsieur, il y a quelqu'un qui attend monsieur au salon. Il a insisté tout particulièrement pour voir monsieur.

—Son nom ?

—Mascarot.

—Ah ! fit Gérard avec un vif mouvement de surprise. Mascarot, enfin ! C'est bien, je vais le voir.

Et il se dirigea vers le salon. Mascarot attendait, assis dans un fauteuil, les genoux à la hauteur du menton, ses mains maigres sur la pomme de sa canne. Il avait posé son chapeau sur le tapis. Il se leva poliment, obséquieux, à l'arrivée de Gérard. Et celui-ci, sans préambule, joyeusement, lui dit :

—Mascarot, nous nous sommes trompés. Nous n'avons pas échoué dans notre projet de faire évader Jordanet. Il est vivant... Il est à Paris.

L'ancien comptable ne manquait pas de sang-froid.

—Je le savais, monsieur, dit-il, et arrivé moi-même depuis deux jours, je me suis informé si vous étiez à Paris et je venais vous apprendre cette bonne nouvelle.

—De qui la tenez-vous ?

Mascarot retira de sa poche un journal.

—Tous les journaux de ce soir en parlent.

—Eh bien ! Je suis mieux renseigné qu'eux, moi, car je sais où se cache Jordanet.

Mascarot ne put retenir un brusque mouvement de frayeur.

—Ah vous connaissez sa retraite, monsieur Gérard ? Vous lui avez parlé ?

Le scélérat redoutait d'avoir été démasqué par sa victime elle-même.

—Non, malheureusement, répondit Gérard, je n'ai pas encore eu l'occasion de m'expliquer avec lui. Le pauvre homme est en grand danger d'être repris par la police. Moi seul, peut-être, je puis le sauver. Mascarot... puis-je toujours compter sur votre aide ?

Car il faut que Jordanet réussisse à passer dans la maison voisine. J'y ai loué une mansarde. D'une fenêtre à l'autre, il n'y a guère que trois ou quatre mètres. Nous accrocherons une corde à la nôtre et nous la lancerons à Jordanet.

—Il se rompra les os.

—Il est adroit et fort. Et puis nous l'aiderons.

—D'en bas, les agents en surveillance pourront nous voir.

—Le ciel est couvert et la nuit est profonde.

Ils se donnèrent rendez-vous pour le soir même à onze heures et demie. Mascarot devait se rendre dans la chambre pour y tout préparer. Lorsqu'il quitta Gérard, l'ancien comptable se frotta les mains. Cette fois, Jordanet était perdu. Il était au pouvoir de Mascarot.

Deux partis restaient à prendre. Ou bien Mascarot avertirait tout de suite la police, lui désignerait la retraite de Jordanet, et le forçat

serait réintégré au bain. Ou bien il garderait pour lui ce secret et il agirait seul.

Avertir la police, il n'y songea pas longtemps. Tant que Jordanet serait vivant, libre ou non, Mascarot craindrait de voir ce fantôme se dresser quelque jour contre lui. Donc, il fallait que Jordanet mourût !

Il alla acheter une corde solide, longue de sept à huit mètres. Puis, le soir, il se présenta chez la concierge de la maison où Gérard avait loué une chambre.

—Je suis le frère de M. William, dit-il. J'ai un paquet à mettre dans sa chambre.

Il se fit conduire, entra et s'enferma. En attendant Gérard, il ouvrit la fenêtre, y grimpa, s'y installa de son mieux et de là inspecta les environs. La nuit était très obscure. La lumière des becs de gaz de la rue n'arrivait pas jusque-là haut.

—Voilà sa fenêtre ! murmura l'employé.

Et il regardait une mansarde au-dessus, dans la maison voisine. Tout à coup, la fenêtre de cette mansarde s'ouvrit, elle aussi, mais avec précaution, sans le moindre bruit.

Une tête parut et resta immobile. Mascarot s'effaça le plus qu'il lui fut possible. Malgré l'obscurité, il venait de reconnaître Jordanet. Craignant une imprudence, il redescendit. Du reste, presque au même moment, il entendait la fenêtre de Jordanet se refermer.

Mascarot avait apporté une bougie. Il l'alluma et la planta sur le parquet. Il consulta sa montre ; onze heures. Gérard ne pouvait tarder. Il l'attendait. Bientôt, en effet, on frappa à la porte. Mascarot alla ouvrir. C'était le jeune homme.

—Eh bien, dit-il, tout est prêt ?

—Rien encore, au contraire. Je n'ai voulu rien faire sans vous.

—Vous êtes-vous mis en rapport avec Jordanet ?

—Non plus. J'ai craint quelque imprudence. Il est encore trop tôt. Et nous avons le temps. Accrochons la corde.

Il y avait dans la mansarde une sorte de réduit en forme d'alcôve séparé de la chambre par deux poutres formant colonnes. Ils lièrent solidement la corde à l'une des poutres. Ils calculèrent qu'elle serait assez longue pour atteindre Jordanet. Deux vieilles caisses avaient été oubliées dans un coin. Mascarot les approcha de la fenêtre et s'en servit comme de marchepied. Puis il grimpa, enroula la corde, prêt à la jeter.

Le temps était des plus propices à cette évasion ; pas une étoile au ciel. En bas, on voyait l'agent Chaumont, un peu découragé, qui allait et venait, la tête basse.

—Maintenant, dit Gérard, causons un instant. J'avais rendez-vous, ce soir, avec le fils, à la gare Montparnasse. Il n'est pas venu...

Mascarot avait été pris d'un frisson à l'idée que, par Médéric, Gérard pouvait tout savoir. Rassuré sur ce point, il reprit son aplomb.

—Le pauvre garçon, continua Gérard, est peut-être serré de près par les agents. Il n'aura pas osé sortir.

—Sans compter qu'il veille sur son père, dit Mascarot, et qu'il est décidé à le défendre jusqu'à la mort. Comment avertir Jordanet ?

—C'est fait.

—C'est fait ? répéta Mascarot.

—Oui, j'ai chargé une bonne femme du quartier de porter à Mme Jordanet un billet fermé dans lequel j'en avais glissé un autre pour le mari.

—Et que disiez-vous à Jordanet ? demanda avec terreur le misérable.

—Que je veille sur lui.

—Lui avez-vous parlé de moi ?

—Non ; c'était inutile. Vous vous ferez connaître à lui s'il parvient à monter ici. A minuit sonnant, s'il suit bien mes instructions, il ouvrira sa fenêtre et attendra qu'on lui jette la corde. Moi, je vais faire le guet en bas. Au besoin, j'occuperai l'agent de police en lui parlant. Vous direz à Jordanet que je l'attends en voiture, quatre maisons plus loin.

—C'est entendu.

—Jordanet doit être sur le qui-vive. Du bout pendant de la corde, vous n'aurez qu'à frapper à sa fenêtre, et il apparaîtra. Bien qu'il ne soit pas prévenu des détails d'exécution de notre projet, en voyant cette corde accrochée à la maison voisine et se balançant dans le vide, il comprendra que c'est le salut. Il n'hésitera pas... Il montera.

—Il n'hésitera pas et il mourra ! pensa Mascarot.

Gérard sortit. Aussitôt seul, Mascarot tira son couteau et scia la corde, jusqu'à la moitié de son épaisseur.

Ou bien, tout à l'heure, la corde céderait sous le poids de Jordanet, ou bien, si elle résistait, quelques coups de couteau auraient vite fait, pendant que l'évadé grimperait, d'achever la criminelle besogne. Et dans l'un comme dans l'autre cas, Jordanet, précipité dans le vide du haut de ce sixième étage, s'écraserait sur le pavé.

Mascarot laissa son couteau ouvert près de lui. Il consulta sa montre : minuit moins cinq.

—Allons ! murmura-t-il. Gérard est en bas, moi je suis prêt. Plus besoin d'attendre. En route pour l'éternité !

Il déroula la corde dans le vide, la fit balancer, et, adroitement dirigée, elle alla cogner dans les vitres de la fenêtre, à la mansarde où il avait vu, un instant auparavant, la tête de Jordanet.

LXXXIII

Coup Manqué

Médéric avait passé une journée d'angoisse à l'atelier. Un journal du matin annonçait déjà l'évasion de "l'assassin de M. de Savenay". Les camarades de Médéric savaient tous la nouvelle.

Le pauvre garçon le lut dans leurs yeux. Cependant, pour ne donner l'éveil à qui que ce fût, il se défiait de tout le monde, Médéric travailla comme d'habitude. Le patron qui comprenait sa peine et y compatissait, l'envoya en course dans l'après-midi, sur la rive droite.

En chemin, Médéric s'aperçut qu'il était filé par un agent. Ainsi donc, la police les guettait tous, sans trêve ni merci !

Le soir, quand, enfin délivré du labeur, il rentra à la maison.

—Ah ! mère, mère s'écria le malheureux jeune homme, je sens que ma patience est à bout !

Elle l'attira près d'elle, et l'embrassant :

—Pense à moi, mon enfant, pense à tes sœurs. La violence ne servirait à rien. Elle nous mettrait dans notre tort.

Elle ne lui avait pas encore parlé du second message de Gérard.

Elle lui mit en main l'avertissement qu'elle avait reçu de l'officier, et qui contenait ces mots :

"Madame,

"J'ai appris par les agents eux-mêmes qu'ils soupçonnaient votre mari d'être caché dans le logement d'un marchand ambulant nommé Massonnade. Ils n'osent perquisitionner sans ordre. Pour gagner du temps, j'ai feint d'entrer dans leur jeu, ce qui m'a été bien pénible. Je leur ai dit que j'allais à l'Hôtel-Dieu m'assurer si ce Massonnade en est réellement sorti, et que si je ne revenais pas, ce serait la preuve que leur piste était fautive. Je suis revenu louer, dans la maison voisine, une chambre meublée, au sixième étage, et dont la fenêtre est à trois ou quatre mètres au plus de celle de Massonnade. Si votre mari est caché chez ce dernier, qu'il se tienne prêt à passer, à minuit, dans ma chambre, au moyen d'une corde que je lui lancerai. Une voiture attelée d'un bon cheval attendra à proximité et je conduirai votre mari en lieu sûr."

La maman Jordanet conclut, non sans logique :

—Si le fils de Savenay était notre ennemi, il aurait déjà fait arrêter son père.

Averti par la concierge, Jordanet descendit souper en famille. Médéric le laissa se restaurer avant de lui faire part des récentes nouvelles. Ils prirent le café tranquillement. Voyant tout son monde soucieux, le père questionna Médéric.

—Les agents ont-ils abandonné leur souricière ?

—Hélas ! non. Ils te guettent dans la rue.

—Comment faire ! Conseille-moi, je suis prêt à tous les dangers. Mais, en aucun cas, je n'usurai de violence. Ma cause est déjà meilleure ; car j'en ai long à raconter à la justice et j'espère bien que, cette fois, elle m'écouterà.

—La justice est sourde pour les déshérités ; On ne voudra pas te croire : nous avons affaire à trop forte partie.

Et après avoir instruit son père des projets de Gérard, il s'écria :

—Je mettrais ma main au feu qu'ils ont comploté de nouveau ta perte.

Jordanet partageait cet avis.

—Montons chez Massonnade, dit Médéric. A minuit, les scélérats nous jeteront la corde, je verrai bien si elle est solide, cette corde !

La maman Jordanet fut reprise d'effroi ; les filles se lamentaient,

—A quoi bon vous inquiéter, leur dit Jordanet, je jure que je ne risquerai pas cette ascension : je n'ai qu'une parole.

Il les embrassa tendrement et remonta dans sa cachette, suivi de Médéric. Ils ouvrirent la fenêtre, attendant le moment de s'assurer si leurs soupçons étaient bien fondés.

Telle était leur émotion à tous qu'ils respiraient à peine. L'obscurité les protégeait, mais elle les empêchait aussi de voir si la fenêtre voisine était ouverte. Enfin, minuit sonne. Ils retiennent leur souffle. Soudain, un bruit léger se fait entendre. Cela vient d'en haut. Une corde est lancée de la fenêtre d'où le prétendu secours doit venir. Médéric en saisit l'extrémité et tire à lui.

—A nous deux, père, et ferme ! On va voir ce qu'elle vaut, cette échelle de sauvetage.

Leurs mains se cramponnent à la corde. Ils tendent leurs muscles, et d'un coup sec, où ils ont mis toute leur force, ils font la terrible épreuve. La corde s'est rompue ! Plus de doute, c'était un guet-apens. Là-haut un ricanement sinistre a retenti dans la nuit.

—Ils me croient tué, dit Jordanet. Les lâches ! les scélérats !

Il ramasse la corde, enflamme une allumette et dit :

—Tiens là, on a coupé la moitié de la corde en épaisseur ; la section est nette.

Sûrement, ces canailles doivent s'imaginer que leur ruse a réussi, puisque la corde a cassé. Ils doivent croire qu'à l'heure qu'il est j'ai les reins brisés sur la chaussée.

Il risqua prudemment un œil au dehors. Là-haut, au-dessus de lui, le corps à demi penché par-dessus la fenêtre, Mascarot, ne songeant plus à se cacher, essayait de regarder dans le vide. Mais les mansardes en retrait l'empêchaient de voir, en bas, le cadavre qu'il y cherchait. Il se retira.

—Je ne puis pas rester ici une minute de plus, dit Jordanet, car ma retraite est connue, et tout à l'heure, lorsque ces bigands s'apercevront que je me suis joué d'eux, que j'ai découvert leur crime, ils n'auront rien de plus pressé que d'avertir la police. Oh ! ma pauvre femme, ma pauvre Louise, ma pauvre Camille, qu'allez-vous devenir !

Ils descendirent. La mère Léon ne dormait pas. Médéric entra et lui dit à l'oreille :

—Ouvrez, Mme Léon, il faut que mon père s'en aille, il court un grand danger.

—Ah ! le pauvre homme ! le pauvre homme !

Elle tira le cordon.

—Bonne chance, cria-t-elle de son lit.

Jordanet s'avancait avec Médéric dans le couloir d'entrée. Il se trouvait maintenant derrière la porte entrebaillée. Il ne l'ouvrit pas tout de suite. Il regarda seulement, inspectant la rue. Chance inouïe, les agents s'étaient relâchés un instant de leur surveillance. Ils trinquaient au comptoir, dans un débit situé en face.

—Adieu, père, dit Médéric. Arrange-toi pour me faire parvenir une lettre à l'atelier, le plus tôt possible.

Jordanet sortit seul. Tout en filant d'un pas rapide, sans courir, il regardait, écoutait tout autour de lui. Et voici ce qu'il entendit, ce qu'il vit. La porte de la maison voisine venait de se refermer avec un bruit retentissant et un homme était brusquement sorti. L'homme resta sur le trottoir, immobile. Cet homme, c'était Mascarot. Jordanet l'apercevait distinctement.

Une minute, il eut l'envie de s'élançer sur le misérable, de le traîner jusqu'à un poste de police. Puis vint, la réflexion, la réflexion implacable et logique. Que dirait-il et de quoi l'accuserait-il ? Lui, forçat, hors la loi, traqué partout ? Il eut le sang-froid de ne pas bouger. En haut, quelques instants auparavant, Mascarot avait vu la corde se raidir.

—Bon, s'était-il dit, il la tient, il a compris, il est perdu.

Et il attendait anxieusement. Toup à coup la corde se raidit encore.

—Bon, pensa-t-il, le voilà suspendu dans le vide.

Et aussitôt la corde s'était rompue, là où il l'avait coupée. Mascarot se redressa, haletant, comme si lui-même avait couru un danger, et il essaya d'entendre le bruit de la chute. Il n'entendit rien. Alors, il se pencha, ainsi que nous l'avons vu tout à l'heure, et tenta de voir sur la chaussée. Il n'y parvint pas. Ce fut après qu'il sortit. En descendant l'escalier, il pensait :

—Je vais le trouver aplati sur les pavés, le crâne fracassé.

Lorsqu'il vit la chaussée vide, lorsqu'il vit la rue tranquille, il eut un frémissement d'épouvante.

—Tout est à recommencer !

A cet instant, un homme s'approcha de lui et murmura :

—Eh bien ?

L'homme, c'était Gérard. Jordanet le vit et le reconnut tout de suite. Mascarot répondit, très bas, et pourtant Jordanet l'entendit encore :

—C'est fait !

LXXXIV

Au Service de Sureté

Le lendemain, des agents envahissaient la maison, dès le matin, et faisaient une perquisition chez Médéric Jordanet et dans le cabinet du père Massonnade.

Le service de sûreté avait été avisé dès la première heure, par une lettre anonyme, que le forçat se tenait caché auprès de sa femme et de sa fille. Mascarot ne lâchait pas sa proie facilement, on le voit.

Dans le courant de la journée, Gérard se présenta. La concierge

n'était pas prévenue et le laissa monter. A son coup de sonnette, ce fut Mme Jordanet qui vint ouvrir. Mais quand elle aperçut le jeune homme, son visage, si doux ordinairement, exprima de la colère et du dégoût.

Gérard arrivait confiant. Il fut décontenancé :

—Madame. Que s'est-il passé ? Qu'est-ce donc qui a pu vous changer à ce point ?

—Vous le savez mieux que nous, monsieur. Depuis hier, mon pauvre mari, qui se doutait déjà de ce qui s'était tramé contre lui, a eu entre les mains la preuve d'une infamie abominable.

—Et cette infamie ? fit Gérard, redevenu calme subitement.

—Ah ! monsieur, à quoi bon me faire donner des détails. Nous savons tout, vous dis-je.

—Et moi, dit Gérard avec énergie, je ne partirai pas sans avoir l'explication des accusations que vous portez contre moi. Je vous jure que je dois être auprès de vous victime de quelque abominable calomnie.

—Vous êtes un infâme et un criminel, M. de Savenay !

—Madame !

—Ah ! ne payez pas d'audace. Nous savons tout. Mon mari a failli se laisser prendre au piège que vous et votre âme damnée lui avez tendu, là-bas. Mascarot l'attendait, avec les surveillants, l'arme chargée. Mon mari dut à un miracle d'être averti et de découvrir à temps l'infâme fourberie.

—C'est faux. Mascarot vous expliquera lui-même. . .

—Il vous expliquera lui-même qu'il a suivi mon mari depuis l'Australie. Ecoutez ce qui s'est passé cette nuit ; sous nos yeux, vous entendez ? . . . sous nos yeux, car j'étais là. Médéric était là ; mes filles aussi, et mon pauvre mari également.

Gérard écoutait : mais il lui semblait que c'était en rêve qu'on lui parlait. Il lui semblait que ces paroles-là lui arrivaient de très loin et passaient à travers des voiles qui les assourdisaient avant d'arriver jusqu'à ses oreilles, jusqu'à son cerveau. Il regardait, effaré, les deux femmes. Il ne comprenait pas. Mme Jordanet reprenait, avec violence :

—Oui. Encore cette nuit, tenez. Car si mon mari est vivant, ce n'est pas votre faute. La corde qu'on lui avait jetée de la mansarde avait été coupée à demi, de telle façon que le poids de son corps devait précipiter Jordanet du sixième étage sur le pavé.

—Horreur !

—C'est vrai, cela est bien horrible et il faut que vous soyez bien audacieux pour oser après cela, reparaître devant nous.

L'étrangeté de ces accusations avait affolé Gérard, puis, peu à peu, ce fut cette étrangeté même qui lui rendit son sang-froid. Ou ces femmes se trompaient. Et alors il serait aisé de les faire revenir sur leur erreur. Ou elles disaient vrai. Et alors, c'était à lui, Gérard, à lui qu'on accusait, de pénétrer ce mystère. Et s'adressant à Louise :

—Ainsi, Louise, dit-il, vous m'avez cru capable de ce crime, vous aussi ?

—Défendez-vous, M. de Savenay.

—Je ne puis me défendre. Comment le pourrai-je ? Encore maintenant, puis-je seulement ajouter foi à de pareilles infamies ?

—Tenez, Gérard, dit Louise, regardez !

Et elle lui jeta la corde qui, la veille, avait servi à Mascarot. La section était facile à trouver. Gérard frémit.

Est-ce que le crime venait de Mascarot ? Mais pourquoi ? Était-ce possible ? Assurément non.

—Louise, dit-il, je ne puis me défendre. Cependant, avant de me croire coupable de ces atroces perfidies, laissez moi du moins le temps de m'assurer qu'elles ont été réellement commises.

—Vous doutez !

—Malgré tout, je doute. Louise, j'ai promis jadis de sauver votre père. Je le sauverai. Et de plus aujourd'hui, je vous le jure, je vous promets de consacrer ma vie à faire éclater son innocence. René ne vous reverra plus, Louise, avant le jour où vous même, lorsque votre père pourra relever fièrement la tête, vous viendrez lui demander pardon de m'avoir si odieusement soupçonné. Et nous vous pardonnerons, Louise, ce jour-là, comme je vous pardonne aujourd'hui.

Il avait parlé avec tant de douceur et tant de tristesse que Louise en fut émue. Elle eut un mouvement comme pour s'élançer vers lui. Elle aimait René. Et tout son amour, malgré l'évidence, criait en elle que l'ami de René était innocent, incapable de ces crimes. Sa mère l'arrêta.

—Faites ce que vous dites, monsieur, et le jour où mon mari viendra nous dire qu'il s'est trompé, ce jour-là, monsieur, nos cœurs seront à vous, mais ce jour-là seulement, pas avant, et jusque-là, nous ne serons plus que des étrangers, que des inconnus pour vous. Adieu, monsieur.

Gérard s'inclina, les larmes aux yeux. Il aurait bien voulu rencontrer une dernière fois le regard de Louise. Mais elle avait détourné la tête. Il crut que c'était par mépris. Et c'était parce que la jeune fille dérobait ses larmes.

Il sortit tout bouleversé. Il fut longtemps à reprendre son sang-

froid, à se ressouvenir exactement de tout ce qui venait de lui être dit.

—Il faut que je voie Jordanet, réfléchissait-il. Jordanet, seul, me donnerait les détails précisant l'accusation.

Il alla déjeuner dans un restaurant du boulevard. Mais il était si préoccupé qu'il en oubliait de manger.

—La police a été prévenue du retour de Jordanet, se disait-il, et Jordanet prétend qu'elle l'a été par Mascarot !

Il paya le déjeuner, auquel il n'avait pas touché, et sortit. Il appela un fiacre.

—Conduisez-moi au bureau du service de la sûreté, à la préfecture de police.

Un quart d'heure après, il était dans les larges et sombres couloirs du deuxième étage, où sont les cabinets des commissaires de police aux délégations judiciaires et le bureau du chef de la sûreté.

Le chef était chez lui. Gérard fit passer sa carte. On l'introduisit. Il expliqua sur-le-champ ce qu'il désirait :

—Monsieur, dit-il, je suis le fils de M. de Savenay, assassiné il y a quelques années.

—Ah ! ah ! je me rappelle, vous venez me dire sans doute que Jordanet est à Paris ? Nous l'avons manqué ce matin. C'est de vous peut-être que vient cette dénonciation ?

Il y avait sur le bureau, une carte-télégramme qu'il fit passer à Gérard. On avertissait la préfecture que Jordanet se cachait dans les mansardes de la rue de Montparnasse.

Le télégramme était d'une écriture inconnue à Gérard. Une écriture déguisée, déformée sans doute. Mais le jeune homme avait longuement tressailli. Qui pouvait avoir livré Jordanet ?

En dehors de cette pauvre famille et de la bonne dame Léon, personne ne connaissait la retraite de Jordanet. Personne, excepté Gérard ; personne, excepté Mascarot. La lettre émanait donc de Gérard ou de Mascarot.

—Non, monsieur, dit le jeune homme, très troublé, et qui passa lentement la main sur son front, tant, en une seconde, les pensées les plus diverses y affluèrent ! Ce télégramme n'est pas de moi. Mais j'avoue qu'il ne m'étonne plus. Car les journaux ont affirmé que la police parisienne avait été tenue au courant assez exactement de l'évasion de Jordanet par . . . un ami dont elle ne connaît pas le nom, mais dont elle a pu apprécier les renseignements.

—Cela est vrai.

—Eh bien, monsieur, ceci est le motif de ma visite. De qui viennent ces renseignements ? Vous en doutez vous maintenant ?

—Pas le moins du monde. Je n'ai aucune raison, à vous, fils de la victime, pour vous le cacher.

—Puis-je savoir comment ils vous parvenaient . . . de quel pays . . . à quelles dates ?

—Rien de plus simple.

Le chef de la sûreté avait quelques dossiers à son bureau.

Parmi eux se trouvait celui de Jordanet.

—La première dépêche reçue est de Sidney, elle nous annonce l'évasion de Jordanet et son arrivée en Australie. Voyez.

Gérard prit la dépêche et lut. Puis, il consulta la date. Elle correspondait exactement à celle où Mascarot devait se trouver à Sidney.

—Ce n'est pas tout, fit le chef. Une seconde dépêche nous avertit du départ de Jordanet sur le " Britannia ", à destination de Southampton, quelques jours après la première, lisez.

Gérard lut. Il était très pâle. Son cœur ne battait plus. L'accusation portée par Jordanet contre lui et contre Mascarot était justifiée. Il en avait les preuves entre les mains.

—Est-ce tout ? demanda-t-il d'une voix faible.

—Non. Mais on dirait que vous allez vous évanouir. Qu'avez-vous donc, monsieur ? Remettez-vous !

—Pardonnez-moi !

Gérard appuya sa tête dans ses deux mains. Il avait, en effet, un éblouissement. Quand il fut remis :

—Parlez, monsieur, et excusez-moi, je vous prie ! Tout à l'heure, je vous dirai tout, et vous comprendrez ce moment de faiblesse.

—A Southampton, l'inconnu qui surveillait Jordanet pour son compte personnel nous a télégraphié en nous annonçant l'arrivée du " Britannia " et le prochain départ de l'évadé par un des bateaux qui font le service du Havre. Au Havre, au débarcadère, deux de mes agents attendaient Jordanet pour le cueillir à sa descente, mais Jordanet avait éventé le piège, avait filé sur Douvres, et là, pris le bateau de Calais. Mes agents étaient assez déconfits, ne sachant à quel saint se vouer, quand sur le quai même du bassin du Commerce, au Havre, un gamin leur remit cette lettre au crayon, qui les mettait au courant, avec une étonnante précision, des faits et gestes du forçat.

Gérard parcourut encore.

—Les agents purent se convaincre, le lendemain même, à Calais, qu'ils n'avaient pas été trompés et que tous ces mystérieux renseignements étaient de la plus minutieuse exactitude.

Il y eut un moment de silence entre les deux hommes.

Le chef de la sûreté paraissait considérer Gérard avec une certaine curiosité qui n'était pas exempte d'arrière-pensée. Cependant, il se taisait. Ce fut Gérard lui-même qui, en l'interrogeant, lui donna l'occasion de dévoiler cette arrière-pensée. Le jeune homme demanda :

— Et vous n'avez aucun soupçon, monsieur, sur l'auteur de ces lettres anonymes ?

Le chef fut quelque temps sans répondre. Puis, tout à coup, comme en prenant son parti.

— A vrai dire, monsieur, j'ai en effet, quelques soupçons.

— Et pourriez-vous m'en faire part ?

— Oh ! là-dessus, monsieur, vous êtes aussi renseigné que moi.

— Comment cela, s'il vous plaît ?

— C'est bien simple. N'étiez-vous pas, il y a quelque temps, avec votre yacht, à Nouméa. Ne vous a-t-on pas vu à Bourail ?

— C'est vrai.

— Le courrier, arrivé ces derniers jours, nous a donné certains détails sur votre présence là-bas. On affirme même que vous ou votre compagnon de voyage, du nom de Mascarot, vous avez essayé de vous rapprocher de Jordanet. Un surveillant, appelé Jacquemin, a fourni quelques renseignements. Mascarot accompagnait Jacquemin lors de l'évasion de Jordanet dans le chenal. Puis, Mascarot et vous, après la disparition de Jordanet, avez disparu vous-mêmes. Jacquemin, interrogé par ses chefs, a fini par avouer que l'évasion, telle qu'elle avait été préparée par lui et par Mascarot, n'était qu'un piège tendu à la crédulité du forçat. Votre compagnon en voulait à la vie du meurtrier de votre père. Et comme il n'agissait évidemment que par vos ordres, il est clair que vous étiez au courant de ses faits et gestes. Il est clair, aussi que vous poursuiviez Jordanet d'une haine toute particulière, puisque vous ne vous contentez pas de la vengeance que la loi a mise entre vos mains et du châtement par lequel le meurtrier de votre père a payé son crime. . . .

Fermant les yeux, Gérard écoutait, comme plongé dans un abîme de ténèbres. L'intention occulte de Mascarot se dessinait de plus en plus, mais sans que cela fit de la clarté dans les ténèbres. Pourquoi cette intervention, en ce sens ? Le chef ajoutait, sans cesser d'observer le jeune homme :

— Voilà pour quel motif, monsieur, je vous disais tout à l'heure que vous deviez connaître aussi bien que moi l'auteur de ces lettres, ce ne peut être que vous ou Mascarot.

Gérard, machinalement, répondait :

— Evidemment, ce ne peut être que moi !

Le chef de la sûreté se leva, indiquant à Gérard que le moment était venu de prendre congé. Gérard ne s'en aperçut pas, il murmura :

— Et pourtant, monsieur, si vous vous trompiez !

Le chef eut un mouvement d'épaules indifférent. Cela voulait clairement dire :

— Qu'à cela ne tienne. Admettons que je me trompe. Cela n'a aucune importance pour moi et en somme ne me regarde pas !

Un instant, Gérard eut envie de tout dire au chef de la sûreté. Mais il n'osa. Trop de pensées contradictoires se heurtaient dans sa tête. Il avait besoin de calme, de solitude, pour y réfléchir et savoir enfin ce qu'il devait faire.

LXXXV

Au Château de l'Expilly

On n'a pas oublié la soirée fatale durant laquelle Marguerite perdit la raison en assistant à la sombre tragédie " d'Hamlet " au Théâtre-Français.

Ramenée à son hôtel du boulevard Malesherbes, elle y reçut les soins des médecins aliénistes les plus expérimentés. La science demeura impuissante contre les ravages causés par le malheur à cette organisation nerveuse et impressionnable. On lui rendit un calme apparent, mais l'esprit restait atone.

Par un sentiment instinctif du danger suspendu sur sa tête, la malheureuse ne laissait plus une parole s'échapper de ses lèvres. Parfois elle se plaignait à la façon des enfants. Elle poussait des gémissements, elle pleurait. Il lui arrivait aussi de rire aux éclats sans aucun motif. Elle n'éprouvait d'amélioration que lorsque son mari se trouvait auprès d'elle. Mais M. de Vandières, retenu au régiment par son service, avait dû la confier à la garde d'une vieille parente très dévouée, et il ne venait que bien rarement à Paris :

Au bout de quelque temps les médecins déclarèrent que le séjour de la campagne était indispensable à la pauvre folle. Ils comptaient sur le bon air, le changement de lieu et surtout sur l'isolement pour obtenir une amélioration.

Maxime conduisit sa femme à son château de l'Expilly, à Rolleboise. Il prit ses dispositions pour venir le plus souvent possible auprès de sa chère malade. Il veillait lui-même sur Marguerite, tâchant de surprendre dans ses yeux, dans ses rares paroles, le moindre indice qui prouverait peut-être une sorte de retour à l'intelligence ; mais, hélas ! les yeux restaient mornes et les rares paroles n'exprimaient rien, que parfois des épouvantes irraisonnées d'enfant. Il l'accompagnait partout, dans ses promenades. Il l'a guidait. Il l'empêchait de se fatiguer. Et toujours il lui souriait, quelle que fût la torture de son cœur.

De longs mois se passèrent. Et aucun changement ne se produisit dans cet état ; aucun changement, aucune espérance.

Gérard avait télégraphié à son beau-père son retour en France. Bénéficiant d'un congé de faveur, il était accouru à l'Expilly, aussitôt après les événements que nous venons de raconter et qui l'avaient si profondément troublé.

Il n'avait pas revu Mascarot, après sa visite au chef de la sûreté. L'employé semblait avoir complètement disparu. Il avait repris ses habitudes de vie mystérieuse et Gérard était passé en vain boulevard de Courcelles, en vain lui avait écrit pour lui donner un rendez-vous. La lettre, jusqu'à présent, était restée sans réponse. Tous jours revenaient à son esprit ces paroles de Mascarot :

" Il faut chercher entre ceux qui ont approché de votre père à cette minute suprême. Les recherches vont se restreindre singulièrement, car vous avez à choisir entre Jordanet, votre mère et moi ! "

Des ténèbres confuses où s'agitait sa pensée, parfois une accusation terrible, sacrilège, qu'il repoussait, qui lui faisait horreur et revenait à lui comme un cauchemar, se levait malgré tout :

Sa mère ! son beau-père ! Est-ce que l'un des deux serait coupable ? Tant de choses restaient inexplicables pour lui dans leurs rapports anciens !

Alors, surgissait aussi la blême et maigre figure de Mascarot. . . de Mascarot qui semblait avoir voué à Jordanet une haine mortelle ! Est-ce que Mascarot aurait été l'instrument du meurtre ? Ce meurtre, rêvé — infamie ! — par Maxime, ou par Marguerite, mais non accompli par eux, est-ce que Mascarot en serait l'auteur ?

" Il faut chercher entre Jordanet, votre mère et moi ! "

Gérard cherchait. Déjà il avait mis Jordanet hors de cause. Cet homme était victime. Tôt ou tard Gérard le prouverait. Alors il ne resterait plus que Marguerite et que Mascarot !

Marguerite était folle ! Et sa folie, pour Gérard, soupçonneux et prévenu, avait été presque l'aveu d'un remords sous lequel elle succombait. Mascarot s'était trahi également, par haine de Jordanet.

Quand toutes ses pensées se heurtaient dans sa tête, Gérard redoutait de devenir fou à son tour. Souvent, il pleurait. Cela le calmait, lui faisait du bien. Mais, hélas ! bientôt recommençaient les crises. Lui aussi, quand par hasard Maxime le laissait seul avec sa mère, lui aussi interrogeait longuement les yeux de la pauvre femme. Il s'agenouillait à ses pieds.

Il lui prenait les mains, les embrassait. Il les mouillait de ses larmes brûlantes.

— Mère ! mère ; pardon, pardon. C'est infâme, c'est odieux, c'est un crime envers toi ! Mère, ce n'est pas ma faute ! Je souffre ! Mère, reviens à la raison, reviens à la vie ! Et dis-moi la vérité ! Oh ! mère, ce doute me tuera !

Elle répétait doucement, avec un sourire, en caressant son fils :

— Gérard ! Gérard ! La vérité ! La vérité !

Il la pressait de tendresses.

— Mère ! mère ! un mot de toi peut-être éclaircirait ce terrible mystère.

— Mystère ! Terrible mystère ! disait-elle en souriant.

Et quand il voyait ses efforts inutiles, il éclatait en sanglots. Alors, elle le regardait avec curiosité. Et parfois elle lui essuyait ses larmes.

Avec Maxime, Gérard gardait toujours la même attitude, contrainte, presque glacée. Et cependant, il avait sous les yeux, tous les jours, des preuves de l'ardente affection de l'officier pour Marguerite.

Cette situation douloureuse durait depuis l'arrivée de Gérard à l'Expilly, et c'était assurément Gérard qui en souffrait le plus. Parfois, il enviait sa mère, qui ne pensait plus, qui ne réfléchissait plus.

Heureusement son congé expirait. Quelques jours de plus dans ce château sinistre, et il y laissait sa raison. La perspective de reprendre la vie courante lui apporta un premier soulagement.

Avant de partir, il embrassa sa mère, qui lui rendit son baiser sans aucune émotion apparente. L'infortunée ne pensait plus, n'avait plus ni regrets ni espoir.

— M. de Vandières reconduisit son beau-fils jusqu'à la grille du château. Ils se serrèrent la main ; mais l'étreinte de Gérard était molle, le regard sec. M. de Vandières s'en aperçut et dit au jeune homme :

— Vous semblez avoir une arrière-pensée contre moi. Est-ce que

Je n'ai pas fait pour votre mère tout ce qu'il m'était humainement possible de faire ?

La franchise de son regard émut profondément Gérard.

—Je n'en ai jamais douté, répondit-il, et je vous en remercie du fond du cœur.

—A bientôt, Gérard. Nous nous retrouverons au régiment, après-demain ; mais, hélas ! je n'espère pas vous apporter de meilleures nouvelles. Le mal est sans remède.

Ils se séparèrent. Gérard monta en voiture et se fit conduire à la gare.

LXXXVI

L'odyssée de Jordanet

En quittant la rue de Montparnasse, le soir où il avait échappé par miracle à la tentative de Mascarot, Jordanet s'était éloigné en toute hâte, et pour quelques sous il avait couché dans un garni.

Mais le lendemain, après avoir dormi d'un sommeil lourd qui ne le reposa point, il se leva, dans l'accablement d'un morne désespoir. Comment gagner sa vie ? Comment, environné de pièges, de dangers, d'intrigues, allait-il s'échapper et gagner assez d'argent pour permettre à sa fille et à sa femme de le rejoindre ? Et s'il quittait la France, n'abandonnait-il pas toute espérance de se venger, de se réhabiliter ? Et sans amis, sans personne pour le protéger, qu'advindrait-il de lui ?

Bientôt il serait sans argent, réduit à ses seules ressources. Et il fallait vivre. Ah ! il n'était pas difficile, il n'était pas exigeant, pourtant ! Qu'importait le travail, si dur qu'il fût !

Le soir, comme il pleuvait à torrents, il alla rôder aux alentours d'un théâtre et gagna quelques sous à courir arrêter les voitures pour des voyageurs en détresse.

Il en fit autant le lendemain, dans une réunion de courses, à Autouil ; essayant ainsi les petits métiers parisiens.

A plusieurs reprises, aux courses, il crut reconnaître, se dissimulant dans la foule, des hommes qui l'avaient suivi depuis longtemps, les deux, toujours les mêmes.

—Des agents de police, sûrement. Est-ce à moi qu'ils en veulent ?

Il ne se trompait pas : c'étaient Loiseau et Chaumont. Il fut bientôt certain que c'était à lui qu'ils en voulaient.

—Ils ne sont donc pas sûrs de mon identité, puisqu'ils ne m'arrêtent pas ?

Il prit plus de précautions ; on ne le vit plus aux courses. Avenue Kléber, il finit par être embauché comme gâcheur par un maître maçon qui l'employa aussitôt en lui donnant vingt cinq sous par jour. Un peu plus tranquille, il écrivit rue du Montparnasse :

"Je n'ai pas quitté Paris. Je vis comme je peu, mais je voudrais bien vous voir. Je n'ose aller là-bas. Tâchez de venir à neuf heures, square Vintimille. J'ai tant besoin de vous embrasser !"

La lettre parvint à son adresse. Médéric, sa mère et ses sœurs attendaient le forçat, bien tremblants, au square indiqué. A cette heure le square est désert. Ils furent tranquilles. Il passèrent la soirée ensemble, se promenant sur les boulevards extérieurs, puis revenant dans les rues peu fréquentées où ils avaient chance de ne pas faire de mauvaise rencontre. Avant de les quitter le père prit Médéric à part.

—Mon cher enfant, lui dit-il, je vois que la lutte est impossible. Il faut que je gagne l'Amérique où je reprendrai mon métier de serrurier. Aux États-Unis, l'ouvrier est bien payé. Tu viendras me rejoindre après avoir fait ton année de service militaire. Nous nous établirons et nous ne tarderons pas à faire venir ta mère et tes sœurs.

Médéric demeurait silencieux. Son visage n'exprimait aucune satisfaction. Le père en fut vivement affecté.

—Pourquoi, lui dit-il, prendre un air aussi sombre ? Vrai, tu n'es guère encourageant.

Médéric poussa un soupir profond et douloureux.

—Non, père, il ne faut plus songer à t'exiler. Ce serait abandonner notre cause, assurer l'impunité aux coupables. Nous n'aurions ni tranquillité ni bonheur. Nous serions sans cesse dans la crainte d'être découverts et nous rougirions d'avoir laissé au pays un nom flétri par la justice.

Jordanet embrassa son fils pour ces bonnes paroles. La voix de l'honneur lui défendait toute défaillance.

—Cher et brave Médéric, dit-il, tu m'as remis dans la droite ligne. C'est que, vois-tu, ce n'est pas une vie que de se cacher perpétuellement comme une bête traquée par les chasseurs. Encore si je voyais un moyen d'arriver à la vérité. Mais le fugitif qui en est réduit à courir après son pain au jour le jour est impuissant à prouver son innocence.

—Patience ! père. Je verrai bientôt nos ennemis face à face et je les démasquerai.

—Par quel moyen ? Explique-toi.

—Mes idées sont encore vagues. Laisse-moi le temps de les mûrir. Quant à toi, bricole à Paris comme tu pourras, et ne cherche pas à nous revoir trop souvent. Loiseau et Chaumont rôdent souvent devant notre porte. Ils nous guettent. Ils escomptent l'amour que nous te portons ; ils espèrent bien t'arracher de nos bras.

Et l'excellent garçon, tirant de sa poche un billet de cinquante francs, obligea le père à accepter ce petit ravitaillement. On s'embrassa une dernière fois, on confondit ses larmes, et enfin on se sépara, la mort dans l'âme.

Jordanet passa la nuit à réfléchir. Il était décidé à rechercher Mascarot, à l'empoigner lui-même sur la voie publique. Il l'étranglerait à moitié et on les conduirait tous deux chez le commissaire de police. Lui, il se livrerait en faisant connaître les motifs de son agression. La justice serait bien forcée d'instruire.

Jordanet n'hésita pas. Il se rendit tout droit, boulevard Malesherbes, à l'hôtel de Vandières.

—C'est ici que demeure le lieutenant-colonel de Vandières ? demanda Jordanet au porteur.

—Vous le savez bien, répondit celui-ci. Que lui voulez-vous encore ?

Encore ! et c'était la première fois que le condamné mettait les pieds à l'hôtel.

—Pardon, fit-il ; mais je ne crois pas vous avoir jamais importuné.

—Parbleu ! si ce n'est pas vous, ce sont vos confrères de la sûreté. Jordanet était de plus en plus intrigué. Tout naturellement, avec une belle présence d'esprit :

—Eh bien, oui, j'en suis, de la rousse, et je viens savoir s'il y a du nouveau.

Le gardien, très fier de sa clairvoyance, eut un sourire satisfait.

—Non, dit-il, rien de nouveau. M. Mascarot n'est pas revenu ici depuis sa dernière entrevue avec M. Gérard. Je peux bien vous dire cela, et pourtant rien ne m'y force.

Jordanet jubilait intérieurement. Puisque la police recherchait Mascarot, il y avait du bon.

—M. de Vandières est-il averti ? demanda-t-il.

—Pas encore. J'attends son retour. Il est en ce moment à son château de l'Expilly, à Rolleboise.

—Et M. Gérard, où est-il ?

—A son régiment, sans doute. J'écrirai tantôt à M. de Vandières et je le mettrai au courant de vos démarches.

—Très bien. Au revoir, monsieur.

—J'aimerais mieux vous dire adieu.

—Trop aimable !

Jordanet sortit de l'hôtel de Vandières. Il traversa la chaussée et redescendit le boulevard. Bien, lui en prit d'avoir changé de trottoir. Cent pas de plus et il se trouvait nez à nez avec les inspecteurs de police Loiseau et Chaumont.

Mais soudain, les agents s'arrêtèrent. Ont-ils reconnu Jordanet ? Ils semblent se concerter. Le fugitif sent le danger. Il se garde de presser le pas. Il est si bien grîmé que les agents doivent avoir un doute. L'urgence est de profiter de ce doute, de gagner du terrain.

Jordanet fait semblant d'examiner le numéro d'une maison. Il simule dans la perfection le geste d'un homme qui s'est trompé de chemin, et il remonte le boulevard, toujours du même pas tranquille. D'un coup d'œil jeté en arrière, il voit les agents se presser un peu plus. Il modère son allure sur la leur, gardant la distance respectueuse. Enfin, il gagne une rue latérale. Là, il prend sa course, gagne une autre rue, et saisi de peur, entre dans la première maison.

Personne dans la loge du concierge. Au bas de l'escalier, se trouve un ascenseur. Jordanet s'y blottit et, tout haletant, prête l'oreille aux bruits du dehors.

Il commence à peine à se remettre lorsque ces mots, prononcés dans la rue, le font tressaillir :

—Il est entré là.

—Une autre voix demande :

—Vous êtes bien sûr ?

—Certainement. Il courait comme un lièvre et je l'ai vu s'arrêter devant la porte, puis entrer sans se retourner.

—Merci.

Il ne reste plus qu'une ressource à Jordanet : faire monter l'ascenseur. Il presse le dernier bouton du système, tire sur la corde, et met l'appareil en marche.

Les agents ont commencé par frapper à la porte de la loge. Ne recevant pas de réponse, ils montent l'escalier à pas de loup. Jordanet les entend parfaitement. Et dès qu'ils sont arrivés au cinquième et avant-dernier étage, il fait redescendre l'ascenseur.

Les agents le voient passer devant eux sans pouvoir l'arrêter. Ils dévalent à leur tour.

Dans sa hâte, Chaumont, qui est myope, manque une marche, et

s'abat. Loiseau s'embarrasse dans ses jambes et dégringole par-dessus lui.

Cette double chute providentielle (pour Jordanet) permet à ce dernier de gagner la porte. Mais le passant qui avait renseigné si complaisamment les inspecteurs de police essaie de lui barrer le chemin. Mal lui en prend. D'un solide coup de poing en pleine poitrine, Jordanet l'envoie rouler sur le vestibule. Dame ! on se défend comme on peut ; tant pis pour les gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas !

Le fugitif, qui a conservé toute sa présence d'esprit, prend encore le temps, avant de sortir, de refermer la porte derrière lui. Il était temps ! Les agents, déjà relevés, accouraient.

—A une autre fois, leur cria Jordanet à travers la porte.

Un omnibus passait. Il grimpa à l'intérieur, en descendit trois minutes après et se perdit enfin dans la foule. Il l'avait échappé belle !

Paris lui faisait peur, maintenant. Où coucher ? On a beau prendre de faux noms dans les garnis, on peut être reconnu au signalement par un de ces logeurs qui font du zèle pour se concilier l'indulgence de la police.

Et d'ailleurs, on n'est jamais sûr, dans ces prétendus chez soi, de n'être pas interpellé par un quart-d'œil en quête de gibier de prison.

Jordanet se souvint d'avoir entendu dire autrefois par un de ses ouvriers que des malheureux sans asile trouvaient le gîte, rue de Crimée, dans les écuries d'un entrepreneur de transports.

Il s'y rendit le soir.

Des miséreux se trouvaient déjà dans la cour, attendant l'heure du coucher. Le patron, sorte d'hercule à bonne face conciliante, les passa en revue vers huit heures.

—Je ne vous demande pas qui vous êtes, ni d'où vous venez, leur dit-il. Seulement, je ne veux pas de paresseux ici. Demain matin, à cinq heures, réveil, et s'il y a de la besogne, que tout le monde soit sur le pont. Le premier qui flanchera ne remettra jamais les pieds dans mes écuries.

Visant un pauvre gringalet transi de froid et qui sentait la fièvre à plein nez :

—Toi, lui dit-il, file à l'hôpital. Ici, on ne reçoit pas de moribonds.

Il adressa à Jordanet un coup d'œil sympathique.

—A la bonne heure, fit-il, en voilà un qui marque bien. Une armoire à glace sur le dos ne le ferait pas flancher.

—Sûrement non, dit Jordanet.

—De quel pays es-tu ?

—De la France volée.

—D'Alsace, pas vrai ?

—Juste, et pour vous déménager quand vous voudrez.

—Dis pas ça ou je te prends pour un Prussien.

—Pour vous déménager vos clients, rectifia Jordanet. Bonsoir, patron.

Il alla s'allonger sur la paille, dans l'écurie, dont la porte était surmontée de cet écriteau : Défense de fumer. Les autres en firent autant.

Le pauvre homme, à l'abri de toute invasion de la police, passa une excellente nuit. A l'aube, il était levé et arpenta la cour en fumant sa pipe.

A cinq heures précises, le patron sonna lui-même la cloche du réveil. Les "locataires" accoururent se ranger devant lui. Il leur distribua la besogne pendant que les charretiers et palefreniers préparaient les attelages. Jordanet fut désigné pour aider en troisième à un déménagement.

—Peut-on compter sur toi ? lui demanda le patron.

—Comme sur vous même.

—Parfait ! Moi, je juge les gens sur la mine. Tu n'es pas homme à subtiliser les affaires des clients. Va, tu gagneras trois francs cinquante, plus le pourboire.

Jordanet s'en tira à son honneur. Le pourboire aidant, il récolta cent sous, c'est-à-dire de quoi passer trois jours à Paris quand on est économe et "qu'on la connaît dans les coins."

Il s'en fut déjeuner de grand appetit, rue de la Huchette, au Bouillon bourgeois, le meilleur des restaurants populaires, établissement modeste qui a sauvé de la faim non seulement des ouvriers sans travail, mais encore des ex-bourgeois déçavés.

Muni d'une forte miche de pain qu'il avait achetée chez le boulanger d'à côté, il se fit servir un bon bouillon, un excellent bœuf, une tapée de haricots, un bout de fromage, et en fut quitte, demi-setier compris, pour quatorze sous. Dame ! il ménageait sa poudre.

Quant à retourner coucher chez l'entrepreneur de transports, à la Villette, il n'y fallait pas songer. Il se disait avec raison que ces asiles commerciaux doivent être surveillés par des agents déguisés en vagabonds, et que le patron lui-même devait se faire au besoin l'auxiliaire de la police.

Par un bel après-midi tout ensoleillé, l'idée lui vint d'aller aux courses d'Autcuil, où il trouverait sans doute une ample moisson de bouts de cigares.

C'était s'exposer au grand jour ; mais, dans sa situation désespérée, il ne redoutait plus rien, pas même d'être repris.

Il suivait tout doucement, les mains dans les poches, un étroit sentier sous les arbres, et, de là, pouvait observer le mouvement d'une grande allée latérale. Pas un passant n'échappait à son regard investigateur.

A un moment, son attention fut attirée par une voiture de malade, que poussait un domestique.

Dans cette voiture se trouvait un beau grand vieillard à la barbe blanche, au visage martial, mais aux traits altérés par les souffrances de quelque incurable infirmité. La rosette d'officier de la Légion d'honneur brillait à sa boutonnière.

—Ce doit être un officier en retraite, pensa Jordanet. Le pauvre homme est sans doute paralysé des jambes. La petite voiture avançait doucement lorsque l'infirme ordonna à son conducteur d'arrêter, et fit signe à Jordanet de s'approcher de lui.

—Qu'est-ce qu'il me veut ? se dit le forçat !

L'infirme examinait le vagabond des pieds à la tête.

—Avez-vous été soldat ? lui demanda-t-il d'un ton bienveillant.

—Oui, mon général.

—Bon soldat ?

—J'ai fait mon devoir, comme tout le monde.

—Oh ! oh ! tout le monde ne fait pas son devoir.

Il tira de son gousset une pièce de cent sous, et la lui tendait :

—Voilà, lui dit-il, pour vous acheter des souliers.

—Mais, monsieur, je ne vous ai rien demandé.

—Je le sais bien, et c'est même pour cela que je vous donne.

Et il obligea Jordanet à prendre sa pièce.

—Bonne chance lui dit-il.

—S'adressant à son domestique :

—Poussez-moi un peu plus vite. Je veux rentrer avant l'encombrement.

A cet instant, des clameurs retentirent au loin, et Jordanet vit venir, à fond de train, droit devant eux, du fond de l'avenue, un cheval emporté et traînant derrière lui un coupé sans conducteur.

Il n'était pas homme à calculer le danger. En retrouvant ses bonnes jambes d'autrefois, il s'élança au-devant de l'animal, le rejoignit et l'empoigna aux naseaux.

Bien que traîné par l'animal, qui le secouait furieusement, il parvint à le maîtriser. Il était temps. Trois mètres de plus, et le cheval se fût abattu sur la voiture où l'infirme rivé sur place par impuissance, abandonné de son domestique, se croyait perdu.

Les passants accourus félicitèrent chaudement Jordanet qui, épuisé, reprenait haleine. Du coup, ses souliers éculés l'avaient quitté dans cette course vertigineuse. On les lui rapporta, et le voyant si misérable, une quête fut improvisée à son profit. Mais l'infirme, d'une voix forte, habituée au commandement, arrêta net cet élan de charité.

—C'est à moi, dit-il, qu'il convient de secourir mon sauveur, et vous pouvez compter que je ne faillirai pas à ce devoir.

Mais l'affaire se compliqua soudain pour le pauvre Jordanet. Un garde survint et annonça qu'il allait dresser procès-verbal de cet acte de dévouement.

—Votre nom ? demanda-t-il au sauveteur.

—Mathieu, répondit le forçat.

—Mathieu comment ?

—Jean Mathieu.

—Montrez-moi vos papiers d'identité ?

Voilà comme on récompensait son courage ! Il venait de sauver un homme et il se perdait.

—Ma foi, dit-il, je les ai laissés à la maison, mes papiers.

A la maison ! Depuis huit jours et huit nuits, il couchait à la belle étoile !

—Vous avez bien une quittance de loyer ? demanda encore le garde.

—Je n'ai pas pensé à la prendre ce matin dans mon coffre-fort, répondit Jordanet.

Tout le monde se mit à rire, même l'infirme. Le garde crut qu'on se moquait de lui. Furieux, il intima au sauveteur l'ordre de le suivre chez le commissaire de police. Jordanet n'en menait pas large. Néanmoins, il ne perdit pas la carte.

—Comment ! s'écria-t-il on m'arrête parce que j'ai arrêté un cheval emballé ! C'est par trop fort !

—Suivez-moi ! réitéra le garde.

Un murmure menaçant accueillit ces paroles. Des gens s'interposèrent pour empêcher cette injustice de s'accomplir. Mais, fort de son autorité, le garde empoigna Jordanet au collet.

—Garde, s'écria l'infirme, lâchez cet homme, ou il vous en cuira. C'est le commandant Hardy qui l'ordonne, et le commandant Hardy a pour habitude d'être obéi.

Ces paroles suffirent pour dompter le fonctionnaire. Il lâcha Jordanet, et saluant l'officier :

—Pardon, mon commandant ! fit-il. Du moment que mon commandant en répond...

Il se retira, poursuivi par les huées de la foule. Cependant le domestique, qui s'était prestement éclipsé au moment du danger, avait réintégré son poste. Mais le commandant ne l'y laissa pas une minute de plus.

—Lâche ! lui dit-il, je te chasse ! Va faire tes malles à la maison. Je te réglerai ton compte tout à l'heure. Arrange-toi pour que je ne revoie plus ta vilaine figure de froussard !

Et se tournant vers Jordanet :

—Ayez l'obligeance de me pousser jusque chez moi. C'est là que je vous remettrai votre récompense.

—Permettez, mon commandant, fit Jordanet, je ne voudrais pas qu'on croie que j'ai agi pour l'argent.

—Mais personne n'a cette idée, mon ami. En route, je vous prie. Je serais obligé aux personnes qui m'entourent de nous laisser le passage et de ne pas nous suivre, afin de nous éviter l'ingérence de l'administration dans mes affaires particulières.

Les curieux furent assez sages pour s'éloigner et Jordanet put conduire le commandant à l'hôtel que ce vétéran de la gloire possédait avenue du Bois-de-Boulogne.

Un jeune homme qui n'était autre que le neveu du commandant, aida ce dernier à glisser de sa voiture dans un fauteuil à roulettes, sur le perron.

—Mon cher Léon, lui dit l'officier, je te présente un homme qui vient de me sauver la vie.

Léon, jeune avocat stagiaire, magistrat en herbe, s'inclina à peine. La mise du sauveteur, ses souliers surtout, semblaient l'inquiéter.

—Asseyez-vous, M. Jean Mathieu, lui dit le commandant. Nous causerons tout à l'heure.

S'adressant à son neveu :

—Va voir si Baptiste a fait ses malles ?

—Vous le renvoyez définitivement, mon oncle ? demanda Léon.

—Il m'a lâché au moment du danger. Ces reculades-là, ça ne se pardonne pas. Combien lui doit-on ?

—Un mois de gages.

—Paye-le et ajoute cent francs de gratification. Qu'il nous débarrasse immédiatement. Tu lui feras un bon certificat. Au fond, il n'était pas payé pour me sauver la vie ; mais je n'en veux plus, j'ai horreur des froussards. Va, Léon.

—A nous deux, Mathieu, dit le commandant. Profitons de ce que nous sommes seuls.

Allait-il, comme le garde du bois, lui faire subir un interrogatoire ? Jordanet en tremblait déjà.

Mais le commandant était homme de cœur et conséquemment de tact.

—Un billet de mille serait-il un baume salutaire pour guérir vos plaies d'argent ?

—Mais, mon commandant...

—Pas de mais ! Je suis un vieux dur à cuire qui ne peut pas souffrir l'opposition. Restez dans le rang ! Plus un mot !

Il fit rouler son fauteuil jusqu'à son secrétaire qu'il ouvrit et dont il tira un billet de banque. Puis revenant auprès de Jordanet aussi vite que le lui permettait sa mécanique, il lui fourra le papier bleu entre les mains.

—Voilà, mon ami Mathieu, et si ça ne suffit pas pour vous tirer d'affaire, revenez ici, maintenant que vous savez mon adresse.

—J'accepte, dit enfin Jordanet ; mais tout l'or de la France, du monde entier ne pourrait pas me sortir d'affaire.

Il exhalait sa peine sans prévoir qu'il autorisait ainsi le commandant à le questionner.

—Vous m'intriguez, Mathieu, fit l'officier. Alors, vous avez un gros chagrin sur le cœur ?

—Enorme, mon commandant,

—Et je n'y peux rien ?

—Oh ! je ne crois pas, à moins, mon commandant, que vous ne soyez dans les petits papiers de la justice.

—Vous aurait-ou dépouillé d'un héritage ?

—On m'a volé mon bien le plus précieux. C'est ainsi, mon commandant, et je ne puis vous dire un mot de plus. Vous ne me connaissez pas et vous sentez que je suis un honnête homme. Si vous savez qui je suis, peut-être regretteriez-vous de m'avoir reçu sous votre toit.

—Parlez, mon ami. Je vous donne ma parole d'honneur, ma parole de soldat, que votre secret restera enfoui au plus profond de ma mémoire et qu'il n'en sortira jamais.

—Je n'en doute pas, mon commandant ; mais vous aussi, vous avez vos peines, et je serais un égoïste si je vous occupais plus longtemps des miennes. Adieu, mon commandant, et mille fois merci.

Il se leva, reprit son chapeau et salua sans façon.

—Rasseyez-vous, ordonna l'officier.

Mais Léon rentrait au salon à l'instant même et ses yeux allusés de curiosité dévisageaient le sauveur de son oncle.

—Mon neveu, lui demanda ce dernier, en avez-vous fini avec Baptiste ?

—Il est parti.

Et le jeune homme ajouta timidement :

—Vous le remplacerez difficilement, mon oncle.

—Tant pis ! Mais jamais un lâche, comme ce franc fileur, ne couchera sous mon toit. Assez sur ce sujet et laissez-moi un instant seul avec M. Mathieu, à qui j'ai à parler.

Le jeune avocat, magistrat en herbe, se retira sans protester. Jordanet estimait à part lui que le commandant n'était pas comode. Il s'était rassis et avait reposé son chapeau sur le tapis.

—Dites-moi, Mathieu, demanda l'officier, consentiriez-vous à remplacer Baptiste ? Tout votre travail consisterait à pousser ma voiture quand il me prendra la fantaisie d'aller au Bois. Je vous donnerai cent francs par mois, la table et le logement. Vous mangerez à l'office, bien entendu ; mais j'aurai soin d'inviter mon personnel à se montrer très poli à votre égard.

C'était une situation inespérée, pour Jordanet ; mais il ne pouvait l'accepter sans révéler son nom.

—Je serais très heureux, mon commandant, dit-il, de veiller sur votre sécurité, d'être, en un mot, votre homme de confiance ; mais je le répète, vous ne voudrez pas de moi quand vous saurez qui je suis.

—Expliquez-vous ! ordonna l'officier, autrement, je croirai que vous doutez de ma parole d'honneur.

—Oh ! mon commandant.

Et pour lui prouver combien il se fait à lui, il se déclara aussitôt :

—Je m'appelle Jordanet, dit-il, j'ai été condamné injustement à vingt ans de travaux forcés et je me suis échappé du bagne pour revenir à Paris dans l'espoir de confondre mes accusateurs, de me faire réhabiliter et de rendre ainsi l'honneur à ma femme et à mes quatre enfants.

La sincérité éclatait dans sa physionomie, dans le son de sa voix. Le commandant Hardy ne montra qu'un peu de surprise. Son regard resta bienveillant. Le vieux brave croyait en principe à l'honneur des hommes de courage.

—Racontez-moi tout cela en détail, Jordanet, lui demanda-t-il.

—Oh ! ce serait bien long.

—Nous avons le temps jusqu'au dîner. A propos, vous avez peut-être faim ?

—J'ai eu faim tout à l'heure, bien faim même ; mais quand je parle de ces choses terribles, cela me bouche l'estomac.

—Je le comprends. Cependant, il vous faut des forces pour parler et je tiens à connaître l'affaire d'un bout à l'autre.

Il appuya sur un bouton électrique. Le valet de chambre entra aussitôt.

—Servez-moi une bouteille de vieux bordeaux, deux verres et des biscuits. Rompez !

Ils gardèrent le silence en attendant cette collation. Jordanet ne semblait nullement regretter cette confession. La fierté de son innocence éclatait sur sa physionomie. Il rougit de plaisir lorsque le commandant Hardy, après avoir rempli les verres, l'invita à s'approcher de la table et à trinquer avec lui. Le vin généraux le réchauffa et il pu résumer clairement, sans entrer dans des détails et répétitions inutiles, les faits pour lesquels on l'avait condamné.

—Avez-vous des soupçons sur quelqu'un ? lui demanda le commandant.

Jordanet lui raconta les démarches de Gérard de Savennay à la Nouvelle-Calédonie. Puis il lui retraça les péripéties de son évasion et enfin la tentative criminelle à laquelle il avait échappé, rue de Montparnasse.

Le commandant ne pouvait s'expliquer la huine de Mascarot.

—Quant à Gérard de Savennay, dit-il, rien ne prouve sa culpabilité dans cette affaire. Je répète à croire qu'un officier français soit capable d'une telle lâcheté. Mon avis est qu'il appartient à vos fils de retrouver Mascarot et de l'étudier à fond, afin de se rendre compte du rôle qu'il a joué au moment du crime.

Jordanet n'osa pas avouer à ce vieux brave que son fils aîné était déserteur.

—Bref, conclut l'officier, acceptez-vous le nouvel emploi que je vous propose ?

—Oui, mon commandant. Seulement, je vous demanderai de faire parvenir à mon fils Ménéric les mille francs que vous m'avez donnés et qui lui serviront à rechercher Mascarot. Ne lui dites pas où je suis. Il ne pourrait résister à l'envie de venir m'embrasser, et comme la police observe toutes ses démarches, il me ferait prendre. De cette façon, vous serez certain, mon commandant, que je vous ai dit la vérité.

—Entendu, et pour que votre secret reste entre nous deux, j'irai moi-même chez vous, demain matin. Je me ferai conduire dans mon coupé, attelé d'un bon cheval qu'aucun agent ne pourrait suivre à la course.

—Vous n'aurez qu'à appeler ma femme, qui est toujours à son comptoir. Elle sera bien heureuse de savoir par vous que je suis à l'abri de la misère. Mais, je le répète, gardez-vous, mon comman-

dant, de lui donner votre adresse. Elle, non plus, n'aurait pas le courage de rester des mois et des mois sans me voir.

Le soir même, Jordanet, costumé de neuf des pieds à la tête, était installé dans une chambre confortable de l'hôtel de son bienfaiteur.

Huit jours après, ce dernier l'emmenait dans une superbe propriété qu'il possédait aux environs de Blois, sur les bord de la Loire.

Jordanet y était en pleine sûreté; car le commandant ne se faisait jamais voiturer que dans son vaste parc et ne recevait que peu de visiteurs.

Avant de quitter Paris, il avait écrit à Médéric pour lui recommander de publier une note dans les petites annonces, au cas où son enquête aurait abouti.

Chaque matin, il consultait fiévreusement cette feuille; mais les jours, les semaines et les mois s'écoulèrent sans lui apporter la bonne nouvelle. Le commandant Hardy le consolait et lui faisait la vie douce. Il ne le traitait pas comme un inférieur. Il lui témoignait une véritable amitié.

Jordanet avait eu au moins cette consolation; mais ne tarda pas à observer que le jeune Léon, avocat stagiaire et magistrat en herbe, le regardait de travers. Il garda cette remarque pour lui et s'appliqua à ménager la jalousie de l'unique héritier du châtelain.

LXXXVII

En Allemagne

Revenons à Jean Jordanet pour lequel la Providence semblait définitivement s'être absentée.

A peine mettait-il le pied sur le sol allemand qu'un agent lui demandait ses papiers et après les avoir examinés ainsi que lui, le mettait en état d'arrestation.

Dans la rue, le pauvre garçon expliquait :

— Voyons, monsieur l'agent, vous m'arrêtez à tort, vous vous trompez. J'ai, à Paris, des amis puissants qui en référeront à notre ambassadeur.

Mais l'agent, brutalement, l'interrompit :

— Taisez-vous ! nous n'avons guère peur de votre République. A propos, vous pourrez le répéter à la mère Jordanet, Rose Bartmann, qui m'a dédaigné, jadis. " J'ai été arrêté par Bloch, l'agent Bloch, le fils du meunier, au service de sa majesté l'empereur." Elle comprendra. Tout se paye. Vive l'empereur !

— Tout se paye, je l'espère bien.

— Silence, ou je vous bâillonne. Sale race, on dirait qu'il sont les maîtres !

Il n'y avait pas à discuter avec cette brute, qui le remit au chef du poste de police, en recommandant :

— Veillez sur lui, Spendius, c'est le déserteur dont je vous parlais ce matin, un gaillard dangereux, comme son père.

Comme son père ! Jean tressaillit, comme si une vipère l'eût piqué au talon, et cria :

— Lâche !

Mais Bloch disparaissait, en ricanant, tandis que Spendius, la main sur son sabre, disait :

— Tarteifle, gaillard dangereux ! Nous allons le fourrer dans les casemates, au fin fond.

Après un couloir, une cour, et encore un couloir, Jean, poussé par deux baïonnettes, arriva à la casemate du " fin fond ", un cachot creusé dans la muraille épaisse.

Au pouvoir des Allemands exécrés, séparé de Florentine, il ne devait pas perdre la tête. Il lui fallait du sang-froid.

Son père avait opté pour la France, toutes les formalités avaient été remplies, on n'oserait l'incorporer. Florentine, à défaut d'autres, s'occuperait de lui. Elle retournerait à Paris et, par l'entremise d'amis, de M. de Beaumont, par exemple, réussirait, sous peu, à le faire relaxer. Lui-même réclamerait. Quelques mauvais jours à passer, simplement. Autrement ! Déjà, il songeait à fuir. Il résolut d'être prudent, de cacher son angoisse et d'attendre. On n'oserait l'incorporer ?

Le lendemain, vers huit heures, Spendius, tirant la barre, ordonnait :

— Debout... Trottez... Le docteur vous réclame, dans la cour, avec l'officier de place.

Ce dernier était un grand maigre, long comme un jour de carême, à monocle, au poseur à froid. Il toisa Jordanet, des pieds à la tête, comme un animal curieux; puis, du bout de ses lèvres pincées :

— Approchez, dit-il.

Après de lui se tenait le docteur, un vieux à moustaches poivre et sel, dont les yeux, sous des bascules à branche d'or, clignotaient, mauvais et louches. Ils étincelèrent, ces yeux, quand l'officier de place, à mi-voix, eut fourni ce renseignement :

— Jordanet-Bartmann ou Bartmann Jordanet, un... déserteur qui servait la France.

— Bien... très bien... parfait !

A son accent, à sa tête aplatie, celle d'un reptile, à son col engoncé entre de lourdes épaules, à sa démarche d'ours en goguette, Jean, facilement, reconnut un Prussien, un vrai. Le docteur l'examinait comme un vétérinaire examine un cheval.

— Levez la jambe, l'autre, marchez, trottez. Ah ! vous serviez la France ! J'en reviens, moi, de France ; j'étais à Sedan, autour de Paris, quelle marmelade ! Bon pour la cavalerie. Voulez-vous me faire un plaisir, capitaine ?

— Charmé, docteur.

— Casez-le aux uhlans de Winterfield. J'y connais un premier lieutenant auquel je le recommanderai !

Le capitaine appela :

— Nautecker ?

Un soldat parut.

— Cet homme aux uhlans de Winterfield, No. 13.

— A vos ordres, mon capitaine.

— Seulement, docteur, ajouta l'officier, vous payerez la bière ?

— Le champagne. J'en ai deux caisses encore. Attendez donc, Nautecker, continua-t-il en griffonnant quelques lignes sur les pages de son carnet, vous joindrez ce billet à vos paperasses, pour mon ami Dierx, lieutenant au No. 13.

— A vos ordres, répondit encore le secrétaire.

Et les officiers souriants s'éloignèrent. Jean restait là, au milieu de la cour.

Que leur avait-il fait à ces deux Prussiens ? Français de naissance, de cœur, il avait servi la France, et après ?

Il comprit soudain.

A l'extrémité du couloir, le docteur s'entretenait avec Bloch, et l'agent, en civil, se frottait les mains. Troublé, Jean n'avait pas songé à réclamer.

— Ah ! mais non, murmura-t-il, je ne me laisserai pas faire.

Il regarda autour de lui. Par une fenêtre ouverte, il vit Nautecker, penché sur une table. Il s'avança et salua poliment :

— Monsieur, c'est par erreur qu'on m'enrégimente dans l'armée allemande. Je suis Français, mon père a opté ! A qui dois-je présenter ma réclamation ?

Le secrétaire, cria :

— Un Français, un traître... Spendius, reconduis ce mangeur de grenouilles à sa casemate.

— Le capitaine a donné l'ordre de l'expédier par le premier train. Les papiers sont-ils prêts ?

— Dans dix minutes.

Un quart d'heure après, Jean fut conduit à la gare, entre quatre casques, baïonnettes au clair. Son dossier portait en marge : sujet dangereux.

On le fit monter dans un wagon cellulaire où deux hommes, prisonniers comme lui sans doute, se trouvaient déjà : un petit blond à tignasse de couleur incertaine et un grand brun d'allure décidée. Le blond, de suite, se répandit en confidences.

— Moi, je suis de Colmar et bon Français.

— De Colmar, toi ?

— Oui, de la banlieue, j'ai devancé l'appel pour servir aux chasseurs et, avant-hier, profitant d'une permission, j'ai repris les habits civils et je suis revenu ici. Je me suis fait pincer ; voilà, c'est pas drôle !

— Moi, dit le grand brun, je suis de Colmar aussi, de la ville. A cinq camaros, nous nous sommes trottés avant la conscription allemande. J'étais aux cuirassiers, à Melun, une garnison chic pour le troubade. On m'a arrêté hier, en civil aussi. Je me suis défendu et j'ai envoyé rouler le premier Prusco qui m'a posé la patte sur l'épaule. J'aurai de la prison, sûr ; mais je m'en bats l'œil. Au premier moment, je fle. Plutôt cinq balles dans la peau que de prêter serment d'amour et de fidélité à l'empereur de la choucroute. Tout à Titine et aux trois couleurs ! Et toi, le petit ?

— Hum ! répondit l'homme à la chevelure de chanvre, ce ne doit pas être si facile que cela de filer ; qu'en penses-tu, le silencieux ?

Le silencieux était Jordanet.

Jean ne répondit pas, mais la flamme qui passait dans ses yeux indiquait suffisamment son état d'âme. Il ne répondit pas, car la tête du petit blond ne lui revenait guère et il était payé pour être prudent. Il eût désiré faire part de ses doutes au cuirassier ; mais l'autre, remuant et bavard, se trouvait toujours entre eux. Par un judas pratiqué dans la paroi du wagon, un surveillant, à face velue, se montrait de temps à autre. Du fourreau de son sabre, il heurtait la cloison, répétant invariablement :

(A suivre.)

DIGNE DE CONFIANCE

Chacun est disposé à risquer quelque chose, sachant qu'il a une chance de faire une belle affaire en retour de son argent. The Canadian Art Union, Ltd., Montréal, qui offre 3434 prix de \$1 à \$10,000 en valeur chaque mois, fait ses tirages publics honnêtement, et d'une manière absolument irréprochable.

La Timbale d'Argent — (Suite)

DUO DU 5^{me} ACTE ET VALSE SERENADE

This system contains six staves of music. The first two staves are for the piano and violin. The third staff is for the cello and double bass, featuring a 'rallent.' marking and a 'Ped.' (pedal) instruction. The fourth and fifth staves continue the piano and violin parts. The sixth staff is for the timpani, showing rhythmic patterns. The system concludes with a fermata over the final notes.

(A suivre.)

Andantino.

dolce
con gusto.

mf

mf

mf

Tempo di Valse.

poco rit.

rall.

p

leggiero

scherzando.

mf

1

LE MÉDAILLON D'YVONNE

OPÉRETTE DE SALON EN UN ACTE

Allegretto.

OUVERTURE.

Musical score for the Overture, featuring piano and violin parts. The score includes dynamic markings such as *ff*, *f*, and *Andante espressivo*. It also contains performance instructions like *lento.* and *rallent.* and a measure rest of 8 measures. The key signature is one sharp (F#).

3

First system of the musical score, featuring piano and violin parts. It includes dynamic markings such as *pp*, *p*, and *ff*. A measure rest of 8 measures is indicated.

Second system of the musical score, featuring piano and violin parts. It includes dynamic markings such as *ff* and *f*. A measure rest of 8 measures is indicated.

Third system of the musical score, featuring piano and violin parts. It includes dynamic markings such as *f* and *pp*. A measure rest of 8 measures is indicated.

Fourth system of the musical score, featuring piano and violin parts. It includes dynamic markings such as *pp*, *f*, and *Andante*. A measure rest of 8 measures is indicated.

Fifth system of the musical score, featuring piano and violin parts. It includes dynamic markings such as *pp* and *f*. A measure rest of 8 measures is indicated.

2

IN CAUDA VENENUM



I

La belle Léontine — Mon cher Henri, je ne veux pas tarder plus longtemps à vous apprendre un petit secret : Papa m'a absolument promis de me donner \$50,000 le jour même où je me marierai...

LA FORTUNE DES COMBEBIEGE

PANACHES GASCONS

En 88, l'acidium fit invasion brusque dans la vigne des Combèbiège. Catastrophe inattendue ! A dix lieues à la ronde, on n'aurait pu montrer des plants mieux taillés, plus vigoureux, plus sains, que ceux du clos Soubiac. Depuis le sinistre phylloxéra, suivi de la reconstitution énergique du vignoble gascon, bien des propriétaires élèvent avec peine un raisin maigre, chétif, dégénéré ; la vendange reste incertaine et variable. Que voulez-vous ? On s'en contente. Le temps des lourdes grappes d'or est passé ; heureux encore quand les grappillons menus emplissent les portes et la cuve. Mais au clos Soubiac les grains étaient restés superbes, lourds, serrés, couleur d'ambre et poudrés d'argent. Ah ! une belle vigne, en vérité ! exposée à souhait pour recevoir les baisers du soleil, adossée à une colline couronnée de futaies qui détournent la grêle et les giboulées. Un vigno de rêve enfin... comme les vigneron les arrangeraient toutes, s'ils pouvaient repétrir le sol, invertir les pentes et changer le cours des ruisseaux.

Or, en 88, de cent dix barriques !... vous m'entendez bien ?... les Combèbiège tombèrent à douze !

Et les ragots commencèrent :

— Moi, je les crois touchés au vif. Si leur vigne y passe ?... ils ne seront plus si fiers. Vous verrez.

— Laissez donc, ma chère. Cette vigne n'est pas le quart de leur fortune. Ils pourraient la donner de suite à leur neveu Fourniès, qui l'aura par testament, dit-on, et leur vie n'en serait pas changée. Ce sont des rentiers solides, indépendants du soleil et de l'eau... Pécairé !...

— Ça... une seule personne pourrait nous le dire. C'est maître Pécharmant. Mais bien malin qui le ferait causer sur sa clientèle.

— Oh ! milodious ! en affaires, c'est une tombe, cet homme-là. Lui, si bavard en politique.

— C'est un poisson ! pas moins. N'empêche qu'il doit en avoir, dans son coffre-fort, des paquets de titres aux Combèbiège !...

D'un court silence, une voix s'éleva ; petite voix de fée, aigre et menue, perforante à l'oreille, provoquant dans la bouche comme le goût d'un acide infernal, capable de ronger le granit des plus solides réputations.

— Hé !... Hé !... Il y a cependant de petites choses qui sembleraient indiquer !... enfin je m'entends...

— Quoi donc ! Parlez, mademoiselle Baligre ; nous sommes entre intimes.

Les visages s'illuminaient de curiosité ; le mince filet de vinaigre se remit à couler :

— Oh ! c'est peu de chose, si vous voulez. Mais enfin ça compte, à mon idée. Vous savez sans doute qu'au nouvel an ils donnaient toujours l'étoffe d'une jolie robe à leur nièce Fonclade ; beau drap, popeline, cache-

mire, ou même soie pure. Enfin, quelque chose de riche. Eh bien ! cette année, la nièce n'a pas eu sa robe.

Jeux de physionomies, échanges de regards étonnés.

— Ce n'est pas tout. Je sais par ma bonne Cathinou, qui rencontre la leur sur le marché, qu'ils ne font plus si bonne table. Même au dîner de famille du jeudi, bien souvent maintenant, c'est la soupe, le œuf, un légume et la salade ; ni plus ni moins. Au lieu qu'autrefois, c'était de la volaille, du poisson, des entremets, du vieux Cahors au dessert... que sais-je ?...

— Ah !... ah !... pas moins !...

Aux révélations positives de cette sorcière de Baligre, de lents revirements d'opinion se préparaient ; l'expression des visages évoluait par degrés, de l'envie respectueuse à la venimeuse gouaillerie.

La fortune des Combèbiège ?... source intarissable de conjectures, aliment perpétuel des mornes parolotes d'hiver, derrière le blanc suaire des rideaux hermétiquement joints, dans la tristesse enlissante des provinces.

**

Cinquante-trois ans et quarante-sept, mêmes allures lentes et satisfaites, même enbonpoint, mêmes goûts casaniers, même égoïsme prodigieux, mêmes âmes sèches que nulle émotion ne peut humecter... le ménage Combèbiège réalise pleinement la mélancolique formule des affinités médiocres : " Ils sont parfaitement assortis."

L'attristante harmonie morale de ce couple rêve sans doute des grands domaines scientifiques nouveaux, de cet empire colonial des physiologistes, dont les baies et les embouchures de fleuves sont seules explorées jusqu'ici. Par quelle liaison mystérieuse réalisée à travers un milieu spécial de structure atomique inconnue, ces deux natures sont-elles sans cesse en accord, et comme jumelées à travers le temps et l'espace par un double et perpétuel courant réciproque ?... Si bien, que les éclairs de l'envie, de la médisance ou de l'avarice, comme aussi la volupté simple du spectacle des souffrances humaines, vu par les lucarnes d'un réduit fortifié et inviolable, non moins que les joies toutes physiques de la tiédeur ou du frais, des digestions béates, des somnolences douces ; si bien que toutes les cordes, aiguës ou basses, de leurs claviers prosaïques vibrent à l'unisson, avec une précision que nul chef-d'œuvre mécanique ne saurait dépasser...

Rentiers !... Ah ! ils le sont bien, dans toute l'intensité féroce du mot ; c'est-à-dire : retranchés de la vie, végétant en marge du grand drame, en parasites formidables et inconscients.

Dans leur petite ville natale de Castillac, ils vivent " considérés ". Et cette considération mêlée de mystère, affecte une forme spéciale, curieusement adéquate à l'espèce de leur orgueil. Ils sont riches ; voilà qui est certain. A ceux qui en douteraient, nous signalerions un indice formel : l'attitude obséquieuse, le langage extramilleux et confidentiel que prend avec eux en toutes circonstances, et plus encore devant témoins, Maître Pécharmant, premier notaire de l'arrondissement. Il n'est pas plus de deux ou trois familles peut-être, dans toute la région, qui bénéficient



II

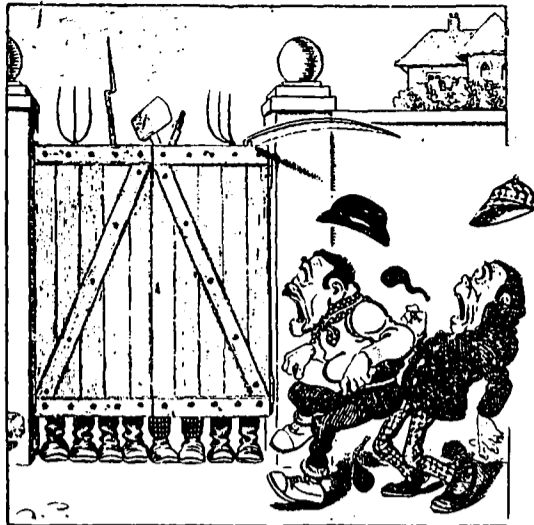
... avec n'importe qui, excepté vous ?

UN BON TRUC



I

Doigts crochus — En voilà une chance, Ramassetout ! Il y a un vieux jardinier qui vit tout seul ici ; nous lui aurons vite réglé son affaire. La porte est de l'autre côté. Allons-y gaiement.



II

Ramassetout. — Oh ! là, là ! Joe, ce particulier-là devait s'attendre à une invasion d'Espagnols.

d'une pareille intensité d'égards tabellionnesques. Donc, ils sont riches. N'en doutez plus.

Mais le chiffre et la composition de leur fortune ? Voilà ce que tout le monde ignore, et cette ignorance les ruit. *On ne sait pas ce qu'ils ont ?* et on s'en creuse la tête. Ils le savent, et telle est la source vive de leurs vœux. Aux allusions insouciantes, exultant leur prospérité, quelle douceur de répondre par de molles dénégations :

— Hé là ! Vous nous croyez donc millionnaires, peut-être ?

Aux propos de prudence, au contraire, estimatifs des dépenses bien lourdes qu'entraînerait tel ou tel projet, quelle joie d'opposer une tranchante assurance :

— Te pardi ! Ça coûtera ce qu'il faudra, voilà tout.

A l'heure où les antiques réverbères, prunelles fatiguées et falots, reprennent leurs tristes et ignominieux aux carrefours des rues étroites ; où s'allument aux façades moroses les larges fenêtres à multiples petits carreaux, le ménage en considérant le bourg embrumé du haut de sa demeure dominante, se dit, avec un treillisement d'orgueil chaque jour renouvelé : Autour de toutes ces lampes, derrière toutes ces murailles grises, on va *causer de nous*, plus ou moins...

En physique, en politique, en sociologie, c'est une loi constante que celle des grands effets issus des petites causes. C'est pourquoi l'historiette de la robe d'étoffes supprimées et des menus de famille simplifiés, se propageant de bouche en bouche, amena une révolution totale dans l'opinion.

Les Combebiège devinrent presque intéressants :

— Que voulez-vous ? ma chère. Ils sont forcés de compter maintenant...

— Ah ! bien entendu... On ne perd pas impunément, combien ?... six mille francs de revenu peut-être ?...

Quelques-uns, pas les meilleurs, allaient jusqu'à dire :

— Ces pauvres Combebiège !... Ça les a vieillies de dix ans... L'avez-vous remarqué ?

— Bongro ! Il y a bien de quoi !

Autour du couple, une atmosphère de condoléance s'épaississait de jour en jour.

Sous mille formes subtiles, une pitié perfide montait, grandissait, enflait ; pendant de la *Comédie du Barbier de Séville* : léger murmure d'abord, risant la terre... puis aigre bisse aillante qui donne le frisson... et, pour finir, ouragan brutal et dévastateur.

Saluts sympathiques et trop familiers, poignées de main faussement cordiales, accalmie de zèle chez les fournisseurs. Autour des lampes pâles, derrière les façades grises, au fond des boutiques verrouillées sous leurs armures nocturnes, on causait d'eux toujours, oui ! certes ! mais d'un tout autre ton.

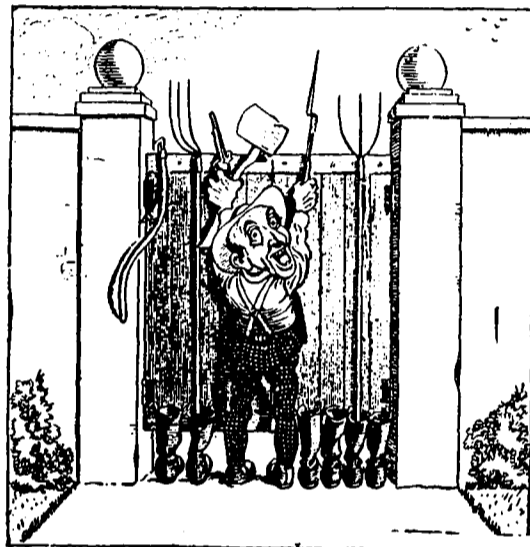
A n'en pas douter, la "considération" des Combebiège craquait. Il fallait, pour la rétablir, frapper sans retard un grand coup.

* * *

— Vous ne savez pas ? Les Combebiège partent demain. Ils vont passer un mois à l'Exposition !...

— H m ? ? ?

— J'y vois dit que les Combebiège s'en vont pour un mois à Paris. Et je vous l'affirme : je le sais par Langlade ; ils lui ont commandé l'omnibus pour le rapide de 10 heures.



III

Le vieux jardinier (entendant les pas précipités des voleurs qui s'enfuient). — Ce que j'ai bien fait de ne pas jeter mes vieilles boîtes aux ordures comme j'en avais l'intention !

gotte ; batailles d'abordage aux bureaux de tramways, d'où le chapeau d'Aristide rapportait la cicatrice in flexible d'un coup de canne ; impertinences de gavroches, inspirées par l'embouppout de madame et la "touche" de monsieur.

— Voilà huit jours que nous sommes ici, déclarait un matin Combebiège d'une voix dolente en rapportant le *Petit Journal*.

Et il ajouta, bissant le ton, la main sur les lèvres en confidence :

— Je t'avouerai, ma bonne, que j'en ai mon compte.

Angélique répondit d'un simple regard, où s'alliait leur perpétuelle entente, l'immuable parallélisme de leurs pensées. Et cette pensée identique qui leur étreignait simultanément la cervelle chantait ainsi, tout au fond d'eux-mêmes : Oui ! nous en avons notre compte et même davantage ; mais nous ne pouvons pas nous en retourner. Nous avons annoncé une absence d'un mois. Que penserait-on à Castillac en nous voyant de retour au bout d'une semaine ?... Que la dépense nous a fait peur ! ! !

— Si on se reposait aujourd'hui, au moins ? Q'en dis-tu ?

Elle était en camisole, lui s'était vêtu sommairement. Ils se regardèrent encore. Une détente se fit dans leurs visages, à la seule idée de passer la journée en chaussons, à l'abri... "de tout plaisir".

Combebiège se leva :

— Attends un peu, ma bonne. J'ai oublié de prendre du tabac.

Il descendit, allégre, sifflant un souvenir de café concert et reparut bientôt, déposant sur la table un paquet, deux paquets, trois paquets... une bouteille engageante, cachetée de vert...

Le poulet froid leur parut exquis, et vraiment pas trop cher ; le roquefort fut déclaré parfait, et les prunes aussi bonnes — quoique moins belles — que celles de leur verger de Castillac.

Mais l'ingénieux mari ménageait une surprise dernière. Sa pipe était bourrée, le café chaud, confectionné dans l'*Excellente*, fumait dans les verres. Il tira de sa poche un dernier paquet, carré, propre, géométrique. Le regard intrigué de sa femme l'amusait. Il compliqua le mystère, se leva, tourna le dos pour achever son déballage et finir en coup de théâtre.

— Coupez ! dit-il enfin d'une voix victorieuse, en posant sur le tapis

— *Foutral de Foutral ! ! !*... Voyage en première mors !... Un mois d'existence à Paris, en ce moment ! C'est que ça coûte chaud !...

Les Combebiège partirent en effet. Leurs bagages de main une fois déposés dans un compartiment par le commissionnaire, on les vit gagner le wagon-restaurant et s'attabler en souriant parmi les voyageurs cosus. Au moment où le train demarrant, dans le vacarme des sifflements, dans le grondement des plaques tournantes, on put distinguer encore Aristide Combebiège tenant la carte des vins et désignant du doigt sa commande au sommelier qui acquiesçait d'une inclination de tête respectueuse.

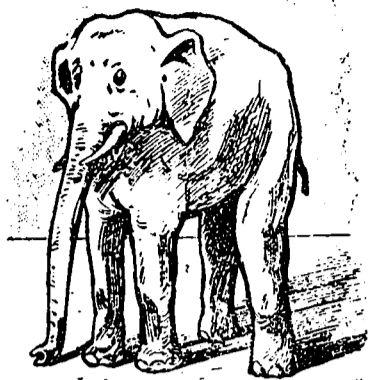
Et de ce départ, la société de Castillac garda l'impression hébétée d'une ascension dans les airs, dans une lueur d'apothéose.

Oh ! les malaises du débarquement !... L'arrivée, à la nuit tombante, dans l'hôtel meublé de la rue de Grenelle, encombré de pensionnaires... La recherche pénible du restaurant ; le premier dîner, coûteux, exécrable et exigü, dans la boucoulade des consommateurs, dans le service brutal des garçons entêtés de pourboires... En s'allongeant côte à côte dans leur lit d'hôtel trop étroit, au sommier gémissant, Philémon et Baucis, sans se l'avouer encore, évoquaient les douceurs du gîte abandonné, la tiédeur et le silence au chez soi, les soins attentifs de leur servante Maria. Bien qu'on fût en juillet, ils éprouvaient du froid, dans leur âme ; ils se sentaient comme nus, brusquement dépouillés du tissu épais et complexe des habitudes qui sont, avec la vanité, l'unique joie de vivre des médiocres.

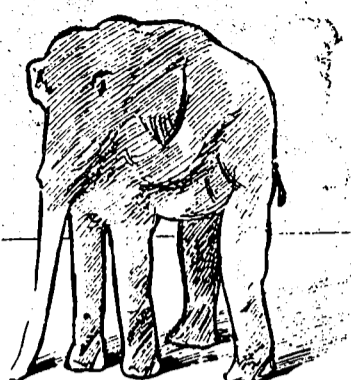
Ce premier soir, ils s'endormirent péniblement, sous les caresses polychromes des pinceaux lumineux projetés dans leur chambre par le phare tournant de la Tour Eiffel.

Ce fut ensuite une semaine atroce, jalonnée de désastres : la montre d'Aristide cueillie dans la route, le soir du feu d'artifice, par quelque Robert Houdin du pavé ; la robe de satin d'Angélique déchirée à la jupe, sur soixante centimètres de long, par un cou maudit, sifflant aux planches des baraques d'Alsaciens. Autour de ces deux malheurs primordiaux, le total des menues misères : insolences et futilités de cochers, martyre des estomacs condamnés à la gar-

LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION



I



II



III



IV

D'ÉLÉPHANT A PHOTOGRAPHE.

décoloré du guéridon boiteux un jeu de bésigue tout neuf, aux angles arrondis et dorés.

* * *

Il était bien triste, leur gîte de hasard, bien différent des spacieuses chambres provinciales, baignées d'ombre, peuplées de meubles familiers et vastes, où s'abritait depuis tant d'années leur félicité parfaite.

Au plafond sali, zébré de lézardes, enfumé au centre, un crochet rouillé restait en témoignage d'une suspension disparue. Le regard souffrait aux enluminures criardes du papier, à la pauvreté des rideaux d'andrinople, fripés, décolorés le long des plis par le soleil. La cheminée supportait une horrible pendule de simili-marbre, piédestal d'une diane chasseresse en simili-bronze, tandis que sur les murs, pendaient de guingois dans leurs cadres dédorés, maculés par des générations de mouches, deux gravures surannées : "Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès", — "Judith présentant au peuple de Bethulie la tête sanglante d'Holopherne".

L'ennui, le dégoût, suintaient de cet enveloppement de choses vulgaires. Cette chambre était bien le gîte d'aventure, où chacun passe, où personne ne vit. Elle n'avait gardé de ses hôtes que l'usure crasseuse des frottements multipliés. Le papier par ses accrocs, les boiseries par leurs éraillures, disaient les installations provisoires, les malles à peine débouclées et siôt emportées d'une hâte qui battait les murs.

Et cependant, dans ce décor désolé, les Combebièges passèrent vaillamment les trois semaines d'exil nécessaires au rachat de leur prestige ébranlé. Ils y connurent les journées de chaleur suffoquantes, les nuits sans repos, troublées jusqu'au matin par les rentrées bruyantes du tourisme cosmopolite. Ils y subirent l'insulte des grossiers voisinages, révélés par la mineur et la sonorité des cloisons. Ils y souffrirent toutes les promiscuités basses de l'hôtel garni, envahi par l'écume des trains de plaisir.

Et, malgré tout, l'orgueil fut plus fort. Ils résistèrent vingt jours à ces tortures. Ils ne quittaient leur odieux perchoir que pour aller respirer quelques heures dans le square des Invalides, parmi les nourrices et les soldats.

Même, Aristide Combebiège montra tout le ressort que peut enfermer encore, sous une enveloppe amollie, l'âme d'un aîné de Gascogne. Sur le guéridon parsemé des restes du déjeuner, parmi les papiers gras rapportés de chez le rôti-seur, il composa plus d'une lettre narrant à la nièce Fonclade les splendeurs de l'Exposition et de la capitale :

"... Nous rentrons d'une fête au Trocadéro... Nous fûmes hier à l'Opéra. Quelle magnificence!... Le bois de Boulogne est charmant. Ta tante adore s'y promener en voiture, au clair de lune..."

Le retour à Castillac fut un triomphe. Vingt personnes, collatéraux et intimes, attendaient à la gare. Tous furent frappés de l'accent nouveau, délicat et distingué que les deux époux rapportaient du voyage. Quel raffinement immédiat procurent trente jours de vie luxueuse dans la ville Lumière!

* * *

Aujourd'hui, la vigne de Soubiac est guérie. Elle rapporte, bon an mal an, sa centaine de barriques comme autrefois.

Pourtant, depuis peu, les Combebièges s'assombrissent. Une ride profonde se creuse en leurs deux fronts symétriques... Pourquoi?

Pour ceci : Maître Pècharmant, sans malice, par manière de flatterie au contraire, a lancé l'autre jour cette apostrophe imprudente devant toute une société :

— Vous irez naturellement à l'Exposition de 1900, M. Combebiège?

— Oh! certes! Nous avons trop bon souvenir de la dernière pour manquer la prochaine qui, dit-on, sera éblouissante.

M***

TAPÉ

Un jeune blanc bec se montra si désagréable envers sa fiancée, qu'elle le renvoya. Pour se venger, il la menaça de publier les lettres qu'elle lui avait envoyées.

— Très bien, répondit-elle. Il n'y a rien dans mes lettres dont je doive rougir, si ce n'est l'adresse.

Amusements et Sports

SOIRÉES DE FAMILLE DU MONUMENT NATIONAL

Superbe salle, dimanche dernier, pour le *Voyage de M. Perrichon*, l'inimitable comédie de Labiche, et qui prouve combien les soirées de famille sont goûtées du public canadien, surtout de la portion de ce public privée, par son travail de la semaine, de tous les plaisirs de l'esprit.

Parfaite moralité, école de l'art de bien dire en même temps que délassant intellectuel de haut goût, voilà à quoi répondent les représentations inaugurées par M. Elzéar Roy et l'élite d'amateurs qui l'entourent.

La représentation de dimanche a été présentée au public avec un ensemble et un brio parfaits et nous tenons tout particulièrement à féliciter M. Paul Lacoste, un Perrichon idéal, et Mme Ernest Brousseau, une réjouissante Mme Perrichon.

Mlle Blanche Payette, dans le rôle d'Henriette, a été tout à fait ravissante et ses deux amoureux, Daniel Sauvage et Armand Desroches, personnifiés par MM. Elzéar Roy et Arthur Laramée, étaient parfaitement justifiable de s'attacher à ses pas.

MM. H. Bisailon, Alban Germain, Mollon, Sénécal complétaient un ensemble très homogène et qui a reçu tous les suffrages du public.

Les entr'actes ont été remplis par Miles Marie Louise Henel et Blanche Gobier, qui ont mérité des applaudissements pour leur chant et solo de violon.

Que tous ceux qui ont été satisfaits retournent, chaque dimanche, aux soirées de famille; cela vaudra dire salle comble.

Dimanche prochain, 4 décembre : *Surion le Voleur*.

x

HER MAJESTY'S THEATRE

Lundi ont commencé, à ce théâtre, les représentations de *A Bachelor's Honey-moon*, une exquise et amusante comédie dans laquelle il nous a été donné d'applaudir des artistes de tout premier ordre.

A Bachelor's Honey-moon a fait la joie de New York à *Hy's Theatre*, pendant de nombreuses représentations et la compagnie actuelle est celle qui l'a interprétée dans la capitale commerciale américaine.

Au nombre des artistes qui nous ont le plus charmé, citons Georges F. Nash, Edith Athelston et William Winter Jefferson, fils du célèbre acteur Joseph J. Jefferson.

Tous les autres rôles sont remplis à merveille et complètent, très convenablement, un ensemble extrêmement fort et pour lequel toutes les subtilités dramatiques n'ont plus de secret.

A la première représentation, lundi, assistaient l'association canadienne de bicyclettes, *The Canadian Wheelmen's Association*.

Le théâtre de S. Majesté continue, du reste, à être fréquenté par la meilleure société Montréalaise et toutes ses soirées sont des soirées de gala; il faut attribuer ce succès continu au choix judicieux des pièces représentées, à la valeur des compagnies qui les interprètent, à l'élégance et à la bonne composition des audiences et, surtout, à l'habileté professionnelle déployée par Mme et M. Murphy, dans leurs si délicates fonctions.

Un tel succès pour un théâtre nouvellement créé et qui en est seulement à sa quatrième semaine d'exploitation en dit plus que tous commentaires, sur l'avenir réservé à la coquette et élégante salle de la rue Guy.

PALLADIO.

UN VEINARD

Pat.—Je peux me vanter d'être né sous une bonne étoile. Comme je passais chez moi, ce matin, j'ai été frappé par une voiture; une rue plus loin, une explosion de dynamite s'est produite à mes pieds; une rue plus loin encore un policeman m'a pris pour un voleur et m'a flanqué des coups de gourdin sur la tête; enfin, comme j'arrivais à ma boutique, une pierre, détachée d'une maison, m'est tombée sur les épaules.

Mika.—Je ne vois pas ta bonne étoile dans tout cela.

Pat.—Voyons! Ne suis-je pas encore vivant?

MODES PARISIENNES



REDINGOTE en drap mastic croisée devant et boutonnée par deux rangs de boutons. Col revers garni de piqûres. Bagues piquées garnissant toute la redingote, poche de côté, manches garnies de piqûres. Grand chapeau orné de velours et de plumes, manchon en loutre. Mat. : 6 verges $\frac{3}{4}$ de drap.

JAQUETTE en velours noir, garnie de revers entourés de passementerie et bordes de fourrure. Devant arrondi au bas, ajusté par une pince de chaque côté, dos uni, motifs de jais sur les côtés, boa en plumes. Chapeau noir. Mat. 6 verges $\frac{3}{4}$ de velours.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

—No 202 — C'est élégant corsage est un des plus populaires pour la saison, comprenant un devant en forme de bolero, une ceinture pointue et les manches très étroites du bas avec pouf dans le haut. Le matériel employé est en toile garni de passementerie ; le bolero est pris dans les



No 202. Corsage-basque pour dames.



No 400. Juppon de dessous avec corsage pour petites filles.

coutures d'épaules et dessous de bras et s'ouvre devant, sur un plastron de chinon noir avec un dessous en satin violet froncé de chaque côté du devant, lequel se ferme au milieu ; le bord du bolero est garni de passe-

menterie ; le dos est sans couture et s'ajuste par les petits côtés, de dos et dessous les bras ; les manches ont deux coutures et sont ouvertes au poignet et garnies de passementerie avec un froncé de dentelle autour ainsi que le col. Parmi les étoffes élégantes pour faire ce corsage, on emploie la soie, le satin, le velours, la popeline, aussi les étoffes soie et laine, la mode laissant toute latitude.

Il faut 3 verges $\frac{1}{2}$, en 14 pouces, pour faire ce vêtement pour une personne de grosseur moyenne.

No 202 est coupé dans les grandeurs de 32 à 40 pouces, mesure de buste.

No 400 — Ce jupon est très facile à faire à toute mère de famille. Le corsage uni, ajusté, gentiment fini au cou et autour des emmanchures par une petite broderie est piqué après la jupe ; on donne un patron de ceinture en cas où l'on ne voudrait pas coudre la jupe après le corsage ; on ferait alors des boutonnières dans la bande pour être boutonnée au corsage lequel a un ourlet tout autour pour y coudre les boutons ; vous pouvez aussi, en hiver, boutonner dessous un autre jupon.

Il faut 2 verges, en 36 pouces, pour une enfant de 6 ans.

No 400 est coupé dans les grandeurs de 2 à 10 ans.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 30 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

A DEUX DE JEU

Albert. — Peux-tu me prêter une piastre, je suis à sec ?

Eugène. — Mais il te reste encore ta bague. Vas la mettre au clou.

Albert. — Impossible, mon cher, cette bague est un souvenir de ma défunte tante. Je ne peux m'en séparer.

Eugène. — Moi, mon argent est un souvenir de mon défunt père et j'y tiens.

PAS LA MÊME CHOSE

Boulineau. — Êtes-vous en position de me remettre les \$10 que vous me devez ?

Boulineau. — Non. Je viens justement de perdre ma position. Ne pourriez-vous me prêter un autre billet de \$10 ?

RÉPRESAILLES

Le juge. — Il me semble vous avoir déjà vu.

Le prisonnier (arrêté pour ivresse). — Oui, Votre Honneur. C'est moi qui ai démenagé vos meubles, la semaine dernière.

Le juge. — Oui, je me rappelle maintenant. Vous m'avez demandé \$25 pour ce travail. Je vous condamne à \$25 d'amende. Au suivant !

COMME LE RESTE

Monsieur. — Et qui t'assures que cette fille ne brisera plus rien dans la maison ?

Madame. — Elle m'a donné sa promesse.

Monsieur. — Oh ! elle la brisera comme le reste.

VIOLENT MAIS SÛR

Boulean. — Connais-tu un remède contre l'insomnie ? Je n'ai pas fermé l'œil depuis une semaine.

Boulean. — Il te faut une partie de boxe, mon cher. J'ai essayé ce remède une fois, et j'ai eu les yeux fermés pendant quinze jours.

DEVINETTE



— Où est-il donc ce pauvre enfant qui pleure ?

Comment Envoyer l'Argent.

Veuillez nous envoyer l'argent par lettre enregistrée, par mandat de poste ou d'express, ou par express. Autrement nous ne serons pas responsables.

Chaque mois nous distribuons 3131 prix, variant de \$1 à \$10,000 en valeur.

BILLETS, 250, 500, 51

Prochain Tirage.

Samedi, 31 Décembre '08

The Canadian Royal Art Union, Limited,
238 & 240 Rue St-Jacques,
Montréal.

TRIO DE PROVERBES

On se croit sans vices, quand on n'a pas ceux des autres.

x

On peut imposer la loi, mais non la prudence.

x

Si tu veux traverser la ville, ne fais pas de tour inutile

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

COLLE FORTE LIQUIDE A FROID

Voici la formule d'une bonne colle forte liquide à froid On prend :

Colle forte fondue . . . 5 parties
Vinaigre 4 —
Alcool 1 —
Alun 1/2 —

Les 4 parties de vinaigre ordinaire peuvent être remplacées par une seule partie d'acide acétique pur.

BL DE S.

Mot d'enfant :

—Vois-tu comme c'est laid d'être gourmand, mon petit Paul ; dis toi-même, dis que c'est très vilain d'être gourmand.

—Oh ! oui, maman, c'est très vilain d'être gourmand... mais c'est bien bon.

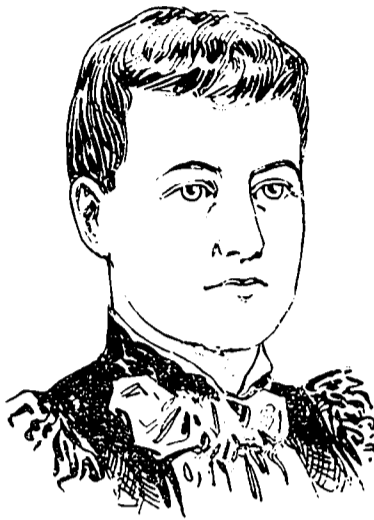
Mme PHILOMENE JACQUES

Dit : Je suis bien comme à l'âge de 20 ans et je mange comme un homme

Après 25 années de tortures causées par le beau mal et autres maladies, Mme Jacques est heureuse de faire connaître comment elle s'est guérie

Une femme ne peut être trop attentive à surveiller sa santé. Son bonheur comme jeune fille, épouse et mère en dépend. Bien souvent si dès la première attaque de beau mal ou autres maladies féminines, un remède sûr et efficace était pris, des années de souffrances et de tristesses seraient évitées. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont reconnues être le seul remède pour soulager et guérir toutes les femmes souffrantes. Elles agissent directement sur le délicat et important organe qui supporte le fardeau de la maternité. Des milliers de femmes qui étaient faibles, nerveuses, de mauvaise humeur et malheureuses épouses, sont aujourd'hui heureuses, en santé et robustes. Tel est toujours le résultat qui suit l'usage de ce merveilleux remède. Lisez ce que nous écrit une dame reconnaissante : " Je suis heureuse de vous écrire pour vous dire qu'après 25 années de souffrances causées par le beau mal et compliqué d'une maladie des reins et du foie, je suis parfaitement guérie, grâce au bon traitement de vos médecins spécialistes et des Pilules Rouges du Dr Coderre. " Maintenant, je puis faire tous les ouvrages de la maison sans fatigue et ne souffre plus de ce terrible beau mal ni de mes autres maladies. Je suis comme à l'âge de 20 ans et me vois renforcer tous les jours. J'ai un bon appétit — je mange comme un homme. Je suis heureuse de vous dire toute ma reconnaissance, car jusqu'à ce que je prenne les Pilules Rouges du Dr Coderre je ne savais pas ce que c'était que de " jouir d'une bonne santé. " Mme Philomène Jacques, 430 rue Lockwood, Alpena, Mich.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont guéri des femmes qui avaient souffert pendant 25 et même 40 ans. Elles ont guéri des jeunes filles bien malades et qui étaient sur le chemin de la consommation. Elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la leucorrhée, chute de la matrice, hémorrhagies, maladies des ovaires,



Mme PHILOMÈNE JACQUES

menstruation trop faible, abondante et douloureuse, tiraillement dans le bas-ventre, mal de côtes, mal de reins, constipation, palpitation du cœur, douleurs d'estomac et entre les épaules, les crises hystériques, dans le St-Guy, le mal de tête et toutes les maladies du changement d'âge, chaleurs, bouillonnement du sang, enflure des jointures, froidure des pieds et des mains. Elles sont incomparables pour reparer, purifier et enrichir le sang appauvri ou vicié.

Si par cas les Pilules Rouges du Dr Coderre n'agissent pas assez vite sur votre maladie, alors ne vous découragez pas, mais écrivez de suite à nos médecins spécialistes si renommés pour les maladies des femmes. Vous pouvez les consulter aussi souvent que vous le désirez et toujours sans qu'il vous en coûte rien. Vos lettres seront envoyées par nos médecins et tenues confidentielles. Adressez : DÉPARTEMENT MEDICAL, Boîte 2306, MONTREAL. Celles qui le préfèrent, peuvent consulter personnellement nos médecins, en se présentant à notre dispensaire spécialement pour les femmes, au No 274 Rue St Denis, tous les jours (excepté le Dimanche), de 10 heures à 12 h. m. à 5 heures p. m. CONSULTATIONS GRATUITES

SOYEZ EN GARDE contre les marchands qui vous offrent des pilules rouges à la douzaine, au cent ou à 25 cents la boîte, ces pilules rouges ne sont pas les Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes contenant 50 Pilules Rouges chaque. Si votre marchand ne les a pas, envoyez nous 50 cents en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour 6 boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux Etats Unis — par de donner à payer. Adressez : COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, BOITE 2306, MONTREAL, CAN.

M. X..., gros négociant, vient de perdre un procès qui durait depuis plusieurs années.

Il écoute le libellé du jugement. " Attendu ceci, attendu cela ; attendu autre chose, attendu... attendu... etc. "

—Sapristi ! s'écria-t-il, c'est donc ça que j'ai attendu si longtemps !

DANS CE CAS LA MEME

Ceux qui sont atteints de l'asthme se trouveront beaucoup soulagés en faisant usage du *Baum. Rhinal*, et ils voudront toujours en avoir une bouteille auprès d'eux.

Bibliographie

Accusons réception du " Columbia ", calendrier à effeuiller pour 1899.

Sous un petit volume, voilà un bloc-notes extrêmement commode et que nous n'hésitons pas à recommander à tous les gens d'affaires pour le quels il constituera, en même temps qu'un calendrier très pratique, un mémorandum toujours sous la main pour l'annotation journalière. Envoyé franco, sur réception de 10c en timbres-postes. *Pope Manufacturing Co.*, Hartford, Conn.

Deux mendiants, l'un manchot, l'autre cul-de-jatte, se contestent la possession d'un sou qu'un passant a jeté sur le trottoir.

Le vocabulaire poissard épuisé :
Le Manchot — Canaille, tu ne mourras que de ma main !

Le Cul-de-jatte.—Viens y voir un peu ! Si tu crois que je vais me laisser marcher sur le pied !

Fausses dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Doulors faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électrolyse et par l'anesthésie locale.

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Boll 2818 20 Rue St-Laurent

Guibollard raconte à un de ses amis, voyageur de commerce, ses regrets de ne pouvoir marier sa fille :

— Vous qui voyez tant de monde, est-ce que vous ne pourriez pas me la placer ?

— Sans doute, mais... je ne place que sur échantillon !

BOVRIL

UN THÉ DE BŒUF

préparé en ajoutant une cuillerée à thé de l'extrait à une tasse d'eau chaude.

BOVRIL est savouré et conservé par tous les invalides quand tous les autres aliments sont rejetés.

Demandez-le

A VOTRE PHARMACIEN OU A VOTRE EPICIER.

FAITES USAGE
DE LA
GOMME DU Dr ADAM
POUR LE MAL DE DENTS
Arrete le mal en deux minutes
Prix, 10c
EN VENTE PARTOUT

BUY
Coleman's Salt
THE BEST
Chaque paquet est garanti.
Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.
A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Tréfle.—Originalité, indépendance, audace et courage. Sans aucun réel esprit fin, dévot et observateur. Sans littéraire.

Violette de Parme.—Nature très changeante, et malheureuse parce qu'elle désire toujours ce qu'elle ne peut avoir et qu'elle n'aime jamais ce qu'elle possède.

Isabelle.—Peu de sensibilité, de douceur et de courtoisie. Par contre, beaucoup de franchise, d'obligeance et de discrétion.

Isola.—Nature impulsive, tendre et passionnée, d'une constance inébranlable et d'un dévouement absolu envers les êtres aimés.

Eugène.—Activité, ambition, promptitude et sûreté d'appréciation. Audace extrême, ne recule devant aucune difficulté.

Joseph.—Vous êtes susceptible, déflaté et quelque peu jaloux. Très constant et sincère en amour, mais peu démonstratif.

Ciso-Moody.—Votre tempérament est vif, turbulent et querelleur. Vous avez assez bon courage physique, mais peu d'énergie et de force d'âme.

Alice de Bromont.—Nature rêveuse et discrète, esprit d'ordre, économie et prudence, imagination ardente. Talents artistiques.

Honorius.—Exaltation, enthousiasme et parfois mélancolie. Imagination romanesque, goûts pour les voyages et les aventures.

Fronne.—Économie domestique, activité, courage. Vous êtes légèrement coquette et volontaire, mais au fond bonne, douce et sensible.

Fron.—Amour des livres, de la musique, du théâtre, du vin et des femmes. Nature vive et enjouée. Audace, inconstance et paresse.

Stephanette B.—Vous êtes active, méthodique et rangée. Grande ténacité dans les résolutions énergiques et obstination.

Lambertain.—Bizarre caractère fait d'un mélange de délicatesse et de sensualité, de douceur et de sévérité. Nature généralement froide et peu sensible.

Une blonde aux yeux bleus.—Votre nature est très superficielle, vous êtes coquette à l'extrême, inconstante et capricieuse. Vous êtes de plus si rusée que vous ne montrez pas ce que vous êtes et vous aimez à vous éloigner de vous.

Vict. G.—Si coquette avait un masculin, rien ne vous conviendrait mieux. Allons, laissez dire que vous êtes "coquet". En outre inconstant, indiscret et tassablement sceptique.

Sans crainte et sans regret.—Grand sens littéraire, caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Délicatesse d'intuition et certitude de jugement. Ambition, individualité et générosité. Es-ce la même analyse que l'autre?

Joseph de St-Roch.—Aut diligence mercantile, activité, amour du travail. Manque de prudence et précipitation. Quelques talents pour la musique sont apparents.

Louis Philippe.—Âme sensible et délicate, courage, ambition et énergie, peu de persévérance. Amour de la retraite et de la rêverie.

Gabriele.—Caractère très calme, pesant bien toutes les choses et les appréciant à leur juste valeur. Droiture, franchise et prudence.

Tres ardent.—Versatilité, indépendance et assez bon courage physique et moral. Plutôt disposé à l'amitié qu'à l'amour, sincérité.

Enaïck.—Grandes aptitudes musicales et artistiques. Caractère un peu fantasque, très indépendant et peu timide, inconstance.

Tout en blanc.—Vous êtes d'un caractère méticuleux vous occupant infiniment des petits détails en toutes choses. Lenteur d'action et de conception.

P. Ma-honneur.—Sens littéraire, imagination vive et passablement romanesque. Originalité, obstination et empire sur soi-même.

J'en puis plus.—Sens commercial, activité, courage, ambition et pré-omption. Amour du "sport", du théâtre et des femmes.

Esentap.—Insouciance, légèreté, scepticisme, affabilité, générosité et courage. Esprit quelque peu analyste parfois.

Riante.—Économie, amour du travail, activité. Vous ferez une excellente épouse et une mère de famille accomplie.

La Puce.—Paresse, manque d'énergie, indiscrétion et incertitude. Aime mieux s'occuper des affaires des autres que des siennes propres.

P. C. G.—Vous n'avez pas choisi de pseudonyme, vous lirez votre réponse sous vos initiales. Votre nature est vigoureuse et passionnée. Aucun sacrifice ne vous coûterait pour assurer le bonheur d'être aimé.

Samuel.—Nature ardente, mais un peu irrégulière, susceptible de s'occuper plutôt des petites choses que des grandes.

Cœur Brisé.—Persévérance, énergie et grande force de volonté. Nature comète, discrète, froide et peut-être capable d'aimer beaucoup et bien.

Sanslesou.—Vous êtes insouciant, jovial et pourtant un peu mélancolique parfois. Je vois aussi de la générosité, de la franchise et une parcelle d'ambition.

Fronne J.—Vos lettres précédentes ont du ségérer, madame, car c'est la première fois que j'ai l'honneur de vous lire. Vous êtes audacieuse, ambitieuse, un peu volontaire et très obstinée. Économie, activité, mais peu de sensibilité.

Doloris.—Nature tendre, passionnée et enthousiaste, franchise, discrétion, prudence. Très grand pouvoir de persuasion. Sens littéraire et artistique.

Opiniâtre.—Fortie tendance à l'exagération, pré-omption, orgueil et obstination. Très grande ambition secondée par beaucoup d'audace.

Viole.—Nature rêveuse et un peu romanesque, excessive sensibilité, bonté, douceur et remarquable talent musical.

Imbecile.—Originalité, pré-omption, déflance et susceptibilité. Compréhension lente et manque de volonté propre.

Judith.—Sens pratique, manque de sensibilité, économie, indifférence, et manque de contrôle sur soi-même.

Pierre.—Versatilité, inconstance en amour et intempérance de langage. Distraction, imprudence et légèreté. Nature peu vive.

Annie.—Franchise, loyauté et générosité. Amour des lettres et de la musique, aucun talent spécial n'est pourtant démontré.

Thérèse.—Votre nature est vive, emportée et très excitable; vous êtes enthousiaste, active et ambitieuse, mais vous ne pouvez souffrir la contradiction.

Neptune.—Caractère froid et taciturne, sens poétique, nature assez tendre et sensible mais peu communicative. Amour de la littérature, du théâtre et de la musique.

Emilie.—Sens commercial, économie, courage, activité, habileté aux travaux domestiques, énergie et persévérance.

Jaselle.—Nature délicate et impulsive, imagination ardente et quelque peu romanesque. Talent musical et littéraire.

Vin Spiritueux.—Originalité, audace, indépendance et ambition. Le danger vous attire et les obstacles vous irritent sans jamais vous faire reculer.

Martin.—Tempérament froid, concentré et calme, sensibilité assez développée cependant. Bon courage physique et moral.

Coquette.—Nature timide, tendre et docile. Ressent très vivement les moindres impressions. Très dévouée pour ses amis.

Arthurette.—Nature indécise, facilement contrôlable. Sentiments élevés et délicats, peu de persévérance et de courage.

Andranode.—Excessive timidité, manque d'autorité et d'initiative. Réserve, prudence, discrétion et déflance.

Violette des Monts.—Caractère méthodique et rangé, ponctualité, droiture, franchise. Extrême puissance de persuasion.

Fiance.—Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris votre pseudonyme. Vous êtes courageuse, énergique et ambicieuse, assez constante dans vos affections.

Arpège.—Indépendance, générosité et franchise. Amour des voy. grs. des aventures, du sport et du théâtre. Sens musical.

Cruche Vide.—Amour de l'ordre, du travail et du confort. Nature calme, pondérée et très pratique. Sensibilité peu apparente.

Petite Vigne.—Vous êtes parcimonieuse et même disp. sée à l'avarice. Très laborieuse, constante et ambitieuse.

Hazel.—Nature romanesque et fortement impressionnable. Vous êtes portée au découragement et à l'exagération. Peu de constance.

Bolette.—Vous êtes tendre, sentimentale et romanesque. Très enthousiaste, vous vous laissez vite de toutes choses, même de l'affection.

Ricœur.—Gout prononcé pour la musique et la littérature, sans talent spécial cependant. Nature rêveuse, discrète et silencieuse.

Un Grand Pou.—Votre nature est passionnée, sensible et peu délicate. Manque absolu de discernement, de discrétion et de clairvoyance.

Vosnette.—Gaité, insouciance, prodigalité, affabilité et sympathie. Tempérament assez calme, plutôt coolin à l'amitié qu'à l'amour.

Desiré.—Esprit observateur et positif, grande rectitude de jugement et discrétion. Amour du silence, de la lecture et des arts.

Rose-Pompon.—Originalité très caractérisée, coquetterie, audace, esprit de contradiction et grande force de volonté. Assez bon courage.

Panchon la Vieillesse.—Exaltation, mélancolie et paresse. Nature passionnée, mais peu constante et rarement satisfait des choses le plus ardemment désirées d'avance.

Violette.—Sens littéraire, caractère entreprenant mais très irrégulier. Imagination quelque peu romanesque. Cœur sensible, généreux et sympathique.

Jasmin.—Vous êtes original et passablement louste, très généreux, très franc, le cœur sur la main comme dit le vieux dicton.

Alice.—Ambition, persévérance et activité. Beaucoup de constance en amour et aussi beaucoup d'amour. Je vous souhaite que vous ayez autant d'amoureux.

Rolla.—Intelligence mercantile, économie, prudence et grand sens pratique. Gout prononcé pour le théâtre et la littérature.

Cœur de Rose.—Vous avez beaucoup d'empire sur vous-même et un grand pouvoir de persuasion. Votre nature est tendre et sympathique, vous vous ferez beaucoup aimer.

Porphyre.—Votre nature est versatile, enjouée et "coquette" si l'on peut appliquer cette épithète à votre sexe. Vous êtes peu constant et peu discret, assez sincère cependant.

Papinta.—Nature très franche et loyale, probité, activité et économie domestique. Fierté et délicatesse de sentiment.

Hermine la Boudoise.—Mélancolique et tendre nature. Sentimentalité, sincérité d'affection et peu de force morale.

Brûlé Fier.—Caractère emporté, violent et despotique. Nature peu courageuse et portée à la mélancolie. Égoïsme.

G. Peur.—Vous êtes doué d'une grande indépendance de caractère. Beaucoup d'orgueil et d'ambition. Instincts quelque peu sensuels, tempérés cependant par une volonté assez énergique.

Girouette.—Vous êtes méthodique, rangée et économique. Très grande sûreté de goût et habileté aux travaux de laiguille.

Amour Fétide.—Exagération de sentiment, manque de décision, de courage et de force d'âme. Nature trop confiante et trop passionnée.

Mary.—Vous êtes bien coquette, ma chère, et bien irréfléchi, d'après votre "graphique". Vous aimez les compliments, les bals et la promenade, puis votre franchise est loin d'être exemplaire. Ne montrez pas cela à votre amoureux.

Rose des Champs.—Nature forte et virile, extrêmement persévérante, ne recule devant aucun obstacle quand il s'agit d'atteindre un but.

Camu.—Vous êtes nerveuse et excitable, enthousiaste et peu persévérante. Susceptible de passer subitement de la joie la plus exubérante à l'excès contraire.

Libre-Penseur.—Nature changeante, mais toujours très vive et ardente. Confiance illimitée en ses propres forces et orgueil.

Fleur des Bois.—Vous rimez à merveille, Fleur des Bois. Tous mes compliments. Vous êtes douée d'une nature joviale, franche et primesautière. Vous avez de l'audace, du courage, mais peu d'ambition et de persévérance.

Girofle.—Vous avez beaucoup de tact, de jugement et de prudence, malheureusement un "trop grand timidité" vous empêche toujours d'agir ainsi que vous levez.

Romanie.—Naïveté, confiance, timidité, lenteur de compréhension. Générosité, sensibilité, douceur. Peu de discernement.

Grippe.—Nature froide, sérieuse et concentrée. Amour du travail, de l'étude et peu de goût pour les plaisirs bruyants.

Sancho Pança.—Vous êtes d'une nature calme et facilement contrôlable. Assz brave et courageux cependant. Générosité et constance.

Jack L.—Vous êtes très original et spirituel, courageux jusqu'à la témérité, ambitieux et passionné pour les aventures, si périlleuses. Vous dev. z avoir déjà pensé au Klondike.

Arthur de Bienrille.—Amour de l'ordre, du travail, de l'étude. Nature silencieuse et réfléchie. Esprit fin et observateur mais peu expansif.

Rosie J.—Nature très superficielle, assez aimante, mais peu constante dans l'affection. Goûts bizarres et peu harmonieux. Esprit de contradiction.

Souris.—Originalité, obstination, brusquerie. Caractère emporté, ne souffre pas la ré-istance et pourtant manque absolument d'initiative.

Itha-Liliosa.—Économie domestique, activité, amour du travail, de l'ordre et du confort. Vous ferez sûrement une bonne épouse et une excellente mère.

Bianca L.—Talent musical, sens littéraire, imagination vive et enjouée. Nature, en somme, assez franche, généreuse et sympathique.

La Petite.—Caractère jovial et bon enfant, toujours disposé à prendre les choses par leur côté paisant. Vous êtes sympathique, coquette et un peu malicieuse.

Pascaline.—Votre écriture montre de la réflexion, du courage et de la volonté, mais votre nature est chagrin et peu expansive.

Idolpe.—Ét-ce votre écriture "de tous les jours"? Elle est bizarre comme votre nom et comme le caractère qu'elle révèle. Votre nature est généralement bonne, mais il suffirait de la plus légère circonstance, d'un grain de sable, pour changer totalement vos dispositions. Gardez-vous bien.

(A Suivre.)

Meubles Meubles SATISFACTION OU L'ARGENT REMIS Tous les Lundis, Mercredis et Vendredis sont des jours d'occasion pour argent comptant seulement; les autres jours de la semaine sont réservés pour les ventes à crédit. Qu'on se le dise. Ouvert tous les soirs. F. LAPOINTE Marchand de Meubles reconnu par ses bas prix 1551 RUE STE-CATHERINE

HORACE PEPIN Dentiste 162 RUE SAINT-LAURENT Montréal.

LA MINERVE Journal quotidien du matin fondé en 1826 ABONNEMENT (A Montreal - \$4.00 par an Hors Montreal, \$3 00 "

LE MONDE CANADIEN Journal hebdomadaire 12 PAGES, grand format Edition spéciale pour les Cultivateurs

Abonnement: \$1.00 par année avec le choix sur une collection de chromos lithographiques, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, paysages, sujets religieux, etc. Voir notre annonce de prime dans le numéro du Monde Canadien de cette semaine. Rédaction, Administration et Ateliers No 35 Rue St-Jacques, Montréal

LE BAUME RHUMAL Est le remède populaire par excellence contre le rhume. Il calme et guérit comme par enchantement les extinctions de voix. 149

Petite Correspondance B. de F.—Reçu votre envoi et merci, tant pour celui à qui pour ceux annoncés. Quand venez-vous à Montréal? Transmis à qui de droit.

COUPON - PRIME DU "SAMEDI" PATRON No (N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.) Mesure du Buste..... Age..... Mesure de la Taille..... Nom..... Adresse..... CI-INCLUS, 10 CENTIMS Prière d'écrire très lisiblement. Pour détails voir page 38

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI" Coupon No 27 Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro. Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec prafe) sur papier blanc non rayé. Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

**LA SOCIÉTÉ
DES ECOLES GRATUITES
DES ENFANTS PAUVRES**

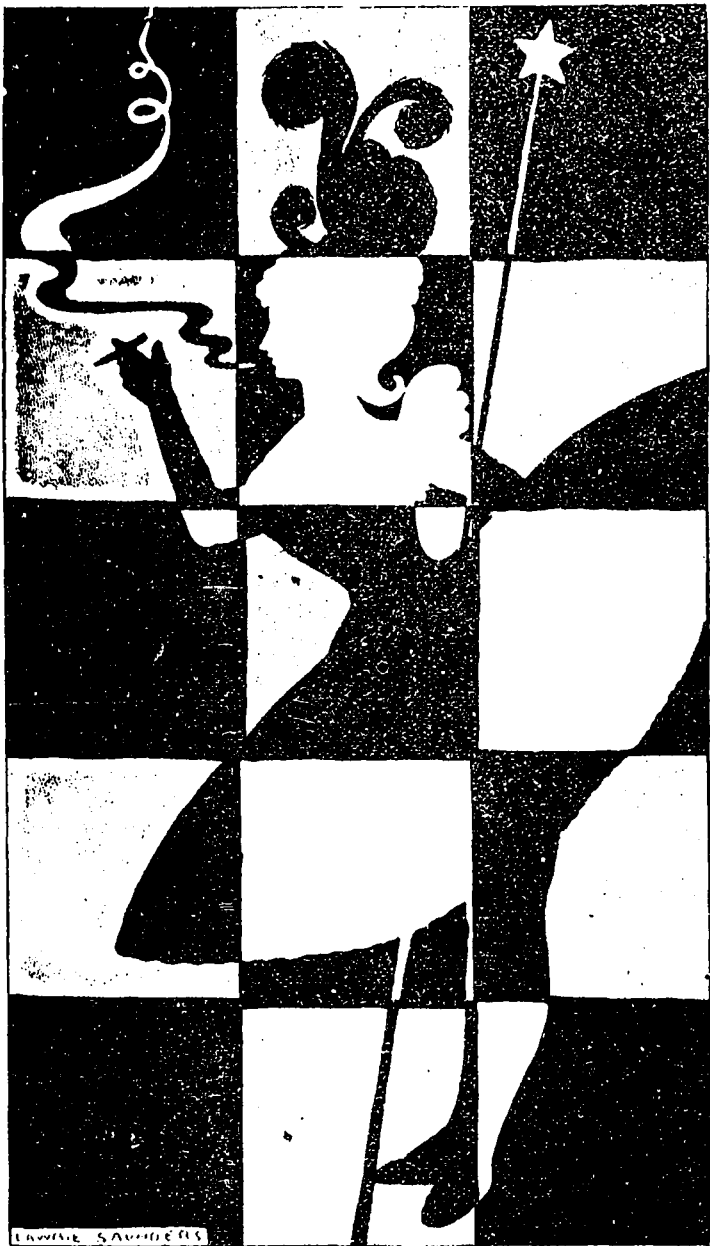
Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Art a lieu tous les jours à 3h. p.m et 8h. 30 p.m. Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

**RAPPELÉZ-VOUS QU'IL Y A
DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.
Au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage**

On demande des Elèves.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 157



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jour, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes W. Desjardins, J. E. Hamelin, A. Lafond, Melles M. L. Chausse, J. Chénard, I. Poirier, I. Saverne, L. Warrault, P. Abrie, C. Bellazzi, M. L. Berthiaume, O. Fontaine, D. M. LeFebvre, A. Payette, C. St-Onge, J. St-Onge (Montreal), Mlle D. Plante (Mlle End, Q), Mme J. J. Routhier (Ottawa, Ont), Mlle B. Lapierre, W. Deschamps (Québec, Q), G. Corriveau, E. Robitaille (Sherbrooke, Q), Mlle L. Lavoie, J. Lord (Storiel, Mme O. Bélanger (St. Roch de Québec), Mlle R. Veillette (St. Stanislas, Champlain, Q), A. Roy (Thetford Mines, Q), E. Desnoyers (Brunswick, N.-B.), Mlle M. Tatro, F. Benac (Coburn, N. Y.), Mlles C. Chartrand, R. de V. LeFebvre, H. Fournier, J. D. Thibault (Fall River, Mass), Mlle D. Couture, A. Couture, J. Goulet (Holyoke, Mass), Mlles M. Hébert, A. Metayer (Lawrence, Mass), Mlles M. A. Caisse, C. Momeau, G. Gamache, J. Routhier (Lowell, Mass), J. Derbès (Nouvelle-Orléans, La), J. Desnoyers (Wattsfield, Vt).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mme J. E. Hamelin, 333 St. Timothée, O. Fontaine, 514 Centre (Montreal), Mme O. Bélanger, 168 Notre-Dame des Anges (St. Roch de Québec), Mlle M. Hébert, 30 Broadway (Lawrence, Mass), Mlle G. Gamache, 795 Lakeview (Fall River, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

C'est le Temps Maintenant

Guérissez votre Rhumatisme avant qu'il soit trop enraciné

Prenez le "Ryckman's Kootenay Cure"

Des Millers de Personnes ont été guéries par son usage

Durant l'hiver qui s'en vient vous passerez la plus grande partie de votre temps à l'intérieur de votre maison. Le manque d'exercice rendra votre sang paresseux, et en conséquence les régions seront gênées dans leurs fonctions. Vous deviendrez dyspneïque, vous ressentirez des douleurs dans le dos, les hanches et les reins, et vous perdrez l'appétit. Ce sont là les symptômes du rhumatisme. Prenez-y garde. Le "Ryckman's Kootenay Cure" agit et purifie le sang. Les troubles d'estomac disparaissent en sept jours, souvent quelques doses sont suffisantes. Si est employé consciencieusement, il ne manquera jamais de guérir le rhumatisme, la névralgie et les maladies des reins. Il est vendu par tous les pharmaciens. Pour avoir des témoignages, écrivez à la

S. S. RYCKMAN'S MEDICINE CO., LIMITEE.
HAMILTON, ONT.

En vente chez B. E. McGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

HER MAJESTY'S THEATRE
M. et Mme Frank Murray,
Propriétaires et gerants.

Semaine commençant le lundi... 28 Novembre

Avec Matinée Samedi 3 Décembre

La célèbre Farce-Comédie qui a eu un si grand succès

A Bachelor's Honeymoon

AVEC...
M. GEORGES F. NASH

Dans le rôle principal, supporté par une compagnie choisie spécialement.

Sièges en vente au Magasin de Musique du Canadian Foreign Music, 213 rue St-Jacques; au bureau du Star, succursale de la rue St-Catherine; à l'Hotel Windsor et au Theatre.

Prix, 25c à \$1.50.

Chapuzot apprend que Simory a été capturé avec tous ses sofas.
— Enfin, dit-il, nos soldats vont avoir les meubles confortables pour se reposer!

PRENEZ-Y GARDE

Si vous ne soignez pas de suite votre rhume en prenant du Baume Rhumal, vous risquez qu'il vous conduise à la bronchite. 25c. partout. 117

Une estimable bourgeoise lit un roman et s'arrête à la phrase suivante: "L'équipage du vapeur en détresse se groupa autour de l'officier de quart."
— Enfin, fait-elle, qu'est-ce que c'est au juste que le quart naval?

La demande croissante pour le

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

démontre que ceux qui s'en servent, ont dit à leurs amis comment ils ont senti un

SOULAGEMENT IMMEDIAT

de

Toux très obstinés

et cela sans déranger la digestion.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY
424 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

Rien Qui Puisse les Egaler...

Il calmement et tranquillement le système nerveux, soulage la fatigue mentale et physique et font oublier aux gens leurs soucis et inquiétudes. Les Russes Turco-Russes aux Bains Laurentiens.

Bains durant le jour, 75c.
Le soir, jusqu'à 10 heures, 50c.

... QU'ILS SOIENT EN VOIE...

BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES. Le lundi matin et le mercredi après-midi.

J-A-DUMAS

Photographe

112 Rue Vitre
Coin St-Laurent
MONTREAL.

PRE-SERVEZ VOUS VOTRE ENFANT, VOTRE MARI, VOTRE FRERE, VOS PARENTS

Le Purificateur Tonique du Sang

du Dr LUSSIER, préparation au vin de Sherry. Pour les Convalescents, les malades, l'impureté du Sang, dérangement des organes internes, etc. Demandez nos circulaires et certificats.

Bureau de Montréal: 44 Banque du Peuple. La Cie Médicale de Valleyfield.

GANTS ET MITAINES D'HIVER Doublés et... non Doublés

Gants d'Hommes, doublure de laine très chaude, bon marché 75 cts

UN GROS LOT D'ECHANTILLONS doubles et non doublés, à

DONNEE GRATIS—poudre à gants avec chaque paire de gants de kid pour dames. Cette poudre assèche les mains, empêche les gants de se déchirer et les mains de transpirer. En l'employant, les gants dureront le double du temps.

... Très Bon Marché

Occasion d'acheter à la moitié de la valeur pour dames, messieurs et enfants.

Tous genres de gants réparés et nouvelle doublure remplacée à peu de frais.

J. B. A. LANCTOT, Manufacturier de Gants,
Tous genres de Gants de Kid réparés à peu de frais. 152 RUE ST-LAURENT.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

48 RUE ST-LAURENT.

Distribution de Tableaux

ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, **10 cents**

Distribution Mensuelle

TOUS

Les **Premiers Mercredis** du mois.

Prix du billet, **25 cents.**

Au régiment.
On vient de faire devant les troupes une conférence contre l'alcoolisme. Un lieutenant fait signe au clairon de donner le signal du départ. Aussitôt celui-ci de sonner l'air de la charge: "Y aura la goutte à boire..."

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS **DU D^R CODERRE**

PILULES DE Noix Longues
(Composées)
De McGALE

POUR **GUERISON CERTAINE** DE TOUTES Affections bilieuses, Torpéur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Il y a un proverbe qui dit : "Pierre qui roule n'amasse pas mousse". C'est le contraire dans les affaires. C'est toujours celui qui roule qui amasse.

Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Presque pour Rien !

EN ALLANT CHEZ

HENRI ALLARD

411 Rue Craig

VOUS TROUVEREZ

- Cigares de 5 cts pour 4 cts
- Cigares de 10 cts, 3 pour 20 cts
- Steak et patates frites 25 cts
- Pork and Beans 5 et 10 cts
- Huitres à la mesure (bulk) 35c la pinte
- Huitres à la doz., triées à la main 20 cts
- Huitres frites, la doz. 30 cts
- Chops 25 cts

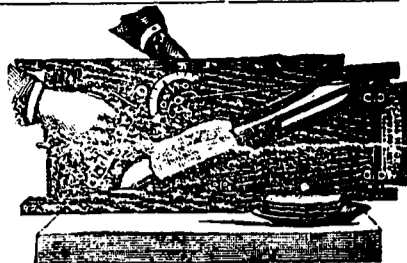
VIN St Leon

Naturel
Tonique
Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE

Seuls Agents pour le Canada.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc . . .
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de
COUPELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
6 Rue St-Laurent.

Frappé de la singularité de certaines expressions, Béthisy demandait : — Pourquoi dit-on d'une ville qu'elle semble "en état de siège", quand elle se hérise de baïonnettes ? Ce n'est pourtant pas le moment de s'asseoir dessus !

LES **CIGARES et CIGARETTES**

Chamberlain

... SONT ...

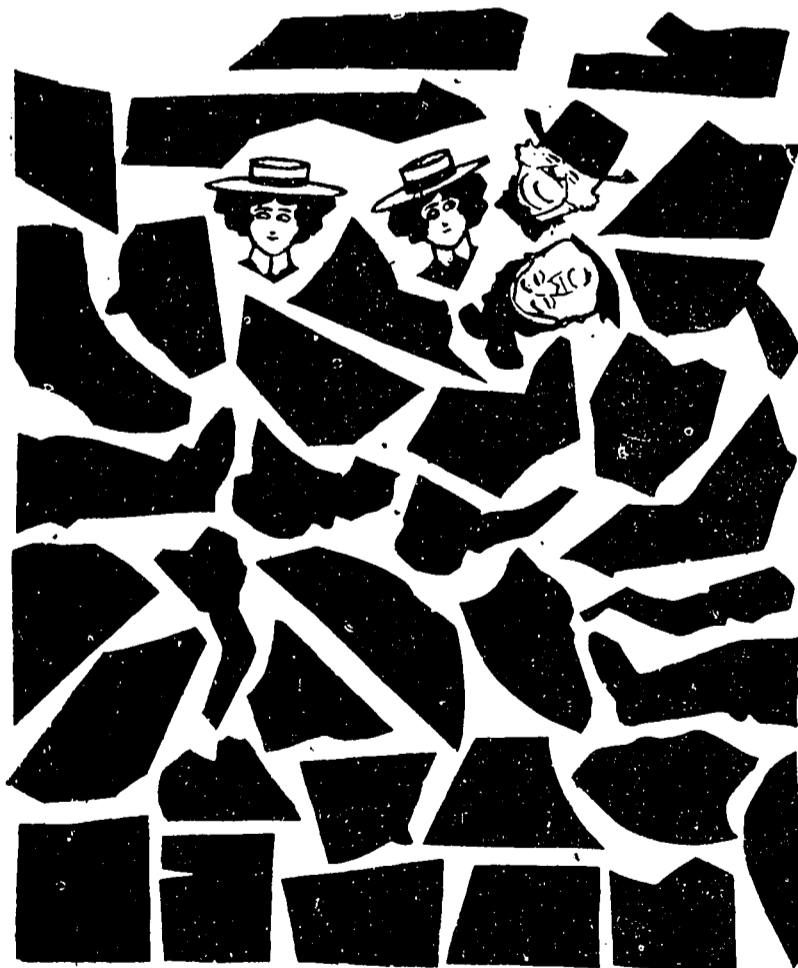
FIN DE SIECLE

ESSAYEZ - LES !

DIX Cents

LAPRÈS LAVERGNE & DUBOIS
Photographes
N°360 RUE ST DENIS
TÉL. BELL /283 MONTREAL
MARCHAND 643 P. Q.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 159



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: LES QUATRE PENOUË.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez nous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 7 décembre, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en: Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.